VITT. EMANUELE II

OFALCONE

XIX.45
BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio IX

Palchetto G.

Num.° d' ordine 31-13-a 15

B. Pau
XIX
15-16

647.631

HISTOIRE
DE LA
JAMAÏQUE,

Traduite de l'Anglois.

Par M. ***, ancien Officier de Dragons.

Premiere Partie.

A LONDRES,
Chez NOURSE.

M. DCC. LI.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III - NAPOLI

AVIS
DU TRADUCTEUR.

NE voulant pas ennuyer le Lecteur par un long Avant-propos, je me contenterai de lui dire que l'original dont je donne la Traduction, m'eſt tombé entre les mains dans le tems que j'étois Officier de Dragons dans les Troupes de France; qu'il m'a fait plaiſir, & que je l'ai traduit. On trouvera à la fin de la II. Partie des Planches cu-

rieuſes, & peut-être utiles pour l'intelligence des Machines, des Plantes, & des Poiſſons qu'elles repréſentent.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE LA
JAMAÏQUE,

Traduite de l'Anglois.

LETTRE I.

UN bon Vaiſſeau & un vent favorable m'ont enfin apporté dans cette partie du nouveau Monde, bien nouveau en effet par rapport à celui que nous habitons, avec qui celui-ci n'a aucune reſſemblance. Dans cette grande variété d'objets qui ſe préſentent à ma vûe,

à peine ai-je pû remarquer ſur un ſeul viſage l'œil gai & le teint fleuri de l'Anglois. Tous les habitans ont l'air mal ſain, le coloris pâle & terreux, & le corps maigre. On les prendroit pour des cadavres ambulans, encore revêtus de leur drap mortuaire. Cependant ils tirent parti de la vie le mieux qu'ils peuvent, & ſont de bonne humeur dans la converſation. Si la mort a plus de beſogne ici qu'ailleurs, du moins la voit-on venir avec plus d'indifférence. On y vit bien, on careſſe ſes amis, on boit de bon cœur, on y gagne de l'argent, & du reſte, on ne s'embaraſſe pas beaucoup de l'avenir. Je remets à vous parler plus amplement du caractére des habitans de cette iſle, quand le tems aura augmenté mes connoiſſances ſur ce point, & que mes habitudes avec eux

ſeront devenues plus étendues & plus générales.

Notre voyage a été fort agréable : avec un beau tems & de bons vents on ne trouve pas la navigation pénible. Notre Capitaine eſt un homme de bon ſens ; la franchiſe de ſon naturel lui acquiert d'abord votre eſtime : il n'a rien de cette groſſiereté & de cette rudeſſe, défaut trop ordinaire à ceux de ſa profeſſion. Les 36 Mois ſont fort bien traités ſous ſes ordres, & l'on entend à peine un ſeul murmure. S'il arrive que les Matelots les maltraitent, ils n'ont qu'à ſe plaindre, il eſt d'accès facile & leur rend d'abord juſtice. Je n'ai jamais vû un meilleur homme, plus complaiſant pour ſes amis & de plus gracieuſe ſociété. D'ailleurs il a de la vivacité & de la pénétration dans l'eſprit :

il eſt bon ſans oſtentation, & & juſte ſans être ſévere. Je ne dois pas non plus oublier notre Chirurgien. J'ai beaucoup de bien à en dire. C'eſt un jeune homme d'un bon naturel & qui a du mérite. Il a fait voir une application continuelle aux différentes ſituations de nos malades. Son habileté à employer les remédes propres à les tirer d'affaire, égaloit ſa patience à les ſoigner & à les conſoler en entrant dans leurs peines.

Notre vaiſſeau portoit auſſi pluſieurs paſſagers, gens connoiſſant leur monde & les bonnes manieres. Pouvois-je après cela n'être pas heureux & content ? Les heures couloient aiſément : chaque jour étoit agréable, & je n'ai pas reſſenti un ſeul moment d'ennui.

Outre la converſation nous

avions encore d'autres paſſe-tems, médiocres à la vérité, mais aſſez doux. Pour le vin, par exemple, nous n'avions qu'à parler, & nous en diſpoſions auſſi librement que ſi nous avions été à terre.

Après quelques ſemaines de navigation, nous nous apperçûmes que nous étions dans un climat plus chaud, & l'humide Empire nous préſenta des ſpectacles nouveaux & ſurprenans pour nous, [a] des Poiſſons volans dans les airs, des Dauphins qui ſe jouoient dans les ondes, & de vaſtes Baleines y roulant peſamment leurs lourdes maſſes: ce qui nous amuſoit beaucoup. Nos Ma-

Dauphins. Poiſſons volans.

[a] Le Dauphin eſt un poiſſon droit, fort brillant, de la longueur de quatre à cinq pieds de long avec une queue fourchue & perpendiculaire à l'horiſon. Il nage familiérement autour des vaiſſeaux. Sa chair fait de fort bon bouillon.

Hiſtoire gen. des Voyages, t. 2. p. 247. Atkins.

telots préparerent & lancerent leurs harpons, & prirent un Dauphin. Je fus curieux de voir un animal dont on dit tant de fables. Je le meſurai. Il avoit quatre pieds de longueur, & à peu près la moitié de groſſeur. Son ventre étoit d'un fort beau jaune, le dos verdâtre, & du reſte peu différent d'un gros Saumon, hors par un creux entre le muſeau & le ſommet de la tête. Bien apprêté, c'eſt un fort bon manger, gras & approchant du goût du Turbot.

Le Poiſſon volant a deux longues nageoires qui lui ſervent d'aîles; & pour la groſſeur & la figure il reſſemble beaucoup au Hareng. Ils ſe tiennent raſſemblés & volent par grandes bandes, cherchant à éviter les
Bonites. Bonites & les Dauphins qui les dévorent. Ils ne reſtent hors de l'eau que tant que leurs aîles

ou nageoires ſont mouillées, ce qui fait qu'ils tombent ſouvent ſur le tillac des navires, & deviennent une facile proie pour les Matelots, qui les mangent ou s'en ſervent comme d'appat pour prendre les Bonites & les Dauphins. Pour la bonté, je le regarde comme une eſpéce de Merlus; car j'y trouve peu de différence, ſoit pour le goût, ſoit pour la figure. Sa peau n'eſt pas à la vérité d'une couleur ſi claire ni ſi argentée: il eſt auſſi moins grand; mais en gros, ces deux poiſſons ſe reſſemblent beaucoup.

A peine étions-nous à 30 degrés de latitude, que nous fûmes frappés de la vûe d'une Trombe, [a] météore ſurprenant, quoique commun ſur la mer, Trombe de mer.

a Il eſt remarquable que lorſque le tems eſt chargé & le vent orageux, ſoufflant en même tems de plus d'un côté, les Trombes

ſurtout dans ces parages, & ſi redoutable aux vaiſſeaux. D'abord on apperçoit un nuage épais, dont la partie ſupérieure eſt blanche, l'inférieure fort noire : de celle-ci pend ou deſ-

ſont plus communes près des Caps de Latikea, de Greego & de Carmel (en Syrie) qu'ils ne le ſont dans aucune autre partie de la Méditerranée. Celles que j'ai eu occaſion de voir, m'ont parû autant de cilindres d'eau qui tomboient des nuées, quoique par la refléxion des colomnes qui deſcendent, ou par les goutes qui ſe détachent de l'eau qu'elles contiennent, & qui tombent, il ſemble quelquefois, ſurtout quand on en eſt à quelque diſtance, que l'eau s'éleve de la mer en haut. Pour rendre raiſon de ce phénomene, on peut ſuppoſer que les nuées étant aſſemblées dans un même endroit par des vents oppoſés, ils les obligent, en les preſſant avec violence, de ſe condenſer & de deſcendre en tourbillons.

Dans ſon Cours de chymie.

Lemery ſuppoſe que ce phénomene eſt produit par des tremblemens de terre & des éructations qui ſe font au fond de la mer; ce qui ne me paroît pas vraiſemblable. Ariſtote, *in Metrorolog.* n'explique pas mieux la choſe par les vents qu'il appelle typhons & ſiphons, parce que, dit-il, ils attirent ſouvent l'eau. *Voyages de Shaw dans les Royaumes d'Alger & de Tunis, tome 2. p. 55.*

cend ce qu'on appelle proprement la trombe, qui reſſemble à un tuyau fait en cône, fort gros par le haut. Au deſſous l'on voit toujours la mer bouillir, & s'élever comme un jet d'eau qui ſe ſoutient pluſieurs verges au deſſus de la ſurface de la mer, en forme de colomne, de l'extrémité de laquelle ſort & s'étend une eſpéce de fumée. Fort ſouvent le cône deſcend ſi bas qu'il touche le milieu de la colomne & s'y attache pour quelques momens; mais quelquefois il ne fait que s'en approcher à quelque diſtance, tantôt directement, tantôt obliquement. Il eſt quelquefois difficile de diſtinguer lequel des deux, la colomne ou le cône paroît le premier, quoique généralement parlant ce ſoit le bouillonnement de l'eau & la co-

lomne. Car le plus ſouvent le cône ne paroît creux qu'à la fin, & quand l'eau de la mer attirée violemment s'éleve dans ſon centre. Auſſitôt après, ce canal diſparoît, & le bouillonnement continue encore quelque tems, même juſqu'à ce que la Trombe ſe forme de nouveau & reparoiſſe encore: ce que ſouvent elle fait pluſieurs fois dans un quart d'heure.

La vraie cauſe de ce phénomene ſi dangereux & ſi merveilleux eſt fort peu connue. Il eſt cependant aſſez probable que c'eſt l'effet d'un tournoyement des nuages pouſſés par des vents contraires & qui ſe rencontrant dans un point centrale, s'affaiſſent par là & deſcendent en forme de tuyau, à peu près comme la vis d'Archimede; & que l'extrême condenſation & la gravitation

violente de ce mouvement circulaire, attire & éleve l'eau de la mer avec une force prodigieuſe. Or comme c'eſt ce mouvement qui l'attire & la ſoutient ; dès qu'il rencontre un obſtacle à ſa rapidité dans le poids de ces eaux, le phénomene ceſſe par la diſſolution des nuages qui crevent & laiſſent tomber les eaux qu'ils ſoutenoient. Lorſqu'on voit approcher ces Trombes il faut tâcher de les rompre à coups de canon, ou du moins de les détourner par le bruit de l'artillerie qui cauſe dans l'air un tremblement & un frémiſſement contraire à cette agitation circulaire qui les forme.

Je ne vous dis rien des réjouiſſances & des cérémonies matelotes à l'approche du Tropique. Pareilles bagatelles ne valent pas la peine d'être

écrites. Dans ce point de la mer on s'eſtime éloigné des terres de cent lieues de tout côté, & cependant on eſt entouré d'une multitude prodigieuſe d'Oiſeaux. On prétend qu'on en voit toujours dans cette latitude ; mais d'où ils viennent, où ils nichent, & quels ſont leurs noms, c'eſt je crois ce que perſonne ne ſçait. Quant à leur figure, ils ſont à peu près de la groſſeur d'une Oye d'automne, tout blancs, avec le bec & le col fort longs.

Oiſeaux à 100 lieues des terres.

Nous n'allâmes pas bien loin ſans trouver les vents aliſés, qui nous menoient bon train & nous faiſoient faire ſans peine deux lieues par heure. Ces vents qui ſoufflent conſtamment de l'Eſt à l'Oueſt entre les deux Tropiques, ſont cauſés par le mouvement journa-

Vents aliſés.

lier du ſoleil dans cette partie du globe. L'air de cette zone ſucceſſivement échauffé & raréfié par cet aſtre, céde à l'impulſion de l'air plus froid, plus condenſé & plus peſant qui le ſuit. Leur rencontre nous fut d'une double utilité : car en rendant notre navigation plus aiſée, ils nous empêchoient d'avoir trop à ſouffrir de la chaleur qui étoit exceſſive. Je ne ſçaurois vous bien repréſenter combien nous avions à nous louer de leur compagnie, combien ils nous ſoulageoient & nous fortifioient par leur fraîcheur. En vérité, ſans cette heureuſe précaution de la nature bienfaiſante, la chaleur étouffante de ces climats n'en auroit fait que d'arides déſerts. Seroit-il hors de propos d'entrer plus avant dans l'explication de ce phénomene curieux,

dont le genre humain tire tant d'avantage ? Je crois que non : mais pour m'en bien acquitter, je vais copier ce qu'en a dit l'ingénieux M. Halley.

Le vent n'eſt autre choſe qu'un courant d'air ; or, où ce courant eſt perpétuel, il faut néceſſairement qu'il y ait une cauſe permanente & perpétuelle de ſa direction. C'eſt ce qui fait que bien des gens croient que cette cauſe eſt la rotation journaliere de la terre ſur ſon axe. Comme elle tourne d'occident en orient, les parties mobiles & fluides de l'air étant exceſſivement plus légeres, tournent avec moins de viteſſe, paroiſſent ſe mouvoir vers l'Oueſt par rapport à la ſurface de la terre, & deviennent un vent d'Eſt conſtant & invariable. Ce qui ſemble confirmer cette opinion, c'eſt que

ces vents régnent ſeulement près de l'Equateur, & dans ces paralléles où le mouvement diurne eſt le plus rapide.

Il faut avouer néanmoins que les calmes continuels de la mer Atlantique dans le voiſinage de la Ligne, les vents d'Oueſt près des côtes de Guinée, & les mouſſons ou vents d'Oueſt périodiques ſous l'Equateur dans les mers des Indes, ſont des argumens bien forts contre cette hypotheſe. D'ailleurs l'air étant attaché, pour ainſi dire, à la terre par la gravitation, ne devroit-il pas avec le tems, acquérir le même degré de viteſſe que celui qui fait mouvoir la ſurface du globe, auſſi bien pour le tournoyement diurne, que pour l'annuel autour du Soleil, qui eſt environ trente fois plus rapide ?

Il faut donc avoir recours à quelqu'autre cauſe capable de produire un effet ſi conſtant, qui ne ſoit pas ſujette aux mêmes objections, & qui puiſſe s'ajuſter aux propriétés de l'air & de l'eau, & aux loix du mouvement des fluides. Telle pourroit être l'action des rayons du Soleil ſur ces deux élémens, en conſidérant enſemble ſon paſſage journalier au deſſus de l'Océan, & le terrein & la ſituation des continens voiſins.

Suivant les loix de la ſtatique, l'air qui eſt moins raréfié par la chaleur, & conſéquemment plus peſant, doit, pour reſter en équilibre, ſe mouvoir autour de celui qui eſt & plus raréfié & moins peſant. Ainſi l'action du Soleil ſe portant continuellement vers l'occident, ce doit être auſſi la *tendance* continuelle de toute

la maſſe de l'air inférieur. C'eſt ainſi que ſe forme un vent d'Eſt général, dont tout l'air de ce vaſte océan étant agité, ſes parties ſe pouſſent l'une l'autre & conſervent ce mouvement juſqu'au prochain retour du Soleil: ce retour lui rend les degrés de viteſſe qu'il peut avoir perdus, & ainſi ce vent devient invariable & perpétuel.

De ce même principe il ſuit que ce vent d'Eſt, dans la partie ſeptentrionale de l'Equateur, tendroit au Nord-Eſt, comme dans la méridionale au Sud-Eſt: car auprès de la Ligne, l'air eſt beaucoup plus raréfié que par tout ailleurs; parce que le ſoleil y eſt vertical deux fois l'année, & ne s'en éloigne jamais de plus de vingt-trois degrés & demi, diſtance où le Soleil étant au ſinus de

l'angle d'incidence, le rayon eſt un peu plus court que la perpendiculaire : aulieu que ſous les tropiques, quoique le Soleil ſoit longtems vertical, cependant il s'en éloigne de quarante-ſept degrés, ce qui y fait une eſpéce d'hiver où l'air eſt ſi froid, que la chaleur de l'êté ne ſçauroit l'échauffer au même degré que celui qui eſt ſous l'Equateur. Ainſi l'air, vers le Nord & le Sud, étant moins raréfié que ſous la Ligne, il faut néceſſairement que des deux côtés il tende & ſe porte vers l'Equateur. Cette *tendance* jointe au vent d'Eſt ci-deſſus, ſatisfait à tous les phénomenes de ce vent aliſé général, qui régneroit indubitablement tout autour de la terre, de même que dans les mers Atlantiques & d'Ethiopie, ſi toute la ſurface du globe

étoit mer. Mais comme pluſieurs continens s'y rencontrent, il faut faire attention à la nature de leurs terroirs & à la poſition des montagnes élevées, qui ſont les deux principales cauſes de ce que le vent ne ſuit pas toujours cette régle générale que nous avons établie. Car ſi un pays voiſin du ſoleil ſe trouve être un terrein bas, uni & ſabloneux, tel que les déſerts de Lybie, où la chaleur des rayons du ſoleil refléchie par les ſables brûlans, eſt incroyable à ceux qui n'y ont pas été : l'air étant exceſſivement raréfié, il faut que ce ſoit vers ce côté-là que ſe porte celui qui eſt plus froid & plus denſe, pour conſerver l'équilibre entre eux. C'eſt à cela qu'on attribue ces vents qu'on trouve proche des côtes de Guinée, & qui

portent toujours à terre, ſouffſlant à l'Oueſt, au lieu de le faire à l'Eſt. Qu'on préſume de-là quelle doit être la chaleur de l'intérieur de l'Afrique, puiſque même dans les côtes ſeptentrionales, elle eſt déja ſi exceſſive que les Anciens en concluoient qu'elle devoit rendre inhabitable tout ce qui étoit audelà des Tropiques.

De cette même cauſe proviennent ces calmes continuels dans cette partie de l'Océan, appellée les Rains. Dans ce parage ſitué entre les vents d'Oueſt qui ſoufflent vers les côtes de Guinée & les vents d'Eſt aliſés, l'air pouſſé également des deux côtés, reſte en équilibre & ſans mouvement; & le poids de l'atmoſphére voiſin étant diminué par ces vents contraires & permanens, cet

air ne peut y ſoutenir les vapeurs abondantes qu'il reçoit : ainſi elles tombent & forment des pluies très-fréquentes.

Mais comme l'air froid & denſe, à cauſe de ſa plus grande peſanteur preſſe celui qui eſt chaud & raréfié, il eſt facile de démontrer que ce dernier doit s'élever continuellement en même tems qu'il ſe raréfie, & s'étendre enſuite pour conſerver l'équilibre ; c'eſt-à-dire, qu'il faut que l'air ſupérieur, par un courant oppoſé coule & s'éloigne des parties où la chaleur eſt plus grande. Ainſi par une eſpéce de circulation entre ces vents aliſés, le vent de Sud-Eſt ſuivra celui de Nord-Eſt, & celui de Sud-Oueſt celui de Nord-Oueſt. Que ceci ſoit plus qu'une ſimple conjecture, c'eſt ce qu'on peut inférer de

ce qu'on éprouve fréquemment en paſſant les limites des parages où ſoufflent des vents aliſés, ou l'on voit dans un inſtant un vent ſe changer en un autre diamétralement oppoſé. Ce qui confirme encore plus ce ſyſtême, eſt la facilité qu'il donne pour expliquer les vents mouſſons, phénoméne inexplicable dans tout autre ſyſtême.

Après avoir fait route encore quelque tems, nous vîmes le Poiſſon Pilote, [a] ainſi nommé, parce qu'on le voit toujours précéder celui que l'on appelle

Poiſſon Pilote.

[a] Le Poiſſon Pilote eſt de la groſſeur du Hareng, & d'une aſſez belle couleur. Ces poiſſons accompagnent toujours le Requin, s'en approchent familierement & s'attachent à ſon dos. On ſuppoſe qu'ils lui font découvrir ſa proie & l'avertiſſent des dangers. Je croirois qu'ils ont, ainſi que d'autres po ſſons, l'inſtinct de le ſuivre pour ſe nourrir de quelques parties de ſa proie.

Goulu. Nous eſſayâmes toutes ſortes de façons de le prendre ; mais en vain : il évitoit toutes les amorces que nous lui préſentions. C'eſt en vérité le poiſſon le plus particulier que j'aie vû, & qui paroît dans l'eau de la figure la plus jolie qu'on puiſſe imaginer. Son corps eſt bigarré de cent couleurs éclatantes, diſperſées le plus agréablement du monde. Sa vûe fit conclure à nos Matelots qu'il falloit qu'il y eût un Goulu bien près de nous. Auſſi ils amorcerent bien vîte un fort crampon avec une piéce de bœuf ; & en moins de deux heures on trouva que cet animal vorace s'y étoit pris. On le tira ſur le pont avec peine : & le Charpentier le mit d'abord en piéces à coups de hache. J'aurois deſiré qu'il ne l'eût pas fait ſi promptement, Goulu.

car cela me fit perdre l'occaſion de l'examiner auſſi ſoigneuſement que j'euſſe voulu. Autant que j'en pûs juger, il étoit fait comme le Chien de mer, [a] & monſtrueuſement grand. Sa tête

Chien de mer.

[a] Le Requin, ou Chien de mer, que les Anglois appellent *Shark*, & les Portugais *Tuberoue*, paroît d'ordinaire dans les tems calmes. Il nage lentement, à l'aide d'une haute nageoire qu'il a ſur la tête : ſa gueule qui va juſqu'au milieu de ſon col, eſt éloignée d'un pied du muſeau, enſorte que pour ſaiſir ſa proie il faut qu'il ſe tourne ſur le côté : ce qu'il fait avec beaucoup de peine. Ainſi pour choiſir ſon tems, il pouſſe devant lui ce qu'il pourſuit & veut haper. Ses dents ſont ſi tranchantes qu'elles coupent la cuiſſe ou le bras auſſi net que la hache la plus affilée. Il a auſſi tant de force dans la queue, qu'il caſſeroit une jambe d'un ſeul coup, ſi on s'en approchoit trop quand il eſt pris.

Il a la tête platte & unie : ſes yeux ſont grands, ronds, enflammés. Il a trois machoires l'une ſur l'autre triangulaires, les dents plattes & pointues, extrémement fortes & ſerrées. Outre la nageoire qu'il a ſur le dos, il en a une plus petite près de la queue, & deux

tête étoit auſſi de la même forme que la leur : ſes dents fort ſerrées : il en avoit trois rangées, & toutes étoient triangulaires, dentelées & très-aiguës. Il a le goſier fort grand, & l'on trouve quelquefois dans

& deux médiocres ſous le ventre. Il a quelquefois vingt-cinq pieds de long ſur quatre de diametre. Sa peau eſt forte & rude, quoique peu épaiſſe. Il eſt vivipare & ſa matrice reſſemble à celle de la chienne. Sa chair eſt coriace, maigre, gluante & de mauvais goût. Son ventre ſeul, mariné vingt-quatre heures & bouilli, eſt un manger ſupportable. Ses petits, trouvés dans le ventre de la femelle & dégorgés un jour ou deux, ſont aſſez bons à manger. Sa cervelle rotie devient dure comme une pierre.

Il ſuit ſa proie avec tant d'avidité qu'il s'élance quelquefois ſur le ſable. Les Négres, lorſqu'il ſe tourne pour mordre, plongent & le frappent ſous le ventre. Sa voracité lui fait avaler toutes ſortes d'amorces. On le prend d'ordinaire avec un crochet armé d'un morceau de viande & attaché avec une chaine de fer.

Quelques Auteurs diſtinguent le Requin du Chien de mer, qu'ils font trois fois plus petit.

ſon ventre des corps humains à demi digérés ou même tout entiers. Sa peau eſt rude, raboteuſe & couverte d'un grenetis fort denſe. C'eſt avec quoi les Bahutiers & les Faiſeurs d'étuis couvrent toutes ſortes d'ouvrages. C'eſt ſans contredit l'animal le plus deſtructif que la mer nourriſſe dans ſon ſein ; & la crainte d'en être dévorés, empêche bien des gens d'oſer s'y baigner.

Enfin après quelques ſemaines paſſées aſſez doucement, nous prîmes terre. La premiere que l'on put découvrir nous cauſa une joie inexprimable. Nous regardions avec des yeux avides les montagnes encore éloignées, & nous reſſentions des tranſports extraordinaires à la vue de ce nouveau Monde. Nous mourions tous d'envie d'aller à terre. Notre Capitaine

Iſle Saint-Chriſtophe.

eut la complaiſance de nous laiſſer deſcendre à Saint-Chriſtophe, & nous y fûmes parfaitement bien reçus. Le Commandant de Baſſeterre, qui eſt la Capitale de cette Iſle, nous parut un homme bien né, d'un commerce aiſé, ami enjoué, hôte affable, & d'agréable converſation. Il nous fit un accueil fort poli, & nous régala de pluſieurs des bonnes choſes que produit l'Amérique. C'eſt là que nous goutâmes pour la premiere fois de la Tortue, & que nous vîmes les premieres pommes de pin, les premieres cannes de ſucre, & des champs agréables, entourés de haies de Citronniers. Si nous eumes lieu de nous louer de la bonne réception, nous en eumes autant d'être flattés des adieux qu'on nous fit. On eût dit à leurs regrets, que nous étions

d'anciens & intimes amis.

Après un ſéjour de peu de durée & nous être pourvûs de ce qui nous manquoit, nous remîmes à la voile. Il y a là un courant violent qui va de l'eſt à l'oueſt. Il eſt occaſionné par les vents aliſés, & leur rencontre avec les iſles connues ſous le nom générale des Caraïbes. Il favoriſoit ſi bien notre route que le ſeptiéme jour, après avoir quitté Saint-Chriſtophe, nous arrivâmes à la vûe de la Jamaïque. A une petite diſtance cette Iſle forme un magnifique coup d'œil. Les hautes montagnes toujours vertes & ombragées de grands bois, les petites plantations qu'on découvre ſur leurs pentes ou dans les vallées audeſſous, préſentent une perſpective ſombre, mais agréable. Nous voguâmes doucement le long de la terre

La Jamaïque.

ans jamais perdre de vûe cette
ontrée dans laquelle nous
tions ſur le point de nous éta-
lir. Je ne pûs dans cette occa-
ion, retenir une foule de pen-
ées qui m'agitoient violem-
nent. Quelquefois avec des
oupirs, je me rappellois l'heu-
eux climat & les aimables con-
oiſſances que je venois de
uitter ; je me repréſentois
vec tranſport l'Angleterre, ſa
récieuſe & éternelle liberté,
es beaux arts dont elle eſt le
héâtre, les Sçavans dont elle
ſt la nourrice, & les vertus dont
lle eſt la protectrice. Heureux
éjour où le plus chetif payſan,
iſé & tranquille, jouit ſans trou-
le du fruit pénible de ſon tra-
ail ! Tandis que moi j'allois
e fixer dans un pays encore à
emi déſert, en proie à des diſ-
enſions inteſtines, où l'eſcla-
age étoit établi, & où le pau-

vre malheureux travailloit ſans ceſſe au milieu d'une chaleur étouffante, ſans jamais avoir goûté les douceurs de la liberté, ou recueilli le moindre avantage d'une laborieuſe induſtrie; enfin dans un pays qui n'avoit rien de remarquable que la verdure de ſes campagnes.

J'étois abſorbé dans ces penſées quand Port-Royal, ſe préſenta à notre vûe. Nous jettâmes l'ancre & deſcendîmes à terre à cette pointe où eſt le Fort Charles, qui défend l'entrée du havre & qui eſt un des meilleurs morceaux de fortification qu'il y ait en Amérique. Nous prîmes une Chaloupe pour aller à Kingſton, environ à cinq milles de-là. On n'y ſçauroit aller par terre de Port-Royal, ſans faire un circuit de plus de quinze milles, & cela par un chemin fort dangereux.

Kingſton eſt une jolie ville, grande & bien ſituée. C'eſt la réſidence des Marchands les plus conſidérables : ce qui en fait une ville d'un vaſte commerce. On y vient charger & décharger les vaiſſeaux ; & la baye qui eſt vis-à-vis, n'eſt jamais ſans deux ou trois cens bâtimens. Kingſton.

Comme nous avions beaucoup de 36 Mois ſur notre bord, & parmi eux quelques habiles artiſans, nous vîmes bientôt accourir nombre de Maîtres de plantations, qui venoient pour faire accord & paſſer contrat avec eux. C'étoit quelque choſe de touchant de voir ces malheureux paſſer en revûe devant leurs futurs tyrans, qui les épluchoient & les examinoient à peu près comme nous faiſons un cheval. Chacun choiſit celui qui lui plaît le plus. Un bon 36 Mois.

ouvrier ſe vend juſqu'à 40 liv. ſterl. les autres 20 par tête. Ils avoient été ſi bien nourris & ſi bien traités pendant le paſſage, qu'ils avoient tous un air de vigueur, de ſanté & de fraîcheur, qui fut cauſe qu'ils furent vendus ſur le champ; au-lieu que peu après un autre vaiſſeau chargé de même que nous, mit à terre une multitude de pauvres miſérables, exténués, & ſemblables à des ſquelettes. La miſere étoit peinte ſur leur viſage, & l'on pouvoit lire dans leur contenance ſombre & abbatue, les mauvais traitemens qu'ils venoient d'eſſuyer ſur mer. Il eſt horrible à raconter toutes les barbaries dont ils ſe plaignoient. Un mot ou un regard équivoque étoit traité de deſſein de mutinerie. Et d'abord, un jeûne ſévere, des menotes, la

fuſtigation ou telle autre punition s'enſuivoit. Il faut vous dire cependant que ces cruautés ne s'exercent que dans peu de vaiſſeaux. En général, les Capitaines ont trop d'humanité & de généroſité pour commettre de pareilles baſſeſſes, & l'honneur ſuffit pour les empêcher de tourmenter des gens ſans ſecours, & de redoubler par-là leur infortune. D'ailleurs les 36 Mois ſont cenſés devoir être bien traités : leurs maîtres payent leur paſſage. Et ſeroit-ce pour eux une raiſon de les maltraiter d'avance, pour ainſi dire, que ce contrat par lequel ils s'obligent volontairement à ſervir un nombre fixe d'années ?

Adieu, je continuerai de tems en tems à vous rendre compte de ce que je remarquerai de curieux, & vous

pouvez compter ſur la vérité & l'exactitude de mes récits.

LETTRE II.

QUELQUE horrible idée que je me fuſſe formée de ce pays à mon premier abord, je trouve aujourd'hui qu'il a trop de beautés pour ne pas attirer mon attention. Il produit mille curioſités ſurprenantes. Et la nature propice, en revanche d'une chaleur étouffante qu'on y reſpire, l'a enrichi de divers avantages dont peu de contrées peuvent ſe glorifier. Je m'occupe à en faire des obſervations dont je vous entretiendrai avec le tems. En attendant je crois devoir commencer par vous donner une idée de cette iſle.

Elle eſt ſituée au 17e. degré

40 minutes de latitude ſeptentrionale, environ à dix-huit lieues de Cuba, vingt-quatre de Saint-Domingue, & cent quarante de Cartagene, qu'elle a au ſud-eſt. Sa longueur eſt d'environ cent ſoixante milles, & ſa largeur de cinquante-cinq. Elle eſt de forme ovale, ſe retreciſſant toujours de plus en plus depuis ſon milieu juſqu'à ſes extrémités, qui ſe terminent en pointes. Elle contient plus de quatre millions d'acres de terre. Une chaîne de montagnes qui va à peu près d'Eſt en Oueſt, la partage d'un bout à l'autre. Pluſieurs belles rivieres y prennent leur ſource, & coulant des deux côtés vers la mer, y forment de jolis canaux qui arroſent en paſſant les vallées, & fourniſſent aux habitans une eau douce & fraîche, avec abondance de

Situation & grandeur de l'Iſle.

L'acre d'Angleterre a 720 pieds de Roi ſur 72 de large.

Rivieres.

poiſſons de différentes eſpeces. Nous ne pouvons pas à la vérité nous vanter d'y trouver beaucoup de ceux qu'on voit en Europe; mais les poiſſons que nous y pêchons ne leur cédent point en délicateſſe. Le Mulet y eſt d'un goût exquis, & le Calipever n'eſt pas beaucoup au deſſous du meilleur Saumon : je ne connois pas de poiſſon plus gracieux au palais. Nous avons auſſi quantité d'Anguilles & d'Ecreviſſes, & d'autres poiſſons que j'aurai occaſion de vous nommer & de vous décrire une autre fois. Aucune de ces rivieres n'eſt navigable & ne pourroit le devenir qu'avec des dépenſes immenſes : mais quelques-unes ſont aſſez larges pour qu'on puiſſe voiturer les ſucres dans des canots, des plantations les plus reculées de l'Iſle juſqu'au bord de

la mer. Je défierois qui que ce fût d'en donner une liſte exacte: pluſieurs diſparoiſſent quand les orages ſont finis, ou changent leurs cours ou perdent leur nom. Quelques-unes coulent ſous terre pluſieurs milles, telles que Rio-Codre & Rio-Pedro dans le val Saint-Thomas. La premiere ſe perd à neuf milles de l'endroit où elle reparoit. L'autre coule deux milles au travers d'une montagne où elle ſe précipite & d'où elle reſſort également avec grand bruit. Quand les Négres veulent y pêcher, ils en bouchent l'entrée, & par l'autre côté de la montagne, entrent aiſément dans cette cavité où ils pêchent aſſez avant avec ſuccès. Cette riviere n'eſt éloignée de Spanish-Town que de douze milles, & paſſe au travers de la plantation du Conſeiller Tot-

terdale. L'autre en eſt diſtante d'environ vingt-deux milles & ſort de la montagne appellée le Mont du Diable, près de l'habitation de M. Lord.

Qualité de l'eau.

L'eau eſt fort bonne dans toute cette Iſle, hormis dans quelques endroits où elle eſt ſaumâtre & d'aucun uſage. Dans ces cantons on ſe ſert d'eau de pluie qui eſt fort ſaine; mais il y en a peu où l'on ſoit réduit à cette extrémité, hormis dans les montagnes voiſines de Ste. Catherine, dans les pâturages du même diſtrict, dans le reſſort de Port-Royal, & dans quelques ſavanes peu conſidérables.

Savane ou prairie, c'eſt la même choſe.

Montagnes.

Les montagnes, ainſi que la plus grande partie de l'Iſle, ſont couvertes de bois, qui ne ceſſent jamais d'être verds en quelque ſaiſon que ce ſoit. Il fait ici un printems éternel, &

les fleurs naiſſantes du mois d'Avril n'effacent pas les beautés de celui de Décembre. Vous y voyez le Cédre, le Lignum vitæ, le Mahogany & cent ſortes d'arbres, parer le ſommet des montagnes, mêler bizarement leurs branchages, confondre agréablement les différentes nuances de leur verdure, & former de jolis boſquets & de fraîches retraites; les uns élever une tête altiere, & les autres ſe nourrir & végeter à l'abri de leur ombre favorable.

Vallées.

Les vallées qui ſont cultivées n'offrent pas de moindres agrémens: elles portent de même les vertes livrées de la nature, & ne plaiſent pas moins aux yeux, quoiqu'elles doivent leurs beautés à l'art. Elles produiſent les plus riches plantes de l'univers, telles que les

Cannes de ſucre, le Ginger, ſorte d'épicerie, & autres de cette eſpéce, qui ſont bien plus lucratives pour leurs propriétaires qu'une part dans les
Fruits. mines du Potoſy. Nous pouvons auſſi nous glorifier de la grande quantité d'Orangers & de Limoniers que nous avons. Enfin les fruits ſont ſi communs qu'on ne les regarde preſque pas. Vous pouvez, à droite & à gauche des chemins, cueillir
Le Goiave. le Starapple, le Goiave,[a] le

Voyage aux Iſles. Labat. t. 2. p. 210.

[a] Le Goiavier eſt un arbriſſeau de ſept à huit pouces de diametre, qui vient facilement par tout où la graine tombe, & remplit en peu de tems les ſavanes. Son fruit reſſemble aſſez à la Pomme de rainette, excepté qu'il a une couronne à peu près comme celle de la Grenade. Son écorce paroît unie & douce de loin, mais elle eſt rude & pleine d'inégalités. Elle a trois lignes d'épaiſſeur, quand le fruit eſt verd, & un peu plus quand il eſt en maturité. Elle renferme une ſubſtance rouge ou blanche, car il y en a de deux qualités. Mure, cette ſubſtance n'a pas plus de conſiſtance que celle de la Neſle;

Citron, le Mamet [a] & cent Le Mamet

elle eſt mêlée de quantité de petites graines auſſi rouges ou blanches, de la groſſeur de la navette & fort dures. Comme cette graine ne ſe digere point, les animaux la rendent avec leurs excrémens, & ainſi ils en ſement partout.

Quand le fruit eſt mur, ſa peau eſt d'un jaune de Citron également dans les deux eſpéces. Sa fleur reſſemble aſſez à celle d'un Oranger, mais elle a moins de conſiſtance & moins d'odeur, quoiqu'elle en ait une fort douce & fort agréable.

Ce fruit eſt d'un fort bon goût & fort ſain. Verd, il reſſerre, & fait le contraire bien mur. On le mange & on l'apprête de différentes façons. On prétend qu'il eſt ſpécifique contre le flux de ventre.

a Le Mamet, ou l'Abricot de Saint-Domingue, ne mérite ce dernier nom que par la ſeule couleur de ſa chair. L'arbre qui le porte devient grand, & il eſt un des plus beaux qu'on puiſſe voir. Son bois eſt blanchâtre, ſes fibres aſſez groſſes, liantes. Son écorce eſt griſe, ordinairement aſſez unie. Ses feuilles longues de ſix à ſept pouces, en maniere d'ellipſe un peu pointues par le bout, ſont d'un très-beau verd & preſque de l'épaiſſeur d'une piéce de quinze ſols. Comme ſes branches ſont aſſez égales, grandes & fort garnies de feuilles, il fait un ombrage charmant. *Labat ibid. t. 2. p. 342.*

Son fruit eſt preſque rond, quelquefois de la figure d'un cœur dont la pointe eſt émouſ-

autres ſortes. En un mot on pourroit s'imaginer être ici dans

ſée. Il a depuis trois juſqu'à ſept pouces de diametre. Il eſt couvert d'une écorce griſâtre, de l'épaiſſeur d'un écu & même davantage, forte & liante comme du cuir. Après qu'on a fait une ou deux inciſions à cette écorce de toute la hauteur du fruit, on la leve comme ſi on écorchoit le fruit. On trouve une pellicule jaunâtre aſſez forte, quoique mince & adhérente à la chair. Après qu'on l'a enlevée, on trouve la chair du fruit qui eſt jaune, ferme comme celle d'une Citrouille, & d'une odeur aromatique qui fait plaiſir. Quand on le mange crud, il laiſſe dans la bouche une fort bonne odeur, mais un goût un peu amer & gommeux. La maniere ordinaire de le manger, eſt de le couper par tranches aſſez minces, que l'on met une heure dans un plat avec du vin & du ſucre : cela lui ôte ſon amertume & ſa gomme. Il eſt excellent pour la poitrine, fort ſain & fort nourriſſant.

On trouve dans ſon milieu un, deux, & ſouvent trois noyaux gros comme un œuf de Pigeon. Lorſqu'il n'y en a qu'un ſeul, l'arbre qui en proviendroit ſeroit immanquablement femelle & porteroit des fruits : lorſqu'il s'en trouve davantage, cela eſt caſuel, & ces noyaux pourroient produire des arbres mâles qui ne porteroient que des fleurs ſans fruits. L'amande du noyau eſt blanche, aſſez amere & aſtringente, à ce qu'on prétend.

Le nom du Mamet vient des Eſpagnols.

ıe eſpéce de paradis, ſi tous s avantages n'y étoient con-ebalancés par d'aſſez grands :ſagrémens. Ces rivieres ſi :lles ſont habitées par de rribles Alligators. Les prai-es & les marais ſont rem-ies de *Guanas* [a] ou Galliwash ;

Animaux nuiſibles.

Le Guana, Serpent.

a Le Guana eſt une eſpéce de Lezard reſ-nblant au Crocodile, mais beaucoup plus tit. Il a rarement plus d'une aune de long. :s Négres le mangent. Il a le goût du La-n. Cet animal entre la nuit dans les huttes :s Négres & ſemble prendre plaiſir à leur ıſſer ſur le viſage. Sa morſure, quoique non :nimeuſe, eſt à craindre, parce qu'il ne che priſe qu'à la mort. La ſeule façon aiſée de tuer eſt de lui enfoncer une paille dans les ırines : il en ſort quelques gouttes de ſang, l'animal levant la machoire ſupérieure, :pire auſſitôt. Ses pieds ſont armés de cinq riffes fort aigues, qui lui ſervent à grimper ır les arbres avec une agilité ſurprenante. a queue lui ſert de défenſe.

Hiſt. gen. des Voyages, t. 10. p. 389.

Sa chair bien préparée a auſſi le goût & l'air e celle de Poulet. Lorſqu'il s'endort ſur quel-ue branche d'arbre, les Négres qui le ſur-rennent s'en ſaiſiſſent avec un lacet au bout 'une gaule. Ses œufs, aulieu d'écaille, ſont ouverts d'une membrane épaiſſe.

bien des montagnes ſont impraticables par la prodigieuſe quantité de Serpens & d'autres animaux dangereux qu'elles nourriſſent ; & nous ſommes expoſés à l'ardeur exceſſive d'un ſoleil étouffant, qui rend ce climat fort mal ſain.

Notre plus grand jour eſt d'un peu plus de treize heures, & la nuit proportionnément. Vers les neuf heures du matin le chaud eſt ſi violent, qu'il ſeroit inſoutenable, ſi le vent de mer qui s'éleve ordinairement vers ce tems-là, ne le tempéroit & ne le rendoit aſſez modéré pour permettre aux Négres de travailler à la terre, & à chacun de faire ſa beſogne. Sans la faveur conſtante de ce vent frais qui ſouffle juſqu'à cinq heures de l'après dîné, ce lieu-ci ſeroit inhabita-

Vent de mer.

e. A ſon approche, on voit la
er ſe rider preſqu'imperce-
ɔlement : le vent ne fait
ıe gliſſer ſur ſa ſurface &
ffleurer ſi légerement qu'el-
reſte toujours parfaite-
ént unie. Une demi-heu-
après qu'il a commencé
ſe faire ſentir ſur le rivage,
ſouffle aſſez gaillardement &
ıugmente par degrés juſqu'à
idi qu'il eſt communément
ès-grand. Il continue dans la
ême force juſqu'à deux ou
ɔis heures qu'il commence
diminuer & à perdre petit-à-
tit de ſa violence ; & enfin
ceſſe entiérement vers les
nq heures, & ne revient plus
ſqu'au lendemain. Le peuple
ppelle ici *médecin* ; & vérita-
ement ce nom lui convient
ez : car s'il ne ſouffloit pas,
pays s'en reſſentiroit cruelle-
ent. La température chaude

& humide de l'air dans cette Iſle, y feroit bientôt naître la peſte ou quelqu'autre maladie épidémique ; & tout ne ſeroit bientôt plus qu'un déſert. Mais le ſage Auteur de tous les êtres a pourvû à ce malheur ; & il a ordonné à ces vents réglés de nous faire éprouver leur favorable ſecours, & de tempérer l'air de ce climat, afin de nous garantir de ces maux inévitables qui nous empêcheroient de nous occuper à d'innocens travaux.

Nuits froides. La plûpart du tems les nuits ſont aſſez froides, parce que le Soleil étant fort éloigné & ſous l'horiſon, à peine quelques rayons refléchis dans l'air parviennent-ils juſqu'à nous. Delà il s'en ſuit que le froid doit s'y faire ſentir, à cauſe que l'air s'appéſantit alors & ſe condenſe de lui-même. Toutes les

Roſée.

nuits il tombe une roſée ſubtile & fort mal ſaine, & les nouveaux débarqués qui s'y repoſent, ne manquent guéres d'être ſurpris par quelque maladie ſérieuſe. Le crépuſcule n'y dure que trois quarts d'heure : ſuivant le ſyſtême commun, le Soleil étant dix-huit degrés ſous l'horiſon, le crépuſcule devroit durer une heure entiere, mais l'air étant ici très-épais, la profondeur de l'atmoſphére n'eſt pas auſſi grande qu'il faudroit pour donner lieu au crépuſcule à la diſtance de dix-huit degrès, & outre cela l ſeroit à peine ſenſible.

Croiriez-vous bien que nous ıvons ici deux printems, c'eſt--dire deux ſaiſons pour ſeıer. Nous ne connoiſſons oint comme vous autres un rintems, un Eté, un Auɔmne, & un Hiver. Nous

avons le tems ſec, & le tems des
Saiſons. pluies, & voilà tout le partage de notre année: encore n'eſt-il pas toujours régulier; car il varie en pluſieurs cantons. Vers la vallée de la montagne bleue & dans pluſieurs cantons montagneux, il pleut tous les jours plus ou moins, tant que l'année dure, & on y plante les cannes de ſucre au même tems que l'on a coutume de les couper ailleurs. Vers
Pluies réglées. le côté du Nord les ſaiſons ſont aſſez réglées: on commence à planter juſqu'à Noël. Pendant tout ce tems-là on y eſt aſſuré d'avoir des pluies, après quoi c'en eſt fait juſqu'en Mars, qu'elles recommencent & durent pendant les deux mois ſuivans. Vers le Sud au contraire, les plantations ont beaucoup ſouffert du manque de pluies. La Liguanie eſt tout à fait

fait deſſéchée, & des ſucreries qui rendoient d'ordinaire pluſieurs centaines de muids de ſucre ſont maintenant métamorphoſées en pâturages pour les beſtiaux. Tel eſt auſſi l'état des quartiers de Ste. Catherine, de Ste. Dorothée & de Vere, autrefois les meilleurs & les plus riches de toute l'Iſle, & maintenant preſque bons à rien, hors à engraiſſer des beſtiaux. Il y a environ neuf mois qu'il n'y a plû; & à Port-Royal, à peine y a-t'il quarante ondées dans une année. La raiſon de ce dérangement vient, dit-on, de la grande quantité de bois qu'on coupe : car il n'eſt pas douteux que les arbres raſſemblent & retiennent infiniment d'exhalaiſons qui retombent enſuite en roſée & en pluies; & ce n'eſt auſſi que dans les cantons où les arbres ſont

rares, que les eaux ſont mal ſaines & ſaumâtres. Nous appellons Juillet, Août & Septembre, les mois des ouragans, parce qu'ils ſont alors fort fréquens, & à peine eſt-il un ſeul jour qu'on n'eſſuye quelque choſe d'approchant. Il y a des éclairs toute la nuit ſans qu'il tonne cependant; mais quand le tonnerre ſe fait entendre il eſt terrible: il gronde avec un fracas épouvantable, & cauſe quelquefois de grands déſordres. Nous ſommes auſſi expoſés à des tremblemens de terre en Mars & Février. Il y en a quelquefois de très-conſidérables, & on fête avec beaucoup de ſolemnité pluſieurs jours, où l'on a eſſuyé des tempêtes & des tremblemens de terre qui avoient preſque tout détruit.

Tonnerres & tremblemens de terre.

Suivant ce que j'ai pû remarquer, il n'y a qu'un tiers

de l'Iſle d'habité. Les plantations ſont autour de l'Iſle : on n'en voit aucune à quelque diſtance un peu grande de la mer, où plus de la moitié des terres, bien loin d'être cultivées, ne ſont pas même encore défrichées : on n'y rencontre que des bois immenſes. Un particulier qui aura obtenu par Patentes trois ou quatre mille acres de terrein, en aura peut-être cinq cens mis en valeur, & le reſte lui eſt inutile. Le fonds en quelques quartiers eſt extrémement fertile : on y verra un ſeul acre rendre pluſieurs muids de ſucre. Cependant de diſtance en diſtance on trouve des ſavanes ou vaſtes plaines où les Indiens ſemoient leurs Mayis, & que les Eſpagnols avoient depuis employées à y élever des beſtiaux, devenues aujourd'hui arides & ſtériles,

& je crains fort que dans peu, beaucoup d'autres cantons n'ayent le même ſort.

Bayes. L'Iſle eſt entourée de pluſieurs excellentes Bayes, comme Port-Royal, Port-Morant, Old-Harbour, Negrill, *Port-Antoine*, Michel-Shole, Alligator-Pond, Pointe-Pedro, Cold-Harbour, Rio-Novo, & les Bayes de Paratée, de Cabareta, de Luana, de Blewsfield, de Montigo, d'Orange; & beaucoup d'autres fort bonnes. Pluſieurs même pourroient être rendues de grande utilité en cas de guerre avec l'Eſpagne; car une Flotte y ſeroit en ſureté & pourroit cependant y obſerver tous les vaiſſeaux qui partiroient de la Havane.

Pour les Villes, on n'en compte ici que trois un peu remarquables, Port-Royal,

Kingſton & la ville Eſpagnole, ou Spanish-Town.

PORT-ROYAL étoit autrefois le plus beau Port de l'Amérique : il regorgeoit de richeſſes & de commerce ; mais aujourd'hui c'eſt peu de choſe. Il y a pourtant encore trois belles rues, pluſieurs carrefours & une belle Egliſe. Il y a auſſi un Hôpital pour les Matelots malades ou eſtropiés, & depuis peu on y bâtit un magaſin pour les avitaillemens des vaiſſeaux de guerre du Roi, & pour la commodité des ouvriers qui les conſtruiſent. Il eſt placé ſur une petite langue de terre qui avance pluſieurs milles dans la mer, & qui eſt défendue par une des meilleures fortereſſes des Indes Occidentales, qui a une baterie de près de cent piéces de canon, & une Garniſon entretenue aux dépens

de la Couronne. Ce havre, peut-être un des plus beaux du monde, pourroit contenir deux mille voiles, & elles y ſeroient à couvert de toutes ſortes de vents. Il eſt éloigné de Spanish-Town de onze milles, cinq par eau & ſix par terre, & à peu près auſſi de cinq milles par eau de Kingſton.

KINGSTON a été bâtie depuis le grand tremblement de terre de 1692, qui renverſa preſque tout Port-Royal. Le plan en fut donné par le Colonel Lilly encore vivant, & alors Ingénieur en chef dans l'expédition de Lillingſton aux Indes Occidentales. Après cette malheureuſe avanture qu'occaſionnerent la vanité & l'avarice du Chef d'Eſcadre, le Régiment vint à la Jamaïque où il fut licencié, & ce Gentilhomme, comme pluſieurs autres Offi-

ciers, reſta dans l'Iſle, où il a depuis rendu de bons ſervices: il eſt maintenant Ingénieur en chef de ſa Majeſté.

Kingſton a donc été bâtie ſur ſon plan, & c'eſt à préſent une ville grande & floriſſante. Elle peut avoir un mille de long ſur demi-mille de large, & elle eſt partagée en pluſieurs quartiers par des rues qui ſe croiſent. C'eſt la réſidence des Juſtices inférieures; & le Receveur-Général, le Juge de la marine, le Greffier & l'Inſpecteur ſont obligés d'y tenir leurs bureaux. La ville augmente tous les jours: Maintenant il y a dix Compagnies d'Infanterie & deux de Cavalerie; & en cas de guerre, ce ſeroit un ſecond Port-Royal. Il y a une Egliſe avec ſon Cimetiere. Les Juifs y ont deux Synagogues, & les Quakers un lieu d'aſſemblée.

Enfin ſon territoire eſt borné au Sud-Oueſt par le Havre de Port-Royal, au Nord par les terres concédées au ſieur Guillaume Beeſton, & par un plantis de calbaſſiers ; & au Nord-Eſt par une ligne droite tirée juſqu'au pied de la montagne longue, & de-là juſqu'aux confins de la paroiſſe de Port-Royal.

Il y a de-là à la Ville Eſpagnole dix-neuf milles par terre : par une autre route, il y a ſix milles par eau & autant enſuite par terre.

SPANISH-TOWN, ou la Ville Eſpagnole, eſt la capitale de l'Iſle. C'eſt le lieu de la réſidence du Gouverneur, de l'Aſſemblée & des Juſtices ſupérieures. Les Eſpagnols qui l'ont bâtie, l'avoient nommée Saint-Iago de la Vega, nom qu'on lui donne encore dans

tous les Actes & Ecrits publics. Elle eſt ſituée dans une fort agréable vallée, ſur la rive de Rio-Cobre, & elle a tous les avantages que l'on peut deſirer. C'étoit une ville fort grande & fort peuplée : elle contenoit alors plus de 2000 feux. Elle avoit deux Egliſes, un Monaſtere & pluſieurs Chapelles particulieres. Mais elle eſt réduite aujourd'hui à une enceinte aſſez petite : elle n'a plus qu'une Egliſe & une Chapelle, & tout au plus 500 habitans. Comme elle eſt dans les terres, ſon commerce n'eſt pas conſidérable. Mais pluſieurs riches Commerçans y demeurent, & quelques gens de condition y ont des maiſons & y vivent fort agréablement. C'eſt quelque choſe de ſurprenant que le nombre de caroſſes & de chariots qui y paſſent & repaſ-

ſent inceſſamment, ſans compter ceux qui appartiennent à des particuliers de la Ville. On y donne ſouvent des bals, & depuis peu on y a conſtruit une ſalle de ſpectacles où repréſente une bonne troupe de Comédiens. En un mot, on y mene une vie auſſi gracieuſe que ſi on étoit dans le voiſinage de la Cour d'Angleterre; & pour rendre aux habitans la juſtice qui leur eſt due, il faut convenir qu'ils ſont en général fort polis, & qu'ils ont des manieres délicates & fort engageantes.

Il y a encore pluſieurs autres Villes, mais de trop peu d'importance pour en parler. On voit auſſi les ruines de Seville, d'Oreſtan, & de pluſieurs autres bâties par les Eſpagnols; & les endroits que quelques-unes occupoient au-

trefois, ſont aujourd'hui couvertes de cannes de ſucre ou d'autres productions communes & néceſſaires pour l'uſage des Jamaïquois. La ville de Titchfield peut devenir conſidérable. Elle eſt ſituée près de Port-Antoine, où il y a un Fort avec une garniſon pour défendre l'iſle de ce côté-là. On eſt auſſi ſur le point de bâtir une eſpéce de ville dans un endroit nommé Bagnells dans la paroiſſe de Sainte-Anne. On a déja deſtiné & préparé un grand terrain pour cet effet, mais je crains que ce projet n'échoue comme beaucoup d'autres ſemblables. Dans la paroiſſe de Saint-David vous avez encore la petite ville de Free-Town, & dans celle de Sainte-Catherine le fort de paſſage. Ce dernier conſiſte dans une cinquantaine de mai-

ſons ; & comme c'eſt-là ſeulement qu'on peut trouver des Chaloupes pour aller à Kingſton ou à Port-Royal, il eſt l'abord d'une infinité d'étrangers qui y occaſionnent un commerce qui fleurit & s'augmente chaque jour. Carliſle dans le Quartier ou la paroiſſe de Vere, eſt encore un Village peu remarquable. Après l'invaſion des François en 1695, on y avoit élevé un Fort qui eſt aujourd'hui en ruine. Voilà tous les lieux qui méritent qu'on en faſſe quelque mention ; & je finirai par le nom des dix-neuf Paroiſſes ou Quartiers dans leſquels l'iſle eſt diviſée, ſçavoir ceux de Kingſton, de Port-Royal, de Sainte-Catherine, de Sainte-Dorothée, de Clarendon, de Vere, de Sainte-Elizabeth, d'Hanovre, de Weſtmorland, de Saint-Geor-

ges, de Saint-James, de Sainte-Anne, de Sainte-Marie, de Portland, de Saint-Thomas de l'Eſt, de Saint-David, de Saint-André, de Saint-Jean & de Saint-Thomas dans la Vallée.

Ce n'eſt pas ici qu'il faut chercher des beautés dans l'architecture. Les Bâtimens publics ont un air de propreté, mais rien d'élégant. Toutes les Egliſes des villes ſont généralement conſtruites en forme de croix avec un petit dôme pour clocher: elles ont des murailles fort hautes, & ſont pavées en dedans, & très-ſimplement ornées. A Spanish-Town ſe voit une Egliſe où il y a un orgue fort bon; il y en a encore un dans la paroiſſe de Saint-André. Les autres Egliſes de l'iſle ne ſont autre choſe que de petites maiſons aſſez pro-

pres, qu'on auroit peine à reconnoître pour ce qu'elles ſont. Le Clergé ne les fréquente gueres, & leurs portes ſont rarement ouvertes.

La maiſon du Gouverneur de Spanish-Town regarde ſur la place d'armes. C'eſt un Bâtiment à deux étages, rebâti depuis peu en pierres par le Duc de Portland, & diſtribué fort commodément. Une petite cour ſe joint au principal corps de logis, où il y a auſſi pluſieurs beaux appartemens, mais occupés aujourd'hui par les domeſtiques de ſon Excellence. Du côté de l'Eſt eſt ſitué le jardin qui eſt fort bien entretenu.

Le Palais où s'aſſemble le corps de Juſtice eſt un petit bâtiment quarré de quarante pieds ſur chaque face. Les ſiéges des Juges ſont extréme-

ment élevés, & au moins à dix pieds de terre. Le Grand-prévôt a le ſien à main droite, les Avocats ont les leurs à quelque diſtance & vis-à-vis des Juges, & le Procureur du Roi a ſa place marquée au milieu.

Les Priſons ſont bien entendues. On y a joint une vaſte cour où les Priſonniers ont la liberté de ſe promener, précaution néceſſaire en ce pays-ci, où la grande chaleur ne permettroit pas de les tenir étroitement reſſerrés, ſans donner lieu à de dangereux inconvéniens.

Les maiſons des Particuliers ſont toutes baſſes & à un ſeul étage. Elles conſiſtent ordinairement en cinq ou ſix piéces, parquetées & lambriſſées avec du Mahogany, qui fait de fort belles boiſeries. Elles ont tou- Maiſons.

tes un portique élevé de quelques degrés, qui ſert d'abri contre la chaleur, & d'endroit à recueillir le peu d'air frais qu'il peut faire. Dans les Villes on trouve pluſieurs maiſons à deux étages; mais cette façon de bâtir ne vaut rien à cauſe des tremblemens de terre & des ouragans, auxquels elles ne réſiſtent pas auſſi bien que les autres moins élevées.

Pour les Négres, ils habitent dans de miſérables petites huttes conſtruites de roſeaux, qui n'en peuvent contenir plus de deux ou trois enſemble.

Jardins. Il y a ici peu de Jardins à citer. Tout ce qu'on y trouve ſe réduit à des choux, des pois, quelques eſpéces de fruits d'Europe, & d'autres du pays. On remarque que le pommier ne réuſſit point, ou ne porte que peu d'années. Il

en eſt de même de tous les fruits qui viennent le mieux dans les pays plus froids. Cependant ſi on vouloit cultiver les jardins avec plus de ſoin, & y ſemer & planter ce qui eſt propre à fructifier dans ce climat, il ne ſeroit pas difficile de les rendre agréables & rians; mais on y dédaigne les citronniers, les orangers, les limonniers, les arbres de *coco* & les grenadiers: & à ces arbres qui rendroient un ombrage charmant & parfumeroient l'air, on préfére un aſſemblage confus d'arbriſſeaux qui ne ſont bons à rien.

Nos boiſſons les plus communes ſont le vin de Madere & le Rum de Ponche. Le premier mêlé avec de l'eau eſt la boiſſon des honnêtes gens: le peuple & les domeſtiques uſent beaucoup de l'autre. Le vin Boiſſons.

de Madere eſt fort ſain & convient fort à la température de ce climat. Il coute peu, environ 20 livres ſterlings la pipe, & 15 ſols la pinte. La pipe doit au Roi 40 Schelings d'impôt, ce qui ſe paye exactement; car il n'eſt pas queſtion de contrebande, ni de frauder les droits. On compte qu'il en débarque ici tous les ans dix mille pipes, ſoit pour être conſommées dans l'iſle même, ou pour être vendues dans les Colonies voiſines.

Rum. Le Rum de Ponche [a] eſt bien

a Le Ponche eſt la boiſſon favorite des Anglois. Elle eſt compoſée de deux parties d'eau de vie ſur une d'eau. On y met de la canelle & du geroſle en poudre, du citron, beaucoup de muſcade, une croute de pain fort rotie, & des jaunes d'œufs qui la rendent épaiſſe comme du brouet. Ils prétendent que c'eſt une choſe excellente pour la poitrine & fort nourriſſante. Souvent au lieu d'eau on y met du lait, & c'eſt le plus eſtimé.

ıommé Kill-devil (tue diable) :ar il n'y a peut-être pas d'an-ıées qu'il ne faſſe périr un nillier de perſonnes. Lorſque es nouveaux débarqués en ont le moindre excès, ils s'ex-ɔoſent extrémement : car cette iqueur échauffe le ſang & :auſe bientôt une fiévre qui :n peu d'heures vous met au ombeau. On ne ſçauroit en ıſer trop modérément, & le nieux ſeroit de s'en abſtenir out à fait, du moins juſqu'à :e qu'on eût le corps fait à l'air lu pays. Par la derniere Or-lonnance, le Rum débité en létail paye ſept ſols & demi le ɔot pour droits, & le détail-eur eſt tenu ſur ſon ferment le déclarer la quantité qu'il en vend.

On le fait encore d'un tiers d'eau de vie ſur leux tiers d'eau avec des citrons, du ſucre & le la muſcade.

Nous ne manquons pas non plus ici des boiſſons communes en Europe ; mais elles y ſont horriblement cheres. Croiriez-vous qu'une bouteille de mauvaiſe bierre coute une demi-couronne, le vin gris 7 Schelings & 6 ſols, & ainſi du reſte ? Tous les vins apportés en bouteilles payent auſſi un droit, tant ſur chaque douzaine.

Pain. Le Pain que l'on mange communément eſt fait de Plantain, d'Yam [a] ou de Caſſave.

Plantain.

[a] La Banane ou le Plantain eſt un fruit d'environ un pouce & demi de diametre & long de dix à douze. Sa peau, de verte devient jaune quand il eſt mur. Elle renferme alors une ſubſtance jaunâtre de la conſiſtance d'un fromage gras, ſans aucune graine. Bientôt cette peau devient noire, & la Banane reſſemble par dehors à un ſauciſſon. Le dedans tient du goût du coing & du bonchretien un peu plus que murs, & ſes fibres préſentent une eſpéce de croix : ſur quoi les Eſpagnols croyent que c'eſt le fruit défendu, où Adam découvrit le myſtere de la Rédemption.

e premier eſt un grain de figu-
oblongue, qui croît par

'arbre qui le produit ne ſe plante point,
ne porte qu'une fois, après quoi il flétrit,
èche & tombe. Mais ſa racine qui eſt une
ſſe bulbe ronde & maſſive, a bientôt pouſ-
'autres rejettons qui dans douze ou qua-
ze mois portent du fruit, meurent & ſe
ouvellent ſucceſſivement. Ils ſemblent
ord n'être que deux feuilles roulées en-
ble, qui enſuite ſe déroulent en pouſſant,
rgiſſent & s'épanouiſſent.
orſque la plante eſt arrivée à ſa perfec-
, les feuilles ſe ſéparent du tronc, ſou-
es par une tige d'un pouce de diametre,
de d'un côté, plate de l'autre, avec une
ure dans ſa longueur qui eſt d'un pied.
euille a 7 à huit pieds de long ſur envi-
un demi de large, de l'épaiſſeur du par-
nin, pâle & blanchâtre au dehors, verd-
r au dedans. Le vent les déchire aiſé-
t.
ette plante n'a, ni écorce, ni bois. Sa
eur naturelle eſt de dix à douze pieds:
dinaire elle y parvient en neuf mois.
on fruit vient par bouquets de 30 à 40
ur d'une ſeule tige. On appelle ce bou-
, un régime de Bananes.
e fruit eſt bon, de quelque maniere
n le mange, quoiqu'un peu venteux.
rt de pain comme la Caſſave.
Quelques Auteurs font une différence du

grappes ſur des arbres : quand il eſt cueilli verd & roti auſſitôt, il eſt fort friand à manger.

Yam. L'Yam [a] eſt une racine, & je

Plantain & de la Banane. C'eſt le ſentiment de Moore, qui nomme ces deux fruits reſſemblans ; le plus court, Figue ou Banane ; le plus long, Plantain.

Labat, ibid. t. 2. p. 339.

[a] L'Yam, ou Igname eſt une eſpéce de béterave, qui groſſit à proportion de la bonté du terrain. Sa racine eſt épaiſſe, inégale, rude, couverte de chevelu & d'un violet foncé. Le dedans eſt de la conſiſtance de la béterave, d'un blanc ſale, quelquefois tirant ſur la couleur de chair.

Ce fruit crud, eſt fade & viſqueux. Il ſe cuit aiſément. Il eſt leger, facile à digérer, & fort nourriſſant. On le mange cuit avec la viande, ainſi que le pain, & la Caſſave. On le fait cuire ſeul dans l'eau, ſous la braiſe, & on le mange avec la pimentade ; c'eſt-à-dire, avec du citron, du ſel & du piment écraſé.

La tige qui le produit eſt quarrée, de trois à quatre lignes de face : elle rampe ſur la terre, pouſſe des filamens qui prennent racine, s'attache aux arbres, y monte & les couvre bientôt. Ses feuilles viennent deux à deux, ſont en forme de cœur avec une petite pointe, aſſez épaiſſes, d'un verd brun, & ſe flétriſſent lorſque la racine eſt mure.

La tige pouſſe quelques épis couverts de

ois, une eſpéce de patate, ais ſi groſſe qu'on en trouve ıi peſent pluſieurs livres. Il t de fort beau pain, ainſi e la Caſſave, [a] qui eſt la ra- ıe d'un arbriſſeau. On en ex- ime ſoigneuſement tout le ;, qui eſt un poiſon mortel: rès quoi on la rape & on la

Caſſave.

tes fleurs en forme de cloches, dont le ile ſe change en ſiliques pleines de graines es. Elle vient de ſemence & de bouture, vîte, & ſe multiplie extrémement. Pour ›rovigner l'eſpéce, on fend en quatre la du fruit, & on en plante les morceaux à ; ou quatre pieds l'un de l'autre. En moins inq mois, ils portent des fruits bons à ger. Quand ils ſont murs, ce qui ſe con- à la feuille, on les tire de terre; on les : reſſuyer au ſoleil; enſuite on les met des tonneaux où ils ſe conſervent dans bonté des années entieres.

La Caſſave eſt une eſpéce de pain fait les racines d'un arbriſſeau nommé Ma-, réduites en farine. Avant d'employer farine, il en faut exprimer le ſuc qui n poiſon mortel pour les hommes & les ıaux. Le Pere Labate s'étend extréme- t ſur la deſcription de cet arbriſſeau, & aniere d'apprêter la Caſſave.

Labate, ibid. tom. 1. pages 473, 739.

met tremper dans de l'eau. On l'en retire au bout de quelque tems ; & quand cette farine eſt bien ſechée, on l'étend ſur une eſpéce de gril & on en fait des gâteaux blancs, & caſſans, fort du goût des habitans, & ſur tout de nos Créoles, qui les préferent à tout autre pain. Ce n'eſt pas que nous n'ayons de la farine que nous tirons de la Nouvelle-Angleterre & des Colonies du Nord : même il n'y a point de maiſon qui n'ait un four pour ſon uſage particulier. Mais leur pain, où ils mettent du levain au lieu de levûre, eſt ſi mauvais, que peu de gens en veulent manger.

Viande. Les cochons ſont extrémement communs ; il y a peu de Plantations où l'on n'en ait par centaines : leur chair eſt d'une douceur, & d'une délicateſſe

cateſſe au-deſſus de toute autre. Le bœuf, maigre & coriace, n'eſt guéres bon qu'à faire de la ſoupe. Le mouton & l'agneau ſont paſſables. Par parentheſe, je vous ferai obſerver que les moutons n'ont point de laine, mais une eſpéce de poil de chevre plus long, à ce qu'il me ſemble, que celui que nous avons en Europe. Le prix des viandes a été ſouvent reglé par des Ordonnances. A préſent le bœuf eſt taxé à ſept deniers & demi la livre, le mouton & le cochon au même tau, & l'agneau & le veau à 15 deniers. Les Domeſtiques n'ont point ordinairement de viande fraîche; ils mangent du bœuf ſalé d'Irlande, qui eſt quelquefois exceſſivement mauvais; les Négres vivent de harengs & de poiſſon ſalé, qu'ils ont à bon

marché. L'iſle eſt auſſi bien fournie de moruë ſalée du Banc de Terre-Neuve : elle étoit dernierement à ſi bas prix, que cent livres peſant ne coutoient que dix ſols. C'eſt avec tout cela qu'on fait des Oïlles, ou des Peper'-ſpots, [a] ragoûts dont on eſt ici fort friand. On prend du Calilu, qui eſt la tête d'une petite racine : on le fait bouillir avec du mahis, ou bled d'Inde, qu'ils appellent fufu, avec du hareng, du poiſſon ſalé, du poivre rouge ; & quand tout cela eſt aſſez cuit, on le mange, comme nous faiſons la ſou-

Peper'-ſpots.

Calilu.

Hiſt. gen. des Voyages, t. 12. p. 467.

a Le Peper'ſpot, ou Terrine au Poivre, ou Soupe noire, eſtimé des Anglois, quoique ragoût des Négres, eſt un mélange de volaille, & de quantité d'excellentes herbes, qu'on fait bouillir avec de l'huile de palmier, de l'ocre, & beaucoup de poivre. A la Jamaïque, il n'y entre point de cette huile, parce qu'il n'y en croît point.

pe. Un grand ragoût pour les Négres, ce ſont des rats. L'iſle en eſt converte : ils ont leurs nids auprès des cannes de ſucre, dont le ſuc leur ſert de nourriture. On ne ſçauroit croire le dommage qu'ils font aux plantations. On eſt obligé de répandre du poiſon autour des champs plantés de cannes, & cela pluſieurs fois l'année, mais aſſez inutilement : ils ſe multiplient toujours de plus en plus, & le meilleur remede qu'on employe pour les détruire, ce ont les piéges que les Eſclaves eur tendent : & moyennant ces piéges ils en prennent beaucoup. Pour les y encourager on eur promet une bouteille de Rum pour chaque cinquantaine. Quand ils en ont attrappé, ls les font cuire, & les manent avec délice. Ce met décat eſt pour eux, ainſi que les

Rats en quantité.

chats, tout ce qu'il y a au monde de plus friand ; & ils ne croyent pas avoir fait chere complette lorſqu'il n'y en a pas quelques-uns dans leurs fricaſſées.

Habillement. La maniere ordinaire de s'habiller ici n'eſt pas fort parante ; la chaleur eſt cauſe qu'on ne ſçauroit ſupporter beaucoup d'habits, & qu'en général, on n'y porte que des bas de fil, des caleçons de toile, & une veſte de même, un mouchoir lié autour de la tête, & un chapeau par deſſus. On ne porte la perruque que le Dimanche, & les jours d'Aſſemblée des Etats : alors les honnêtes gens ſont mis proprement en habits de ſoye, avec des veſtes garnies d'argent. Les Valets ont des ſous-guenilles de gros drap d'Oſnabrug, boutonnées au col & aux

oignets, de longs caleçons de
ême, une chemiſe rayée, &
oint de bas. Pour les Négres,
a plupart vont tout nuds,
xcepté ceux qui accompa-
nent leurs maîtres. Ceux-là
ons vêtus de livrées: ce qui
ſt la plus grande peine qu'on
uiſſe faire à ces malheureux.

Les Dames y ſont tout auſſi
ien miſes & auſſi magnifi-
ues qu'en Europe, & n'ont
as moins bonne grace. Leur
abillement du matin eſt une
obe de chambre négligée:
vant le dîner, elles quittent
e deshabillé, & prennent des
abits propres, riches & de
on goût: leurs Femmes de
hambre ont ordinairement
ne robe de toile d'Hollan-
e, unie ou rayée, & une
oëffure toute ſimple. Les Né-
reſſes ſont, preſque toutes,
uës comme la main: elles ne

ſçavent ce que c'eſt que la honte, & ſont étonnées de voir les Européens, par modeſtie, détourner la vûe à leur rencontre. Leurs maîtres leur donnent cependant des eſpéces de jupons, mais elles ne ſe ſoucient guéres d'en faire uſage : à quoi pourtant elles ſont obligées dans les Villes : pluſieurs même y ſont miſes aſſez proprement : ce ſont de jeunes gens qui en font la dépenſe : Dieu ſçait dans quelles vûes !

Sciences. La Science ne fait nulle part une plus triſte figure qu'ici. Il n'y a pas une ſeule Ecole publique dans toute l'iſle ; & il ne ſemble pas même que l'on s'en ſoucie. Pluſieurs donations conſidérables ont été faites à ce deſſein ; mais toujours ſans effet. L'emploi d'enſeigner eſt regardé comme mé-

priſable, & l'on ne voudroit pas hanter ceux qui en font profeſſion. Lire, écrire, dreſſer des comptes, c'eſt toute l'éducation que l'on demande; & encore le ſçait-on fort mal. Un homme qui auroit quelques talens, & qui voudroit ſe charger de ce ſoin, ſeroit mépriſé, & mourroit de faim. Les honnêtes gens à qui leur fortune le permet, envoient leurs enfans en Angleterre, où ils ſont élevés noblement & poliment : pour les autres, ce ſont autant de jeunes gens perdus, & qui ſont dans la ſuite une ſi petite figure dans le monde, qu'ils ſont toujours le ſujet des railleries. Un certain M. Betford a depuis peu legué deux mille livres ſterl. pour fonder une Ecole franche. Mais il eſt incertain ſi les Directeurs ſuivront ſes inten-

tions : car leur façon d'agir ne donne pas beaucoup lieu de croire qu'ils veulent encourager les gens de mérite à ſe charger de cette beſogne. Pluſieurs s'y étoient offert, gens capables, & qui ſe promettoient une heureuſe réuſſite de la diſpoſition favorable où quelques perſonnes paroiſſoient être de les ſeconder dans leur entrepriſe ; mais après quelques tentatives ils ont été forcés d'y renoncer.

C'eſt une choſe déplorable que dans un pays où l'on dépenſe ſi aiſément, rien n'ait encore été fait en vûe de l'avantage de la poſtérité : & il eſt bien difficile de prévoir le tems où il ſe trouvera quelque Patriote aſſez amateur du bien public, pour prendre à ce ſujet des meſures efficaces. Quelques perſonnes néanmoins cul-

tivent ici les ſciences ; mais en très-petit nombre : car en général ils ont plus d'inclination pour le jeu, paſſion à la mode, ſur tout dans ce pays, que pour les belles lettres, & ils aiment mieux avoir en main un jeu de cartes qu'une Bible & des livres. Citer Homere, Virgile, Ciceron, ou Demoſthene, c'eſt une extrême impoliteſſe. Et le moyen que cela ſoit autrement ; puiſqu'un enfant, juſqu'à l'âge de ſept à huit ans, paſſe ſon tems à badiner avec les Négres, à adopter leur langage corrompu, leurs manieres de vivre, & tous les vices que peut produire la fréquentation de ces êtres brutaux, incapables de penſer. Alors peut-être l'enverra-t'on chez un Maître : mais un jeune homme de quelque choſe ne doit pas être puni : s'il profite, à la

Education des enfans.

bonne heure : s'il n'apprend rien, eh bien, qu'y faire ? Quand il ſçait un peu lire, il va chez un Maître à danſer, commence à ſe donner des airs, apprend les lieux communs de la converſation, & paſſe la journée en viſites, ou à libertiner avec les jeunes gens de ſon âge. C'eſt-là l'éducation ordinaire. Comment eſt-il poſſible après cela d'acquerir de belles connoiſſances, de diſtinguer la beauté de la vertu, de travailler à l'utilité de la patrie, & de ſuivre un train de vie raiſonnable ?

Caractere des Dames.

Il eſt quelques Dames qui aiment la lecture, mais le plus grand nombre ont la fureur de la danſe, ſont fort coquettes, cherchent beaucoup par leur parure à s'attirer des amans, & finiſſentpour

la plupart par s'abandonner aux moindres de ces très-humbles eſclaves. C'eſt un extrême dommage qu'on ne prenne point autant de ſoin de cultiver leurs eſprits, qu'à perfectionner leurs talens corporels.

Il n'y a ici d'argent courant que la monnoie d'Eſpagne : on n'y en voit d'Angleterre que dans les cabinets des curieux. je ne crois pas qu'il y ait d'endroit au monde où l'argent ſoit ſi commun : on ne s'y ſert pas de cuivre : la moindre piéce de monnoie eſt une reale, qui paſſe pour ſept ſols & demi : mais en Angleterre un demi-ſol vous produiroit davantage. Car, vû l'exceſſive cherté de la vie, il faut avoir ici beaucoup d'argent ou d'effets à troquer. On ne trouve nulle part à dîner à moindre prix Monnoie.

qu'une piéce de huit, & le taux ordinaire des penſions eſt de trois livres ſterlings par ſemaine. La différence de notre argent à celui d'Angleterre eſt de 25 pour 100. 75 livres ſterl. en font 100 à la Jamaïque. Pour ſatisfaire votre curioſité, & auſſi pour votre uſage, voici une table de la valeur de notre argent.

Reale vaut	L.	Sch.	D.
1	0	0	7 ½
2	0	0	15
3	0	1	10 ½
4	0	2	6
5	0	3	1 ½
6	0	3	9
7	0	4	4 ½
8	0	5	0
9	0	5	7 ½
10 ou une piéce de huit	0	6	3
2 piéces de huit	0	12	6

Reale vaut	L.	Sch.	D.	
3	0	18	9	
35 Reales	1	3	9	Ce qui fait une Piſtole d'Eſpagne.
4 piéces de huit	1	5	0	
5	1	11	3	
6	1	17	6	
7	2	3	9	
8	2	10	0	
2 Piſtoles	2	7	6	Ce qui fait un Doublon, ou un double Doublon.
4	4	15	0	
16 piéces de huit	5	0	0	

Par le moyen de cette Table vous verrez aiſément notre maniere de compter en argent, & la valeur courante de toutes les monnoies que nous avons ci. Une guinée y vaut 28 chellings, & un écu à couonne 6 ſchellings & 3 ſols. On a hauſſé ainſi la valeur de ces eſpéces, afin d'empêcher leur tranſport hors de l'iſle : mais

cette précaution n'a pas produit grand'chose ; car tous les jours on en envoye quantité en Angleterre : la friponnerie des Juifs nous fait un grand tort dans ce point : ils rognent & alterent les monnoies, de façon qu'une piéce de huit qui devroit peser 17 ½ deniers de poids, n'en pesera que 15. Il n'y a pas longtems qu'on a fait plusieurs recherches de ces excès ; mais quelques gens en place qui y étoient fort intéressés, ont fait éviter aux coupables les punitions qu'ils méritoient.

Supplices. Il n'y a peut-être pas de pays où elles soient plus séveres qu'ici : du moins il n'y en a point où les esclaves soient punis avec tant de barbarie, & où on les fasse perir plus cruellement. Un Negre rebelle ou qui aura battu deux fois un

lanc, eſt condamné aux ammes. [a] On le conduit au eu de l'exécution : on le cou- ne ſur le ventre, attaché avec es chaines : les bras & les mbes étendues ; enſuite on ii met le feu aux pieds, & il ıgne ainſi petit-à-petit juſ-

[a] Dans les moulins à ſucre, où il faut bien garder d'approcher la main de l'endroit ſe touchent les deux cylindres en mou- ment : on ſeroit pris infailliblement & raſé entre deux, rien n'étant plus difficile ıe d'arrêter le mouvement du moulin aſſez ems. Dans les moulins à eau où cela eſt preſ- l'impoſſible, tout le corps y ſeroit écraſé, la tête ſeule, ſe détachant du col, retom- roit. *Labate, Voyages aux Iſles, t. 3. p. 208. t. 4. p. 402.*

On aſſure que les Anglois qui en uſent in- imainement avec leurs Négres, lorſqu'ils ıt commis quelque faute conſidérable, leur ent les pieds & les mains ; & leur mettant pointe des pieds entre les deux cylindres, les y font paſſer tout entiers. Quelquefois les brulent tout vifs, ou les enferment ns des cages de fer, garottés à ne pouvoir remuer. Ils les attachent auſſi à un arbre ils les laiſſent mourir de faim. Ils en uſent même envers les Indiens qui font des deſ- ntes dans leurs iſles.

qu'aux parties ſupérieures. Quelquefois on les fait mourir de faim, que l'on irrite même par la vûe d'un pain qu'on ſuſpend devant eux. J'ai vu de ces malheureux ſe manger les bras, & expirer dans des douleurs terribles, & égales à celles d'un homme qui perit au milieu des plus horribles tourmens. L'état de ce pays pourroit peut-être excuſer ces traitemens rigoureux; car il ne ſeroit pas poſſible d'y vivre au milieu d'une multitude d'eſclaves, ſi on ne les contenoit dans leur devoir avec la plus grande ſéverité; & ſi on ne puniſſoit leurs fautes avec une extrême rigueur.

Depuis quelque tems la juſtice ſe diſtribue avec une grande exactitude; & par bonheur le Juge principal eſt un galant homme, dont la droi-

re & la candeur lui ont attiré
ne eſtime générale.
Le cours de la juſtice n'eſt
s ce qui effraye les jeu-
s gens de ce pays. Ce que
s Jamaïcains craignent le
us, ce ſont les ouragans &
s tremblemens de terre. Ils
inent leurs biens, leur ôtent
vie, ou la mettent au moins
danger; auſſi la ſeule pen-
e les en fait-elle frémir.
Les ouragans tirent leur éti- Ouragans.
ologie du mot Indien *Hurri-*
, qui veut dire Diable. Il eſt
re qu'il en arrive ailleurs
'entre les deux Tropiques
dans les climats où re-
ent les vents aliſés, qui
ufflant continuellement de
Eſt, n'ont qu'à rencontrer un
nt de terre ou d'Oueſt,
ur occaſionner néceſſaire-
ent un combat & une agita-
n extraordinaire; & je ſuis

perſuadé que ſi nos ſens étoient aſſez ſubtils pour appercevoir les commotions des parties de l'atmoſphére, nous le verrions ſouvent auſſi agité que la mer la plus orageuſe. Quand le vent alifé commence à ſauter du point de l'Eſt à un autre point, on s'attend à un ouragant, qui, de toutes les tempêtes eſt la plus terrible & la plus violente. Autrefois ils étoient rares ici; mais ils ſont devenus très-fréquens. D'ordinaire la mer devient tout d'un coup calme & unie comme une glace. Bientôt après, l'air s'obſcurcit & ſe couvre de nuages ſombres & épais : enſuite il paroit tout en feu; & pendant un tems conſidérable, allumé d'éclairs terribles. A ces éclairs ſuccédent d'horribles éclats de tonnerre, tels qu'il ſembleroit que les cieux

s'abîment, & ſe mettent en piéces. Pour lors il s'éleve un vent qui ſouffle avec tant de force & d'impétuoſité, que les arbres les plus hauts & les plus forts en ſont déracinés, les maiſons renverſées, & tout détruit dans l'étendue de ſon tourbillon; juſques-là même que les hommes, pour n'en être pas emportés, ſont obligés ſouvent de s'attacher, & de ſe cramponer aux troncs des arbres. Quelques-uns ſe ſauvent dans des cavernes, ou ſe mettent à l'abri dans les huttes des Négres, qui ſont fort baſſes, & échappent par-là aux chocs de la tempête. Ce vent fait dans peu d'heures tout le tour du compas, enſorte que la plus grande partie des vaiſſeaux qui ſont alors ſur les côtes, périſſent miſérablement.

Quand l'orage eſt paſſé, c'eſt un ſpectacle effrayant que ce que l'on voit, des forêts culebutées, des maiſons renverſées, & une multitude de miſérables, qu'il a fait perir, giſſans ſur la terre.

Tremblemens de terre.

Pour ce qui eſt des tremblemens de terre, [a] M. Boyle croit qu'ils ſont occaſionnés par la chute de quelque maſſe peſante de la terre, qui produit ces terribles ſecouſſes.

Voyages dans les Royaumes d'Alger, &c. par Shaw, t. 1. p. 303.

a Les tremblemens de terre à Alger arrivent preſque toujours un jour ou deux après les grandes pluies, à la fin de l'Eté, ou en Automne. Cela vient peut-être de ce qu'après une groſſe pluie la ſurface de la terre étant plus ſerrée qu'à l'ordinaire, les vapeurs ſouterraines ne peuvent s'exhaler; au lieu que pendant l'Eté la terre étant plus poreuſe, même remplie de grandes crevaſſes, les particules combuſtibles s'échappent plus aiſément. Mais comme on ne ſçauroit aller à la ſource de ces phénomenes, tous les raiſonnemens qu'on en peut faire, ainſi que la plupart des autres branches de l'hiſtoire naturelle, ne conſiſtent qu'en conjectures

Le ſçavant Docteur Woodward, dans ſon eſſai de l'hiſtoire naturelle de la terre, les explique de la maniere ſuivante.

Il ſuppoſe que cette chaleur, ou feu ſouterrain qui éleve inceſſamment du fond de l'abîme l'eau qui fournit à la terre les pluies, les roſées, les fontaines, & les rivieres, ſe trouvant arrêté quelque part dans le ſein de la terre, ou détourné de ſon cours par quelque obſtacle accidentel, ou quelque engorgement dans les pores & paſſages qu'il a coutume de traverſer pour parvenir à la ſurface du globe, eſt forcé

Leur cauſe.

fondées ſur des connoiſſances aſſez ſuperficielles.

Les habitans de la Jamaïque s'attendent tous les ans à un tremblement de terre, & diſent qu'ordinairement il arrive après les grandes pluies. *Introduction à l'Hiſtoire de la Jamaïque par le Chevalier Sloane.* p. 44.

par-là de ſe raſſembler en cet endroit, dans une plus grande quantité que d'ordinaire, y cauſe une plus grande raréfaction, une intumeſcence dans l'eau de l'abîme, & enſuite une plus grande fermentation, fait auſſi un plus grand effort en même tems contre la terre qui eſt ſuſpendue au-deſſus, & occaſionne ces ſecouſſes, & cette commotion que nous nommons tremblement de terre.

Dans quelques tremblemens de terre cet effort eſt ſi violent qu'il déchire & diviſe la maſſe du globe dans pluſieurs endroits, y faiſant des fentes & des crevaſſes de pluſieurs milles de longueur, qui s'ouvrent au moment de ces chocs, & ſe rejoignent dans l'intervalle de l'un à l'autre. Ils ſont même quelquefois ſi furieux qu'ils for-

cent entiérement les diverſes couches qui ſont au-deſſus, les ſéparent tout à la fois, & minent & ruinent leurs fondemens. Ainſi la chute de ces couches entraine avec elle tout le terrain qui eſt au-deſſus, qui au moment que le choc ceſſe, tombe dans l'abîme : & y étant englouti, une partie de l'eau qu'il renferme s'éleve & forme un lac en ſa place. C'eſt ainſi qu'ont été englouties des étendues conſidérables de terres, des Bourgs, des Villes entieres, & même des montagnes conſidérables par leur maſſe & par leur hauteur.

Inondations & débordemens.

Cet effort ſe fait également dans toutes les directions poſſibles, en haut, en bas, & de tout côté. Car le feu ſe dilate & ſe répand de tout ſens, & tend toujours, proportionnément à ſa quantité & à ſa

force, à s'étendre, & à forcer tout obſtacle. Il agit autant ſur les eaux de l'abîme que ſur les eaux ſupérieures. Il force celles-ci à ſortir avec impétuoſité par toutes les ouvertures & iſſues qu'elles peuvent trouver, par les puits, par les ſources, par leurs canaux & conduits ordinaires, par les paſſages qu'il leur ouvre pour lors, par les ſoupiraux, & les fentes des volcans; & enfin par ces crevaſſes qui ſont au fond de la mer, par où l'abîme a communication avec elle, & ſe décharge dans ſon ſein.

Cette eau de l'abîme étant toujours & par tout dans une chaleur conſidérable, ſurtout dans les parties voiſines de ces amas extraordinaires de feu, il faut bien qu'il en ſoit de même de celle qui eſt ainſi violemment pouſſée au dehors. Auſſi lorſqu'elle

lorſqu'elle ſe mêle avec les eaux des ſources, des puits, des rivieres, ou de la mer, elle leur donne un degré ſenſible de chaleur.

C'eſt d'ordinaire dans une grande quantité, & avec une grande impétuoſité qu'elle s'élance hors du ſein de la terre. On la voit quelquefois s'élever du fond des puits, paſſer par deſſus leurs bords, & ſe répandre ſur la terre. Elle ſort avec autant de rapidité par les ſources des rivieres : elle les enfle tout d'un coup & les fait déborder dans les terres, ſans qu'on puiſſe attribuer ce ſoudain accroiſſement, ni aux eaux de la pluie, ni à aucune cauſe ordinaire.

On la voit auſſi jaillir en très-grande quantité par les crevaſſes occaſionnées par les tremblemens de terre, monter dans

l'air en grand volume, & juſqu'à une hauteur incroyable, & cela ſouvent à pluſieurs milles de diſtance de la mer.

Il en eſt de même des volcans d'où elle ſort auſſi quelquefois en grande abondance, & avec une violence terrible.

Quand elle eſt pouſſée hors de l'abîme par les ouvertures du fond de la mer, c'eſt avec une telle force, qu'elle met la mer dans un extrême déſordre, & dans la plus grande agitation. Dans un tems que tout eſt calme, & que pas un vent ne ſouffle, elle la rend furieuſe, la fait mugir effroyablement, ſouleve ſur ſa ſurface des vagues prodigieuſes qu'elle agite & roule avec fureur, renverſe les vaiſſeaux juſques dans les havres mêmes, & les engloutit dans ſon ſein.

La quantité d'eau qui ſort de l'abîme eſt ſi grande, qu'elle augmente le volume de l'eau de la mer au point de la faire monter de pluſieurs braſſes plus haut que dans les plus fortes marées; qu'elle inonde les pays adjacens par les plus affreux débordemens; ruine & détruit les Villes, entraîne hommes & troupeaux, rompt les cables des vaiſſeaux, ou les arrache de deſſus leurs ancres; les pouſſe ſur la terre juſqu'à pluſieurs milles, & y fait échouer avec eux des baleines & d'autres grands poiſſons qu'elle y laiſſe à ſec à ſon retour.

Ces phénomenes ne ſont pas nouveaux ni particuliers aux ſeuls tremblemens de terre, arrivés de nos jours; on en a vû de pareils dans tous les tems; & l'hiſtoire nous en rapporte beaucoup d'exemples extraordinaires.

Le feu lui-même, qui étant ainſi raſſemblé & renfermé eſt la cauſe de tous ces déſordres, ſe fait auſſi paſſage par tout où il trouve jour au travers de ces crevaſſes que les tremblemens occaſionnent ſur la terre, au travers des ouvertures des fontaines, & ſurtout de celles des ſources chaudes. Après ces abondantes éruptions, le tremblement de terre ceſſe, juſqu'à ce que la même cauſe ſe renouvelle, & qu'un nouvel amas de feu donne encore lieu à de pareils dégats.

Quelquefois la maſſe de l'abîme agité eſt ſi étendue, que le choc qui en réſulte, attaque en même tems une aſſez grande étendue du globe, pour qu'il ſe faſſe ſentir préciſément dans la même minute dans des pays éloignés de pluſieurs centaines de milles les uns des autres,

& ſéparés par la mer. On ne manque pas même d'exemples d'une concuſſion du globe terreſtre, aſſez générale pour faire conclure que l'abîme fut alors agité dans ſon entier.

Cependant quoiqu'il puiſſe l'être dans toutes ſes parties, & qu'il ſoit difficile qu'il ſe trouve aucune contrée totalement exemte de ces accidens; ils ne ſont pourtant point ſenſibles; & leurs grands ravages ne ſont ordinaires que dans les pays montagneux, remplis de rochers, & caverneux intérieurement.

Ces ſecouſſes ſont encore plus fréquentes, lorſque les couches ſouterraines ſont diſpoſées de façon à communiquer avec l'abîme par quelque ouverture propre à recevoir facilement & entretenir le feu, qui s'y aſſemblant en grande quantité, y pro-

duit néceſſairement ces terribles effets : car il prend naturellement ſon cours vers les parties de la terre les plus propres à le recevoir, telles que les terres caverneuſes ; ce qui vraiſemblablement eſt auſſi la ſource de l'humidité des mines. Outre cela les parties intérieures du ſolide de la terre qui ſont les plus abondantes en couches de pierres & de marbres, oppoſant un plus ferme obſtacle à l'effort du feu, ſont auſſi ſecouées le plus violemment, & en ſont plus endommagées que celles qui n'étant compoſées que de ſable, de gravier, ou d'autres matieres moins compactes font une moindre réſiſtance, & lui ouvrent plus aiſément un paſſage : obſervation qu'on peut faire non ſeulement dans ce phénoméne, mais auſſi dans quelqu'autre exploſion que ce ſoit.

Mais par deſſus toutes les autres, les contrées fécondes en ſoufre & en nitre, ſouffrent beaucoup plus des tremblemens de terre, parce que ces mineraux compoſant une eſpéce de poudre à canon naturelle, qui s'enflamme à l'approche du feu raſſemblé, cauſent ces bruits ſourds, & ces tonnerres ſouterrains qui ſe font entendre pendant les tremblemens dans les entrailles de la terre. Ce ſurcroit de force exploſive augmente la violence du choc, & occaſionne quelquefois de terribles ravages.

Tremblemens de terre à la Jamaïque en 1692.

Aucun autre canton du monde n'a peut-être jamais ſenti de plus cruels effets de ces furieuſes ſecouſſes, que l'iſle de la Jamaïque; & l'on peut citer le 7 Juin 1692 comme le jour fatal où les habitans éprouve-

rent les plus grands malheurs qu'on puiſſe eſſuyer. Des Villes furent abîmées, des montagnes ſéparées en deux, & toute l'iſle offrit le tableau d'une déſolation univerſelle. C'eſt à préſent une fête annuelle, & un jour où en effet ils ſe donnent quelques marques réciproques de charité. Après ces ouragans ou tremblemens de terre, le ſéjour de l'iſle devient mal ſain; & ceux qui échappent à la fureur de ces terribles événemens, ſont dans la crainte d'être emportés par les maladies qui ne manquent jamais de les ſuivre.

Mortalité périodique, ſelon quelques-uns.

Nos Arithméticiens politiques imaginent qu'il ſe fait tous les ſept ans dans cette iſle une révolution totale des vivans, & qu'il meurt dans cet eſpace de tems autant d'hommes que l'on y compte d'habitans à la

fois. Il n'eſt pas douteux que la multitude des mourans laiſſeroit bientôt l'iſle déſerte, ſi tous les jours il n'y ſurvenoit pas d'Angleterre de nouvelles recrues. Il eſt rare qu'il y arrive un vaiſſeau où il n'y ait à bord des paſſagers qui viennent s'établir ici, & des 36 Mois, ou Domeſtiques à vendre : c'eſt un renfort conſtant & néceſſaire. Mais malgré leur grand nombre, l'iſle ſe peuple bien lentement, car je ne ſçache pas vingt nouvelles plantations depuis douze ans. Après tout cependant, je me perſuade que la grande mortalité vient moins du climat que de notre intempérance. Car ces nouveaux venus, après avoir été dans le trajet bornés à une vie ſobre & réguliere, dès qu'ils ſont débarqués, trouvant abondance de punche de

Rum, & d'autres liqueurs fortes, donnent tout d'un coup dans une autre extrémité, en avalent avec avidité, s'enyvrent, & ne ſe garantiſſent pas du ſerain qui eſt très-mal faiſant, & gagnent bientôt une fievre qui les emporte. C'eſt pourquoi je ſuis perſuadé que s'ils menoient une vie plus réglée, & s'abſtenoient de l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, ils pourroient vivre ici auſſi heureux & auſſi ſains qu'en aucun autre climat.

Fievres. Les maladies dont on eſt attaqué communément, ſont la fievre chaude & la colique. Je crois que toutes deux ſont abſolument de la même eſpéce que celles qu'on eſſuye ailleurs. Les fievres en générale y ſont extrémement violentes, & vous emportent en peu d'heures : peu de gens en ſont

exemts à leur premiere arrivée dans l'iſle ; & c'eſt la raiſon pourquoi ils y meurent ſitôt après s'y être établis. Les Médecins, pour les guerir, ordonnent force ſaignées ; & ſi elles n'ont pas un heureux ſuccès, ils font appliquer les veſicatoires, comme le dernier remede.

Pour la colique, c'eſt peut-être la plus douloureuſe que l'on puiſſe reſſentir. Bien des gens en reſtent perclus pour toujours, & dans le tems de la durée du mal, pouſſent des cris auſſi aigus qu'une femme en travail d'enfant. Leur remede ordinaire ſont des médecines douces, & des lavemens. Dès qu'on eſt un peu ſoulagé, on vous ordonne les bains chauds, qui ſont d'un excellent uſage pour remettre les malades en parfaite ſanté, & leur rendre

Colic

l'entiere faculté de ſe ſervir de leurs membres.

Médecins. Les Médecins d'un peu de réputation ſont tous une grande fortune dans cette iſle. Mais on y eſt inondé d'une foule de jeunes gens ignorans & ſans expérience, qui la regardent comme l'endroit le plus propre pour un établiſſement. Quand ils y arrivent, on les employe d'abord à veiller ſur un certain nombre de Negres dans quelque habitation champêtre : ce qui fait pour eux un travail bien ingrat & de peu de profit. Dans les Villes on n'y voit guéres qu'un ou deux habiles gens qui ayent de la pratique ; & ils s'enrichiſſent bientôt.

La Jamaïque en a eu pluſieurs de cette eſpéce, qui ont fait figure dans le monde ſçavant. Le ſieur Hans-Sloane y demeuroit, lorſqu'il fit cette

belle collection de plantes, dont la deſcription ſous le titre d'*Hiſtoire naturelle de la Jamaïque*, eſt un préſent bien précieux qu'il a fait au genre humain. Son neveu, le Docteur Fuller, y eſt arrivé depuis peu: par ſes excellentes qualités il s'attire l'eſtime & l'affection des gens de mérite; & l'heureux ſuccès de ſes cures lui promet abondance de pratiques.

Le Docteur Clifton, dernier Médecin de S. A. R. le prince de Galles, a auſſi exercé ici la médecine avec applaudiſſement; & il n'a pas moins été eſtimé pendant ſa vie que regretté après ſa mort. Il en eſt pluſieurs autres qui mériteroient que j'en fiſſe mention: mais je courrois riſque d'ennuyer.

Les productions ordinaires

de cette iſle, ſont le ſucre, le rum, le gingembre, le cotton, le caffé, l'indigo, le piment, le cacao, pluſieurs eſpéces de bois, & quelques drogues médecinales. Elle produit auſſi du tabac, mais en médiocre quantité : c'eſt la raiſon pourquoi on n'en plante que pour la proviſion & l'uſage des Negres, qui ne ſçauroient s'en paſſer.

Aucune eſpéce de graines d'Europe ne croît ici. Nous y avons ſeulement le mahis, [a] ou bled d'Inde, celui de Guinée, pluſieurs ſortes de pois, mais

Hiſtoire gen. des Voyages, t. 2. p. 325.

a Il y a deux ſortes de Mahis, le grand & le petit, qui ſe ſement en diverſes ſaiſons. Il s'en conſomme parmi les Négres une prodigieuſe quantité. Ils le conſervent en le ſuſpendant en faiſceaux par la tige dans des lieux ſecs, & cela pendant des années entieres.

Pour s'en ſervir ils le broyent dans un mortier, & le paſſent dans un crible pour en ſéparer le ſon.

toutes différentes des vôtres, & grand nombre de racines. Les fruits y viennent en abondance, oranges de la Chine & de Seville, limons doux & communs, citrons, grenades, cormes, ſaddocks, papas, [a]

[a] Le Papa eſt de la groſſeur du melon muſcat, creux de même, avec autant de reſſemblance au dedans & au dehors pour la forme & la couleur. Seulement il porte au centre une poignée de graines noirâtres de la groſſeur d'un grain de bled, d'un goût preſqu'auſſi chaud que celui du poivre. Le fruit eſt fort agréable dans ſa maturité: mais verd, il n'a aucune ſaveur. Mûr, on le fait cuire avec la viande comme les navets. *Voyages de Dampierre, t. 3. p. 170 & 25.*

L'arbre qui le porte a dix à douze pieds de hauteur. Son tronc près de terre n'a pas moins d'un pied & demi ou deux de diametre, mais il s'éleve en diminuant juſqu'au ſommet. Il eſt entiérement ſans branches. Ses feuilles qui ſont grandes ſortent immédiatement du tronc, au bout d'une tige qui augmente en longueur à meſure que la feuille eſt plus éloignée de la cime de l'arbre. Elles commencent à ſortir à ſix ou ſept pieds de terre, & deviennent plus épaiſſes en montant vers le ſommet. Elles ſont très-larges & ſerrées contre le tronc. Le fruit croît entre

guſtard-apples, [a] ſtar-apples, guavas, poires d'Alicada, poires épineuſes, melons, courges, & pluſieurs eſpéces de

elles avec d'autant plus d'abondance qu'elles ont plus d'épaiſſeur, de ſorte qu'à la cime il eſt en ſi grand nombre que l'un tient à l'autre; mais ſa groſſeur alors ne ſurpaſſe pas celle des navets communs. Ce qu'on a dit d'abord ne regarde que le fruit d'en bas qui croît entre des feuilles moins épaiſſes.

Hiſt. gen. des Voyages, t. 7. p. 169.

Dampiere, Voy. autour du monde, t. 3. p. 25.

a Le guſtard-Apples ou la couſtarde eſt une ſorte de pommes de la groſſeur d'une grenade, & preſque de la même couleur. Sa peau tient le milieu pour la ſubſtance & l'épaiſſeur entre celle de la grenade, & celle de l'orange de Seville, plus ſouple que celle-ci, plus caſſante que la premiere. Ce qui la rend fort remarquable, c'eſt qu'elle eſt environnée de petits nœuds, comme autant de clouds. La chair en eſt blanche, douce & agréable, & le goût en eſt ſi ſemblable à la couſtarde, ou flan à l'Angloiſe, que cela lui en a fait donner le nom. A la place de pepins, elle a quelques petits noyaux ou glandes. L'arbre qui la porte eſt de la grandeur d'un coignaſſier avec des branches fort minces, mais longues & en grand nombre. Le fruit croît à l'extrémité, & pend par ſon propre poids au bout d'une queue de neuf à dix pouces de long. Le plus grand arbre ne porte pas plus de 20 ou 30 pommes.

raines que l'on trouve par tout lans les bois.

Enfin j'ai juſqu'ici couché ar écrit pluſieurs obſervations énérales qui peuvent ſervir our l'intelligence de ce qui ne reſte à dire, & à donner ne idée de notre Iſle. Dans na premiere Lettre, je compte ous entretenir de ce qui re-arde ſon hiſtoire, & j'y em-loyerai toute l'exactitude ont je ſuis capable. Je ſuis, &c.

LETTRE III.

L'HISTOIRE de cette Iſle eſt un peu obſcure ; & je ſerai éceſſairement obligé de la fon-er en partie ſur la tradition. On a bien à la vérité un grand ombre de recueils des événe-ens remarquables qu'on pré-end y être arrivés ; mais la plu-

part ſont, ou confus ou fabuleux. Je tacherai de me garantir du premier de ces deux défauts, en plaçant chaque fait dans l'ordre naturel des tems où il s'eſt paſſé, & j'éviterai le ſecond en conſultant les actes autentiques, ou les perſonnes qu'on peut ſuppoſer les mieux inſtruites des circonſtances particulieres des choſes.

Découverte. La Jamaïque doit ſa découverte à ce mortel qui le premier fendit les flots des mers de l'Amérique, & tira le nouveau monde de l'obſcurité; à ce puiſſant génie né pour tenter les plus merveilleuſes avantures, en un mot, à Chriſtophe Colomb. Il la découvrit à ſon retour du continent de l'Amérique Méridionale, & la nomma l'Iſle de Saint-Jacques; mais elle perdit bientôt ce nom, & recut celui de Ja-

aïque qu'elle a toujours con-
rvé depuis.

A l'arrivée des Eſpagnols, Conquête
s Indiens parurent en armes,
ſolus de défendre courageu-
ment leur liberté contre ces
ſurpateurs téméraires. Ils l'au-
ient fait certainement avec
ıccès, ſi ces ruſés brigands ne
s euſſent abuſés par de ſpé-
euſes apparences de paix, &
ngagé ce peuple, ſimple de
ın naturel, à ajouter foi à
urs proteſtations fauſſes &
oncertées. Mais ils ſentirent
ientôt les funeſtes effets de
ur confiance. Les Eſpagnols
e ſe virent pas plutôt en état
'exécuter leurs deſſeins ſan-
uinaires, qu'ils commencerent
ın maſſacre effroyable, égor-
erent & détruiſirent en peu
l'années plus de 60 mille des
ıabitans, & en laiſſerent à
eine en vie quelques-uns, qui

ſe cacherent dans les bois, & ſe ſauverent dans des cavernes & des lieux inacceſſibles, où leurs tyrans les pourſuivoient, les chaſſoient comme des bêtes fauves, & les exterminerent à la fin tous. Avant ce maſſacre la Jamaïque étoit une des plus peuplées des Antilles. Mais par cette cruelle boucherie, tout, juſqu'au nom Indien même, fut extirpé, ſans qu'il reſtât perſonne pour conſerver la mémoire d'un peuple autrefois floriſſant.

Après s'être mis hors d'inquiétudes par le plus indigne de tous les moyens; & voyant qu'ils n'avoient plus de champ pour exercer leurs cruautés, ils ſongerent à s'établir dans le poſte le plus avantageux. Dans cette vûe ils choiſirent un bon canton vers l'Oueſt de l'Iſle, & ils bâtirent Metille. Mais ſa ſitua-

Metille.

n étoit peu commode, & ils
bandonnerent bientôt pour
tablir dans la partie ſepten-
onale, où ils fonderent Se- Seville.
le, qu'ils quitterent bientôt
core pour aller bâtir Oriſtan Oriſtan.
l'autre côté des montagnes,
ſur le rivage oppoſé. Ainſi
changerent pluſieurs fois,
ujours mécontens, juſqu'à
qu'enfin ils ſe fixerent à S. S. Jago de
go de la Vega, dont Chriſto- la Vega.
ıe Colomb fut fait Duc.
'agrément de ce lieu, & la
rtilité du terrein des envi-
ns, engagea les Eſpagnols
y fixer leur réſidence. Ces Sa-
ınes aujourd'hui incultes &
ériles, étoient alors les plus
ches cantons de toute l'Iſle,
fourniſſoient à tous leurs
eſoins. Ils y ſemoient, & y
:cueilloient des proviſions de
)ute eſpéce, & même plu-
eurs choſes pour la commo-

dité & l'agrément de la vie, telles que du cacao, de l'indigo, &c. L'on voit encore à préſent des veſtiges de ces plantations; mais quoiqu'ils fuſſent ſitués le plus favorablement du monde, & qu'ils euſſent en abondance tous les divers préſens de la nature, ces avantages ne ſervirent qu'à augmenter leur pareſſe naturelle. Ils s'abandonnerent à toutes ſortes de débauches, & négligerent la culture & l'amélioration des terres. Pourvû qu'ils ſe viſſent quelques légeres proviſions de tabac, de ſucre, & de chocolat, ils ſe croyoient parfaitement heureux, & ne paroiſſoient pas ſe ſoucier de tout le reſte. Leur commerce répondit à leur peu d'induſtrie. Peu de bâtimens abordoient chez eux, & ceux qui venoient y trafiquer, n'y trouvoient gué-

Pareſſe des Eſpagnols.

res leur compte. Tout ce qu'on y pouvoit charger étoit des cuirs, du poivre, & des noix de cacao, le tout même en petite quantité. Ainſi ces premiers habitans de la Jamaïque s'étoient rendus indignes du nom d'hommes par leurs cruautés, & inutiles à la ſociété humaine par leur indolence. Le maſſacre d'une multitude incroyable de pauvres créatures ſimples & ſans malice, qu'ils avoient impitoyablement égorgées, n'avoit eu d'autre prétexte que de ſe rendre uniques & paiſibles poſſeſſeurs d'une Iſle qu'ils ne voulurent pas prendre la peine de cultiver. En effet, peu de gens ſe ſoucierent de venir s'y établir, hors ceux qui ne pouvoient faire mieux, ou qui y étoient forcés par quelque événement; car tous ceux qui étoient en

état de faire quelque figure dans le monde, s'en alloient dans l'Iſle Eſpagnole, à Cuba, ou dans le continent, ſéjours infiniment préférables, puiſqu'ils y trouvoient en même tems l'aiſance de la vie, & les plus belles occaſions d'augmenter leur fortune. Pour la Jamaïque, les Ducs de la Vega étoient Gouverneurs & Propriétaires de l'Iſle, & y avoient établi des impots ſi hauts qu'ils étoient tout à fait intolérables.

Droits & impots exceſſifs.

C'eſt un fait certain, que les ſucceſſeurs de Chriſtophe Colomb ſe conduiſirent en véritables tyrans, qu'ils exigerent & recueillirent avec la derniere des rigueurs les droits qu'ils avoient impoſés : mais affectant d'en accabler principalement les Portugais, nation à qui les Eſpagnols ont toujours porté une haine invincible,

Tyrannie des Gouverneurs.

cible, & qui dans ces premiers tems, compoſoient la plus grande partie de l'Iſle ; ils les dégoûterent d'une pareille habitation.

Ce fut par ce gouvernement dur & avide, que la Colonie parvint bientôt à ſon déclin. On ne cherchoit guéres à s'établir dans un lieu où l'on étoit ſûr d'être vexé ; & quiconque avoit des fonds, ſe tranſportoit dans les endroits où il étoit ſûr de jouir tranquillement des fruits de ſon induſtrie. Les Gouverneurs ſentoient bien que leur conduite tournoit au déſavantage de leur Souverain, & préjudicioit à leurs propres intérêts. Car quoique leurs mains raviſſantes, en ſuçant, pour ainſi dire, un petit nombre d'indolens, ne tiraſſent qu'un

chetif revenu pour entretenir leur luxe, & fournir à leurs débauches ; ils prévoyoient bien que cette foible reſſource ne pouvoit même leur reſter longtems.

Outre le tempérament oiſif des habitans, qui leur faiſoit négliger de profiter des avantages de cette Iſle, un motif encore plus fort les engageoit à reſter dans leur fainéantiſe & leur pareſſe ; c'eſt qu'ils voyoient qu'à proportion qu'ils acquéroient des effets de quelque valeur, on les dépouilloit avec violence de la plus grande partie, & qu'ils n'avoient la jouiſſance que de ceux que leurs injuſtes Gouverneurs vouloient bien ne leur pas ravir.

Les choſes reſterent dans cette triſte ſituation, juſqu'à ce que le Gouverneur défen-

dît ſous les amandes les plus ſéveres, de ſe ſouſtraire de ſon Gouvernement pour en aller chercher un plus doux. Cette nouvelle tyrannie occaſionna les repréſentations des habitans à S. M. C. Philippes II, & des plaintes ſur les véxations qu'ils ſouffroient. Mais ce politique & ambitieux Monarque avoit alors des vûes plus importantes : il étoit occupé de ces vaſtes préparatifs, dont toute l'Europe étoit allarmée, & qui ne regardoient que l'Angleterre : ainſi il n'eut pas le loiſir de faire attention aux plaintes d'une petite Colonie comme celle-ci. Cela augmenta les mécontentemens qui n'étoient déja que trop grands. Les habitans & leur Gouverneur vécurent dans une mutuelle défiance. Il ne ceſſa pas de les tyranniſer ; & eux ne

ceſſerent point de murmurer contre lui, & de le charger de malédictions, tandis qu'ils imploroient en vain la juſtice du Prince. Par-là, l'Iſle devint une conquête aiſée au premier ſurvenant. Car c'eſt un des inconvéniens de la tyrannie, qu'on ne ſe ſoumet à ſon joug que par la crainte, & jamais par l'amour. Des eſclaves peuvent bien combattre, faire des conquêtes; mais on n'imaginera jamais qu'ils prennent les armes avec cette ardeur génereuſe que de bons ſujets employent à la défenſe de leur liberté & de leurs loix. C'eſt ce qui ne parut que trop évidemment ici, quand Antoine S'hirly, en 1596, oſa faire une deſcente à la Jamaïque. Il y rencontra ſi peu de réſiſtance, qu'il pilla & ſaccagea toute l'Iſle, ſans preſque eſ-

1596. Premiere deſcente des Anglois.

ſuyer le moindre danger : il brûla S. Jago, & fut maître de tout le pays, tant qu'il voulut y reſter. Les infortunés habitans n'auroient pas été fort à plaindre qu'il y fût reſté toujours : au contraire, ils ſe ſeroient eſtimés heureux de changer de maître, & de paſſer ſous les loix de quelque Prince que ce fût, qui les laiſſât vivre dans l'abondance & dans la liberté. Le Capitaine Antoine penchoit à s'y arrêter : la conquête de la Jamaïque n'eût pas été datée des jours d'un uſurpateur, mais du régne d'une Princeſſe, dont l'heureux gouvernement rendoit l'obéiſſance ſi douce à ſes ſujets, & dont le nom étoit la terreur de l'Eſpagne. Ce Capitaine avoit d'autres deſſeins ; & obligé d'agir conformément à ſes ordres, il quitta l'Iſle, & retourna croiſer ſur les côtes

du continent des Indes Occidentales.

Quand les Anglois furent retirés, les Eſpagnols commencerent à ſortir des cavernes où ils s'étoient refugiés, & retournerent à leurs anciennes habitations qu'ils ſe mirent à réparer. Ce triſte événement leur faiſant ſentir les mauvais effets d'une défiance mutuelle, ils ſe rapprocherent les uns des autres. Le Gouverneur relâcha un peu de ſa premiere ſéverité, & le peuple parut plus tranquille & plus content. Pluſieurs furent admis dans la direction des affaires, comme membres de ſon Conſeil, au moins de nom; ce qui flatta la vanité des Eſpagnols, & leur fit croire qu'avec le titre de Dom, ils avoient reçu une autorité réelle, & qu'ils participoient en

effet au gouvernement.

Cette correſpondance apparente dura ſans altération juſqu'en l'année 1635, que le Colonel Jackſon, avec une petite flotte, partit des Iſles de Leeward dans le deſſein d'exécuter une entrepriſe ſur celle-ci : il avoit peu de monde avec lui, mais tous gens braves, déterminés, & réſolus de mépriſer tout danger, pour gagner un riche butin. Il prit donc terre avec 500 hommes ſeulement ; &, avec cette poignée de gens, il attaqua 2000 Eſpagnols dans le Fort du Paſſage. Ceux-ci les reçurent aſſez courageuſement, & ſoutinrent quelque tems la vivacité de l'attaque avec beaucoup de réſolution ; mais nos braves Anglois combattirent avec une telle furie, qu'à la fin leurs ennemis plierent, &

1635. Seconde deſcente des Anglois.

prirent enſuite la fuite. Après cet avantage, les nôtres ne perdent pas un moment à pourſuivre leur victoire ; ils marchent à S. Jago, quoiqu'à ſix milles delà, donnent l'aſſaut à la Place avec une intrépidité peu commune, & malgré la réſiſtance qu'ils y trouvent, y entrent bientôt l'épée à la main ; &, par un pillage général, en enlevent tous les plus riches effets. Le butin fut partagé entre les ſoldats ; & les Eſpagnols s'eſtimerent heureux de racheter leur ville des flammes moyennant une ſomme dont on convint : elle fut payée ſur le champ, & notre brave Colonel ſe retira tranquillement ſur ſes vaiſſeaux, ſans avoir perdu dans cette expédition plus de quarante hommes.

Priſe de S. Jago.

Mais ces viſites paſſageres des Anglois n'étoient que les

préſages, & les avantcoureurs d'une autre plus ſolemnelle, puiſque peu d'années après, l'Iſle tomba toute entiere dans nos mains. Le ruſé Cardinal Mazarin engagea Cromwell à unir ſes armes à celles de la France contre les Eſpagnols; & ſa politique lui fit imaginer de les aller attaquer dans les Indes Occidentales. L'uſurpateur étoit trop pénétrant pour ne pas ſentir que, quelques fuſſent les vûes de Mazarin, ce projet étoit non ſeulement bon en lui-même, mais encore d'un ſuccès facile & avantageux à la nation. Ainſi il équipa une belle flotte dans le deſſein de faire la conquête de l'Iſle Eſpagnole. Deux mille vieux ſoldats, reſte des Royaliſtes, & autant de l'armée de Cromwell, ſans compter un nombre infini de volontaires ſervans à

Troiſiéme deſcente des Anglois, & conquête de l'Iſle.

Voyez vie de Cromwell, trad. de l'Angl. t. 2. p. 131.

leurs frais, s'y embarquerent; tous également animés par l'eſpérance de s'enrichir des dépouilles de leurs ennemis. Le Colonel Venable, & l'Amiral Penn devoient conjointement commander la flotte & l'armée, avec ordre de toucher aux Iſles Barbades, & du Lezard, pour y prendre encore du renfort, perſuadé que l'on étoit, qu'il n'y auroit point de Colonie qui ne voulût contribuer à une entrepriſe qui devoit ſi fort tourner au profit de toutes. Le Protecteur ne ſe trompa point dans cette idée : plus de 1300 hommes des Iſles du Lezard ſe joignirent à la flotte ; & la Colonie des Barbades leur fournit toutes les proviſions dont ils avoient beſoin.

L'appas étoit ſi ſéduiſant que nos vaiſſeaux furent ſuivis de nombre de gens de ces Iſles,

qui croyoient courir moiſſonner des tréſors certains. En effet, jamais une ſi belle armée n'avoit vogué ſur les mers de l'Amérique ; le ſuccès de l'armement paroiſſoit aſſuré, & rien ne pouvoit le traverſer, que la mauvaiſe conduite des Chefs, puiſqu'ils avoient ſous leurs ordres un corps conſidérable, bien diſcipliné, pourvû de tout, & commandé par des Officiers de réputation, qui avoient fait connoître avec diſtinction leur courage & leur conduite dans la guerre civile, tels que les Colonels Doyly, Haygnes, Buthler, Raymund, & grand nombre d'autres, propres, ſans contredit, à commander dans une armée, eût-il été queſtion de combattre pour l'Empire du monde.

Le 13 d'Avril 1695, la flotte jetta l'ancre près de l'Iſle Ef- 1655. Les Anglois font

une deſcente dans l'Iſle Eſpagnole.

pagnole, & à la vûe de la ville Saint-Domingue. On tint conſeil de guerre ; & ſuivant ce qui y fut réſolu, on débarqua 7000 fantaſſins, & une troupe de cavalerie, avec des vivres pour trois jours. Mais les Eſpagnols, avertis de notre deſſein, nous attendoient en bonne poſture. Auſſi, après une action vive & fort courte, Venable fut obligé de ſe retirer : nos troupes furent honteuſement défaites, rompues, & taillées en piéces. Une partie regagna ſes vaiſſeaux ; mais le brave Colonel Haynes, & nombre de ſoldats, reſterent ſur le champ de bataille.

Ils ſont repouſſés avec perte.

Quelle qu'ait été la cauſe de ce mauvais ſuccès, il fit perdre aux Commandans l'eſpérance de réuſſir dans une ſeconde tentative. Ils virent que les Eſpagnols étoient trop

bien fortifiés, & de tout côté trop bien en état de les repouſſer: ainſi ils prirent ſans différer le parti de faire une deſcente à la Jamaïque, où ils arriverent le 3 de Mai. Nos Généraux débarquerent leur monde, & marcherent droit à S. Jago capitale de l'Iſle, réſolus d'inſulter la place.

Ils voguent à la Jamaïque.

Débarquent, & marchent droit à S. Jago.

Pour prévenir une avanture pareille à celle de Saint-Domingue, on publia un ordre à nos gens de tirer ſur ceux de leurs camarades qu'ils verroient fuir. Cette précaution étoit néceſſaire; car le ſoldat étoit découragé & abbatu par notre récente défaite. D'un autre côté, on ne peut avec fondement s'imaginer, que ſi les Chefs avoient crû pouvoir ſe diſculper de quelqu'autre façon auprès de Cromwell, du

peu de ſuccès de leur expédition, ils n'auroient pas hazardé une tentative ſur la Jamaïque : mais dans l'état où étoit alors cette Iſle, aucune autre ne promettoit une conquête plus aiſée. Les Eſpagnols n'avoient pas le moindre avis de notre deſſein, ni même de notre derniere défaite : ils n'étoient pas aſſez en force pour réſiſter à un corps de 1000 hommes, comme nous avions encore ; enfin tout ſembloit concourir à l'événement qui arriva.

Les Anglois marchoient fiérement à S. Jago, réſolus de l'emporter d'aſſaut ; mais le Gouverneur adroit & ruſé, connoiſſant ſa foibleſſe & nos forces, qui ne lui permettoient pas de ſe flatter de pouvoir ſe défendre, eut l'adreſſe de demander à entrer en capitula-

tion : on lui accorda ſa demande ; moyennant quoi, gagnant du tems à convenir des conditions du Traité, les Eſpagnols eurent celui de tranſporter leurs tréſors, & leurs meilleurs effets dans les bois, & dans des lieux ſurs. Pour mieux nous amuſer, ils nous fourniſſoient des proviſions fraîches, & tout ce dont nous avions beſoin : ils firent même pluſieurs préſens à Madame Venable, qui avoit ſuivi ſon époux dans cette expédition : procédé qui fit un ſi bon effet ſur ce Général trop paſſionné pour ſa femme, qu'il ne ſe douta de la fourbe que lui jouoient les Eſpagnols, que lorſqu'il ne fut plus tems. Car après qu'ils eurent enlevé ce qu'ils avoient de plus précieux, & qu'ils l'eurent ſauvé dans des lieux où

Fineſſe des Eſpagnols, qui ſe retirent dans des lieux inacceſſibles avec tous leurs effets.

nous n'aurions pû les trouver ; ils ſe retirerent dans les montagnes, nous abandonnant une ville déſerte, où nous ne trouvâmes que de belles maiſons ſans meubles, & ſans habitans. Cet événement fut un terrible ſujet de décompte pour une armée qui s'attendoit à s'enrichir par le pillage, & qui avoit déja été fruſtrée une fois de ſes eſpérances ſur ce point. Cette tromperie nous piqua au dernier point, & nous réſolûmes d'en tirer vengeance. Pluſieurs partis furent détachés pour aller à la découverte : mais ils eurent beau faire, leurs recherches furent infructueuſes. Ils ne connoiſſoient point le pays, ni ſes paſſages ; & ſans déterrer la retraite des ennemis, ils s'en revinrent fatigués & découragés : enſorte que ſi les Eſpagnols ne

ſe fuſſent pas trahis eux-mêmes, ils auroient pû attendre en ſureté que les Colonies voiſines vinſſent les ſecourir, & nous chaſſer. Le fils d'un de ceux qui firent la conquête, & qui en avoit appris le détail de ſon pere, mort depuis aſſez peu d'années, m'a aſſuré que nos troupes commençoient à ſe trouver réduites à de facheuſes extrémités. Elles voyoient bien qu'il n'étoit plus queſtion pour elles de ces tréſors dont elles s'étoient flattées : leur courage étoit abbatu, & il ne leur reſtoit plus aucun eſpoir dont elles puſſent ſe ſoutenir. Leur nombre diminuoit tous les jours, & la diette forcée qu'elles obſervoient, ne s'accommodoit pas avec le goût & le tempérament Anglois. Dans ces circonſtances critiques, on délibéra d'abandon-

ner un poſte où il y avoit ſi peu à gagner, & tant de péril à eſſuyer. On penſoit que les Eſpagnols raſſemblant ſans doute des forces conſidérables dans tous leurs autres établiſſemens voiſins de cette Iſle, les y tranſporteroient inceſſamment, & nous en chaſſeroient avec autant de facilité que de devant S. Domingue, d'autant plus même que nous étions alors bien moins en état de réſiſter à leurs attaques, que nous ne l'avions été à S. Domingue. On ne pouvoit ſe perſuader que le Gouverneur enorgueilli de la réuſſite de ſon premier deſſein, pût être aſſez lâche pour ſouffrir que l'on détruisît ainſi une Colonie de ſes compatriotes, ni pour nous laiſſer tranquilles poſſeſſeurs d'une Iſle qui avoit reconnu le Roi Catholique pour ſon Souverain. En-

ſin, on ſentoit bien l'impoſſibilité de défendre ce poſte avec un corps affoibli, découragé, & accablé de malades. D'un autre côté, on ne voyoit pas comment excuſer notre conduite en Angleterre auprès du Protecteur. Nous ne pouvions nous déguiſer à nous-mêmes que nous avions fait les fautes les plus groſſieres. Qu'attendre après cela de l'humeur ſévere de Cromwell ? Si donc nous oſions nous flatter de revoir jamais notre patrie, il falloit de toute néceſſité eſſayer par quelque voye que ce fût, d'effacer la tache que nous avoient imprimées nos premieres fauſſes démarches.

Tandis que les eſprits étoient dans cette agitation, & ſur le point de ſe mutiner; les imprudens Eſpagnols ſe trahirent eux-mêmes. Ils envoyerent un

parti à la découverte ; ce parti tomba ſur une petite troupe des nôtres, & l'attaqua ; mais nous les battîmes & les ſuivîmes dans leur retraite. Cette heureuſe avanture ranima toutes nos eſpérances, & releva notre courage. Elle nous remit devant les yeux l'appas ſéduiſant du butin, & nous ſembla préſenter de nouveau, pour dédommagement de toutes nos fatigues, les richeſſes des Eſpagnols, que nous croyions déja partager.

Les Généraux ſeconderent cette bonne diſpoſition du ſoldat ; & regardant cet événement favorable comme un coup ſignalé de la Providence, ils ſe diſpoſerent à en profiter, & à ſuivre le chemin qu'il ſembloit leur indiquer, de ſurmonter heureuſement toutes les difficultés qu'ils avoient

rencontrées juſques-là. Nous marchâmes donc gaiement vers les retraites de l'ennemi, qui ne nous reçut pas moins courageuſement. Il ſe donna pluſieurs petits combats, mais preſque tous à notre déſavantage; parce que les Eſpagnols, qui connoiſſoient tous les paſſages, ſe retiroient inſenſiblement de forts en forts, d'où ils faiſoient feu ſur nos gens ſans aucun riſque; & avant que nous pûſſions grimper juſqu'à eux, ils avoient le tems d'aller ſe cacher de nouveau dans quelqu'autre retraite auſſi ſûre que celle d'où nous venions de les débuſquer.

Cela nous fit appréhender d'être longtems dans cette conquête, ſi même elle ne devenoit pas impraticable. Mais étant une fois tombés ſur quelques effets appartenans aux

ennemis, le ſoldat reprit ſa gaieté & ſon ardeur. Le hazard en même tems nous procura des vivres par la découverte que nous fîmes des ſavanes où les Eſpagnols avoient conduit leurs beſtiaux. Dans l'extrémité où nous étions prêts d'être réduits, c'étoit le plus grand ſoulagement que nous pûſſions deſirer. Nous pûmes, moyennant ces proviſions, nous regaler tant que nous voulûmes, & eûmes bientôt oublié toutes nos précédentes peines.

Trahiſon d'un eſclave, qui fait périr pluſieurs Anglois.

Mais tandis que nous faiſions ainſi bonne chere, nous apprîmes la triſte nouvelle que pluſieurs centaines de nos gens avoient été attaqués par les Eſpagnols, à la faveur de la nuit, & entiérement taillés en piéces. Il y eut apparence que cet échec fut l'effet de la trahiſon d'un eſclave des enne-

mis, qui s'étoit venu rendre à nous, & nous ſervoit de guide. Notre Commandant peu ſoupçonneux le reçut comme quelqu'un à qui l'on pouvoit ſe fier. Il le careſſa & lui promit d'amples recompenſes. En effet, pendant un tems nous n'eûmes pas ſujet de douter de ſa fidélité; car connoiſſant fort bien les retraites des ennemis, il ſe gliſſoit parmi eux pendant la nuit, épioit & pénétroit leurs deſſeins, & ne manquoit pas de nous les découvrir. Mais, ſoit que ce fût une amorce qu'il nous préſentât pour gagner notre confiance, afin de pouvoir plus aiſément venir à bout de la perfidie qu'il méditoit, ou ſoit que déja dégoûté de ſes nouveaux maîtres, il ſentît un deſir de retourner chez ceux qu'il avoit quittés, & qu'il voulût obtenir ſon par-

don par quelque ſervice eſſentiel ; le traître conduiſit nos gens dans un vallon dominé de tous côtés par des collines eſcarpées. Il ſçavoit qu'un gros corps d'Eſpagnols à qui il avoit trouvé moyen de communiquer ſon projet, nous y attendoit, & s'étoit aſſuré de toutes les avenues : de maniere qu'il étoit preſqu'entiérement impoſſible que nous pûſſions nous empêcher d'y périr tous. Guidés par ce miſérable, nous marchâmes ſans ſoupçonner aucun danger ; & trouvant ce lieu convenable pour nous y arrêter, nous réſolûmes d'y reſter juſqu'au lendemain matin. Déja ayant mis bas nos armes, nous commencions, les uns à ſe rejouir, les autres à ſe livrer au ſommeil pour réparer la fatigue de la marche pénible que nous avions faite

la

la veille, ſans nous défier de notre guide ; lorſque tout d'un coup nous fûmes tirés de cette ſécurité par de grands cris ſuivis de décharges de mouſqueterie. Un nombre ſupérieur d'ennemis nous tombe ſur le corps : dans la conſternation où nous met cette attaque imprévûe, à peine avons-nous le tems de nous jetter ſur nos armes : nous ſommes tous maſſacrés & taillés en piéces : on ne donne aucun quartier ; tout eſt paſſé au fil de l'épée ; & rien n'échappe de ce carnage horrible, qu'une poignée de gens plus réſolus que le reſte, qui ſe précipitant au milieu des ennemis, percent courageuſement au travers de cette multitude qui les environne. Du nombre de ces braves gens étoit le pere de celui de qui je tiens tous ces détails. Dans la

ſuite, & lorſque les Eſpagnols eurent abandonné l'iſle, le miſérable qui avoit mené cette troupe infortunée à la boucherie, étant tombé entre nos mains, il fut traité comme le méritoit ſa perfidie.

Cette funeſte aventure nous abbatit de nouveau le courage, & nous fit voir la néceſſité d'être plus ſur nos gardes : auſſi nous portâmes dans la ſuite la vigilance bien loin. Au bout de quelques mois, nos ennemis venant à ſe laſſer de leurs demeures ſauvages, & des fatigues qu'ils étoient contraints d'eſſuyer ; comparant d'ailleurs la différence qu'il y avoit entre jouir des commodités & de l'abondance d'une ville, avec le ſoin pénible de ſe tenir cachés dans les montagnes & les précipices ; entre les douceurs de la paix & les

travaux de la guerre, ils ſongerent tout de bon à abandonner leur iſle.

Ils voyoient la plupart de leurs établiſſemens détruits, eux-mêmes abandonnés à leur ſeul déſeſpoir, & ſans eſpérance de ſecours. C'eſt pourquoi, d'un commun conſentement, ils réſolurent de s'embarquer dans de grands canots, & de paſſer à Cuba, diſtante d'environ dix-huit lieues. Ils exécuterent auſſitôt ce projet, & ne laiſſerent dans l'iſle qu'un petit nombre de Mulâtres & de Négres, tous gens dont ils étoient ſûrs, & à qui ils donnerent ordre de nous haraſſer par de fréquentes attaques, & d'empêcher par-là que nous ne pûſſions penſer à nous y établir.

Les Eſpagnols quittent l'iſle.

Mulâtres & Négres laiſſés.

Pour les animer à bien faire, ils leur promirent de revenir

bientôt avec des forces ſuffiſantes pour nous chaſſer. Cette promeſſe conſerva effectivement pendant quelque tems ces malheureux dans leur devoir ; mais enſuite elle tourna au déſavantage des Eſpagnols eux-mêmes : car lorſque ceux-ci revinrent dans leur iſle avec des forces inſuffiſantes, & l'air de gens abandonnés de tout le monde & ſans reſſource, ces Mulâtres & ces Négres furent les premiers à embraſſer notre parti.

Pendant cet intervalle qui fut court, il ne ſe paſſa rien de remarquable : on reſta tranquille de part & d'autre. Cependant la retraite des habitans avoit beaucoup déplû au Viceroi du Mexique ; & quoique juſques-là il eût toujours témoigné peu d'empreſſement à les ſecourir, leur état préſent

l'engagea à leur promettre de les ſoutenir avec des forces conſidérables. Leurrés par cette eſpérance ; ils revinrent dans l'iſle, & ſe diſperſerent vers le Nord & le Nord-Eſt, où ils attendoient l'arrivée de ce ſecours prétendu. Mais après s'en être longtems flattés, il leur arriva ſeulement cinq cens hommes de renfort, qui voyant la ſituation déſeſperée de l'iſle, & combien il paroiſſoit impoſſible de nous en déloger, refuſerent de nous attaquer & ſe retirerent dans S. Chereras, où ils ſe retrancherent, en attendant l'occaſion favorable d'abandonner l'iſle, qu'ils ſentoient bien être perdue pour eux ſans reſſource : car pendant ce même tems-là les Anglois ſe voyant ſans ennemis qui les inquiétaſſent, s'étoient éten-

dus & établis au Sud & au Sud-Eſt. Un régiment avoit été détaché à Port-Morant pour y demeurer, & d'autres diſperſés dans l'intérieur de l'iſle.

Doyley nommé Gouverneur.

Le Colonel Doyley avoit été nommé Gouverneur avec deux ou trois mille hommes de troupes de terre, ſans en compter environ 20 mille ſous les ordres du Vice-Amiral Goodſon; & tous deux avoient ſi bien diſpoſé toutes choſes, qu'à la moindre attaque nos nouveaux habitans étoient ſûrs d'être à l'inſtant ſecourus par nos gens de guerre.

Penn & Venables empriſonnés en Angleterre.

Cependant Penn & Venables étant retournés en Angleterre vers la mi-Septembre, y furent d'abord arrêtés & mis en priſon, en punition de leur mauvaiſe conduite, qui avoit imprimé une telle tache ſur le nom Anglois, qu'elle auroit

été ineffaçable ſi nous n'en avions pas été un peu dédommagés par la conquête de la Jamaïque, qui fut pourtant bien plutôt un préſent du hazard, que la ſuite d'une entrepriſe bien concertée.

Cromwell ſentit bientôt l'avantage que la nation retireroit de cette conquête, qui en effet, comme nous le dirons plus bas, ne manqua pas de déconcerter beaucoup les Eſpagnols. Ainſi il équipa, ſans perdre de tems, une nouvelle eſcadre; & deſtituant de ſes emplois le Colonel Doyley, parce qu'il étoit Royaliſte, il envoya en ſa place le Major Sedgwick, qu'il nomma Gouverneur de l'iſle. Sedgwick Gouverneur en la place de Doyley.

Mais avant ſon arrivée, le Colonel Doyley, qui continuoit d'agir avec une bravoure & une habileté peu commune,

ayant découvert les retraites & les retranchemens des ennemis, marcha pour les y aller attaquer à la tête d'un gros corps. Ceux-ci de leur côté avoient reçu des ſecours conſidérables. Ils avoient conſtruit pluſieurs Forts dont on voit encore les veſtiges ſur les bords du Rio-Nuevo, dans le quartier de Sainte-Marie : ils avoient bon nombre d'armes & de munitions, & commençoient à ſe flatter de réparer leurs pertes & de rentrer dans la poſſeſſion de ce qui leur venoit d'être enlevé par la ſupériorité des Anglois : mais en vain étoient-ils deux fois plus de monde que nous, en vain avoient-ils devant eux de bons retranchemens, nous les attaquâmes ſi vivement qu'ils furent forcés par tout, & totalement défaits en peu de jours. La bravoure des An-

Eſpagnols défaits.

glois fut remarquable dans cette occaſion. Ils effacerent les taches que leur honneur avoit reçûes ; & tout bons ſoldats qu'ils étoient naturellement, on peut dire qu'ils ſe ſurpaſſerent eux-mêmes, & ſe montrerent dignes de ſervir ſous Cromwell. Les eſclaves fugitifs des Eſpagnols nous rendoient grand ſervice : ils ne s'épargnerent en aucune façon : pluſieurs même d'entre eux firent merveille en combattant contre leurs anciens maîtres, de qui ils ne pouvoient plus attendre qu'une mort prompte & cruelle, ſi jamais ils venoient à retomber entre leurs mains.

Eſclaves fugitifs ſervent bien les Anglois.

Doyley leur donna à tous la liberté, & des récompenſes à quelques-uns, à un ſurtout dont l'ardeur s'étoit le plus fait remarquer, & qui de ſa main avoit tué pluſieurs ennemis. Il

Hiſtoire tragique d'un eſclave.

y a apparence que celui-ci avoit appartenu à un des principaux d'entre les Eſpagnols : il aimoit éperdument une jeune Négreſſe, & il en avoit eû pluſieurs enfans. Rien n'égaloit leur bonheur, ſi le bonheur ſe peut trouver dans l'eſclavage, lorſque celui à qui il appartenoit, arracha cruellement d'entre ſes bras cette tendre épouſe, & la força de condeſcendre à ſes infâmes deſirs.

Le mari s'adreſſa à tous les Tribunaux pour obtenir juſtice ; mais l'ardeur de ſes pourſuites ne ſervit qu'à lui attirer un châtiment cruel : il l'eſſuya avec la réſolution de s'en venger tôt ou tard : & notre deſcente dans l'iſle lui en fourniſſant une occaſion favorable, il trouva moyen de donner un rendez-vous à ſa malheureuſe épouſe. Dans leur entrevûe

qu'il lui avoit indiquée dans un lieu écarté, il lui fit part de ſes projets de vengeance, lui jura que l'amour ſincere qu'il avoit pour elle lui feroit toujours regretter de l'avoir perdue ; que leur bonheur étoit fini pour jamais, parce que quelqu'innocente qu'elle fût de l'affront qu'elle avoit reçu, la tache ne pouvoit en être effacée, & ſa premiere vertu lui être rendue : mais que ne pouvant recevoir dans ſes bras une femme deshonorée, il ne conſentiroit pas non plus à la voir vivre dans ceux d'un autre. Alors il l'embraſſa tendrement & lui plongea un poignard dans le cœur : c'eſt ainſi, lui dit-il, que ton époux uſe de ſon pouvoir ſur toi ; après quoi il ne ceſſa de la tenir dans ſes bras juſqu'à ce qu'elle eût rendu le dernier ſoupir. Il s'enfuit auſſi-

tôt & ſe réfugia dans notre camp. Il nous ſervit parfaitement dans tous les petits combats qui ſe donnerent, ſurtout dans le dernier de tous, où la vûe de ſon barbare maître redoublant ſa rage & ſon deſir de vengeance, il ſe jetta comme un furieux dans la mêlée pour le joindre, & le fit bientôt tomber à ſes pieds. Il ſacrifia encore d'autres Eſpagnols à ſa fureur, & combattit ſi courageuſement, que le Colonel Doyley remarqua ſa bravoure. Ainſi ſans examiner quels en étoient les motifs, il l'affranchit, lui fit des gratifications, & lui donna en propriété un terrain où il vêcut paiſiblement depuis, mais dans une triſteſſe & une mélancolie qu'il ne put jamais ſurmonter. Il mourut en 1708, dans un âge fort avancé. Un de ſes fils nous

a bien ſervi en 1695, contre les François, & pluſieurs autres fois contre les Négres rebelles.

Notre brave Colonel, après avoir forcé les retranchemens, les détruiſit & les renverſa de maniere qu'ils n'auroient pû être aiſément rélevés; & après avoir pourſuivi & harcelé les ennemis quelques jours, il revint couvert de gloire avec beaucoup de priſonniers, & chargé d'un butin fort conſidérable. Pendant cette expédition un autre gros corps d'Eſpagnols retranché à Point-Pedro, fut auſſi défait & preſque tout taillé en piéce.

Ces ſuccès répetés les découragerent entiérement, & plutôt que d'être toujours réduits à errer dans les bois, expoſés à notre pourſuite, & à une miſere & une diſette af- *Seconde retraite des Eſpagnols.*

freuſe, ils prirent enfin une ſérieuſe réſolution d'abandonner pour toujours une iſle qu'ils voyoient bien qu'il leur étoit impoſſible de recouvrer. Nous n'eumes garde de les traverſer dans ce deſſein. Nous les laiſſâmes tranquillement s'embarquer avec leurs femmes, leurs enfans, & le peu qui leur reſtoit de leurs tréſors, moyennant quoi nous reſtâmes maîtres de la Jamaïque.

Les Anglois maîtres de l'iſle.

C'eſt ainſi que le courage & la bonne conduite de cet Officier nous en aſſura en peu de tems l'entiere poſſeſſion, & obligea les Eſpagnols premiers poſſeſſeurs de cette iſle, à l'abandonner en fugitifs.

Les Négres réſiſtent encore.

Mais quoique nous euſſions réuſſi dans la principale partie de notre projet, il nous reſtoit encore de grands obſtacles à ſurmonter. Ceux des Négres

qui avoient conſervé leur fidélité à leurs anciens maîtres, ſe voyant par leur fuite en liberté, & craignant que nous ne puniſſions cruellement les pertes qu'ils nous avoient fait ſouffrir dans cette petite guerre, réſolurent de ſe maintenir dans l'iſle. Ils tuerent celui que les Eſpagnols avoient mis à leur tête, choiſirent entre eux un chef pour les commander; & après être convenus entre eux de quelques réglemens néceſſaires pour les contenir tous dans l'union, ils penſerent à s'aſſurer leur ſubſiſtance. Ils planterent dans les cantons les moins à portée de nous, du mahis, du cacao, & d'autres plantes utiles à la vie : d'ailleurs la plupart marchant en corps, vivoient de la chaſſe & des vivres qu'ils nous déroboient. C'eſt ce qui fut cauſe de leur perte : car

Doyley toujours actif, donna ordre de les pourſuivre. On joignit pluſieurs de leurs partis écartés du gros, qui furent la plupart taillés en piéces : de ce nombre ſe trouva le Chef de ceux qui s'étoient oppoſés à ce qu'ils ſe ſoumiſſent à nous. Le reſte frappé de crainte, & découragé commença à déſeſpérer de ſe pouvoir plus long-tems ſoutenir. C'eſt pourquoi ils envoyerent humblement offrir au Colonel Doyley de ſe ſoumettre, pourvû qu'on leur pardonnât le paſſé. Celui-ci ſe fit prier un peu, afin de leur faire valoir la grace qu'on leur accordoit, & enfin accepta les conditions qu'ils propoſoient. Leurs Députés s'en retournerent fort contens, & rendirent compte à leurs compagnons du ſuccès de leur négociation. Auſſitôt leur Capitai-

Battus en détail.

La plupart ſe ſoumettent.

ne & pluſieurs centaines d'entre eux vinrent apporter leurs armes & furent bien reçus par le Colonel.

Quoique le plus grand nombre des Négres ſe fût ſoumis, pluſieurs autres s'obſtinerent à ſe défendre. L'on vint cependant à bout de preſque tous, en employant les eſclaves à leur courir ſus. La promeſſe d'une récompenſe leur fit entreprendre cette beſogne de bon cœur. Ils connoiſſoient les retraites de leurs compagnons, & il étoit rare qu'ils revinſſent ſans avoir remporté ſur ces obſtinés quelqu'avantage conſidérable.

Le reſte pourſuivi par ceux qui s'étoient ſoumis.

Ce fut ainſi qu'ils s'attacherent à nous aſſurer de leur fidélité; & c'étoit en effet la meilleure voye qu'ils puſſent prendre pour cela, & la plus avantageuſe pour nous: car à la fin nous étions bien las de

pourſuivre une poignée de voleurs qui connoiſſoient parfaitement les détours dans les bois & les lieux propres à ſe retirer, & que nous ne joignions point ſans riſque. Dans un climat auſſi brulant, la fatigue continuelle de grimper, chargés de nos armes, du fond des précipices juſqu'aux lieux eſcarpés, où ils ſe réfugioient, étoit au-deſſus des forces de gens nés en Europe. Ces eſclaves ne pouvoient donc nous mieux ſervir; & ils s'y portoient de ſi bonne volonté, que le nombre de ceux qu'ils avoient en tête diminuoit tous les jours. Quelques-uns de ceux-ci trouverent le moyen de paſſer à Cuba; & le peu qui s'obſtina à ſe défendre, ne fut plus bientôt pour nous un ſujet d'inquiétude. C'eût été cependant un bonheur pour les Anglois

de ces tems-là, & pour leur poſtérité, ſi on étoit venu à bout de les exterminer tout à fait. Car quoiqu'alors leur nombre fût peu conſidérable, il étoit cependant tout naturel de prévoir que tant qu'il leur reſteroit quelque lieu ſûr où ils puſſent ſe maintenir & ſe défendre, ce nombre augmenteroit toujours inſenſiblement, & qu'il deviendroit dans la ſuite l'aſyle de tous les eſclaves que le moindre mécontentement, ou la crainte des châtimens engageroit à s'enfuir de chez leurs maîtres. C'eſt ce qui n'a pas manqué d'arriver. Ils ſont devenus ſi redoutables par progreſſion de tems, qu'ils ont quelquefois fait trembler toute l'iſle, & nous ont obligés d'employer toutes nos forces contre eux. Les eſclaves fugitifs ſont aſſurés d'être bien reçus parmi

Il eût fallu les détruire entiérement.

Inconvénient de ne l'avoir pas fait.

les mécontens ; & aujourd'hui on fait monter le nombre de ces rebelles à pluſieurs milliers. A la vérité on a rendu contre eux les Edits les plus ſéveres : on a promis les plus grandes récompenſes à quiconque en pourroit tuer. On a même envoyé contre eux des détachemens de troupes choiſies ; mais tout cela ſans ſuccès : ceux qui les ont attaqués ſont toujours revenus après avoir eſſuyé plus de perte qu'ils n'en avoient cauſée.

Ces mutins occaſionnent de grandes dépenſes à cauſe des forts & des retranchemens qu'ils nous forcent à bâtir pour nous garantir de leurs incurſions, & à cauſe des troupes que nous ſommes obligés d'entretenir toujours pour les pourſuivre. Depuis qu'ils ont commencé à ſe rendre redou-

tables, il en a coûté bien des millions, & il en coûtera encore bien d'autres avant de parvenir à les réduire, ſi on ne s'y prend d'une autre façon.

J'ai oüi dire que l'avis du Colonel Doyley avoit été de les détruire entiérement; qu'il s'étoit ſervi, pour le ſoutenir, des raiſons les plus fortes, & qu'il avoit en quelque façon prédit les ſuites fâcheuſes de la faute qu'on alloit faire: mais les Colonels Raymund & Tyſon qui commençoient dès-lors à faire voir un génie diſpoſé à flatter le peuple, & tourné aux factions, s'étant déclarés d'un ſentiment contraire, Doyley tout éclairé & tout ferme qu'il étoit, n'oſa s'oppoſer à l'opinion de gens qui étoient entiérement maîtres de l'eſprit de la ſoldateſque. Ils diſoient que le ſoldat étoit las d'une guerre

C'étoit l'avis de Doyley.

Mais il fut contredit par des factieux.

pénible, & charmé de pouvoir enfin jouir de quelque repos : & qu'il s'imaginoit que l'avis de Doyley venoit d'une mauvaiſe volonté de ſa part, & d'un deſſein formé de le tenir toujours en mouvement, & de le fruſtrer du fruit de ſes travaux, qu'il avoit cependant acheté par tant de combats. Doyley n'oſa aller contre ces raiſonnemens populaires : ainſi il ſe contenta de leur faire ſentir ſur quoi il fondoit ſa façon de penſer, les conſéquences d'une conduite qui y ſeroit contraire, & l'inquiétude où nous ſerions toujours tant que nous aurions à craindre que ces rebelles ne vinſſent tomber à l'improviſte ſur nous, pour nous couper la gorge ou ſaccager nos plantations.

Voilà l'hiſtoire de cette iſle depuis ſa découverte juſqu'au

tems qu'elle tomba entre nos mains. Quoique les mémoires de tout ce qui s'eſt paſſé dans cet intervalle ſoient tous fort obſcurs, cependant nous n'avons rien de mieux que ce que je donne ici. J'ai tâché de ſuppléer à ce qui leur manque par l'avantage que j'ai eu de compoſer les miens dans l'iſle même, où j'ai eu des liaiſons avec pluſieurs perſonnes dont les peres avoient eu part à ſa conquête, ou s'y étoient établis peu d'années après. Je continuerai une autre fois ma Relation.

Mais avant de finir, je ne puis m'empêcher de remarquer ici, que tout Etat, toute Couronne où le ſujet gemit dans l'oppreſſion, eſt bien voiſin de ſa ruine. Tout Prince, tout Gouverneur qui tient les peuples dans la ſervitude, ne peut manquer d'en être haï & maudit.

Rien n'eſt capable de réprimer le deſir que la nature a donné à l'homme de la liberté, & de la jouiſſance paiſible de ſes biens. Tant que ces deux objets ſont reſpectés par le Souverain, ſes ſujets n'ont pas d'intérêts différens des ſiens, & ſe défendent contre quiconque vient les attaquer. Mais ſi on foule aux pieds les droits les plus ſacrés du citoyen, qu'on ne ſe flatte point de ſa fidélité. A la premiere occaſion favorable, la nation ſe déclarera unanimement, & ſecondera ceux qui chercheront à exciter quelque révolution. L'exemple de toutes celles qui ſont arrivées quelque part que ce ſoit de l'univers, confirme ma penſée. En effet, il n'eſt guéres poſſible qu'un ennemi étranger puiſſe ſubjuguer un peuple libre, qui aime ceux qui

qui le gouvernent, & qui ne craint point qu'ils forment d'entrepriſes ſur ſes biens : car il ſe laiſſeroit plutôt anéantir, que de perdre ſa liberté. Quand on combat pour ce que nous avons au monde de plus précieux, quelle puiſſance, quelle armée pourroit triompher de cette ardeur généreuſe, qui enflamme nos cœurs, & qui fait le véritable courage ?

Dans le récit que je viens de faire, vous avez pû remarquer la lâcheté des Eſpagnols ; mais pouvoit-il en être autrement ? C'étoient des eſclaves qui combattoient. Ils languiſſoient depuis longtems ſous la tyrannie de leurs Gouverneurs, qui s'emparoient de leurs biens, & les privoient du fruit de leurs travaux & de leur induſtrie. Il étoit naturel qu'à l'approche d'un en-

nemi, ils ne ſongeaſſent point à ſe défendre, & qu'ils n'euſſent point le courage de réſiſter aux attaques vigoureuſes d'une nation brave comme la nôtre, & qui connoit tout le prix de ſa liberté.

On voit que tout changeoit en mieux pour les habitans, dès que ces avides Gouverneurs ſe relâchoient un peu de leur ſévérité & de leurs uſurpations. Un regard plus favorable de leur part faiſoit refleurir le commerce, augmenter les richeſſes, & renaître le calme & la félicité: en un mot, mon récit eſt un exemple & une preuve ſans réplique, que les motifs les plus forts pour engager des ſujets à être fideles à leur prince, & à combattre pour ſa gloire & pour ſon avantage, ſont la liberté & la jouiſſance paiſible des biens; & que les entrepriſes

ſur l'une ou ſur l'autre, ſont dans un Etat, une marque de foibleſſe, un ſigne de ſa décadence, & de ſa ruine prochaine.

De peſans impôts peuvent entretenir ſur pied de nombreuſes armées : mais malgré ces armées, un peuple généreux & libre peut ſe révolter : & quand il le fait une fois, tremblez, Prince, qui avez oſé eſſayer de nous mettre dans l'eſclavage. Le Roi Jacques ſe fioit ſur une belle armée qu'il voyoit campée au milieu des plaines d'Angleterre : il reconnut bientôt après ce qu'il en devoit penſer. Mais quel fond pouvoit-il faire ſur elle, dans un tems où ſa tyrannie animoit notre courage à défendre notre liberté ?

LETTRE IV.

IL me reſte à préſent à vous inſtruire de ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable dans cette iſle depuis qu'elle eſt dans nos mains : c'eſt ce que je vais faire.

Dès qu'une fois nous eûmes chaſſé les Eſpagnols, nous mîmes tous nos ſoins à nous y établir : le Gouvernement en Europe nous envoya toutes ſortes de ſecours à cet effet : & notre induſtrie s'y employant tous les jours de plus en plus, cette Colonie devint dans peu de tems très-puiſſante.

Colonie Angloiſe dans l'iſle.

Les portraits avantageux qu'on en fit, peut-être en repréſentant à deſſein les choſes dans un plus beau point de vûe qu'elles n'étoient en effet, y attirerent bientôt des Anglois

qui ayant ſouffert des déſordres de la guerre civile, eſpéroient rencontrer loin de chez eux un repos qu'ils ne pouvoient trouver dans le ſein de leur patrie. Cromwel favoriſa ce deſſein : il étoit bien aiſe de pouvoir par ce moyen ſe débaraſſer de beaucoup de gens qui n'approuvoient point ſon uſurpation ; & d'un autre côté il ſçavoit bien que jamais ils ne pourroient devenir aſſez puiſſans dans cette iſle, pour lui faire ombrage, ayant pris ſurtout, comme il avoit fait, la précaution d'y nommer pour Gouverneur un homme entiérement dévoué à ſes intérêts, & ſur qui il pouvoit compter.

Tandis que tout paroiſſoit arrangé le mieux du monde, tout penſa tomber dans la plus grande confuſion, par une dangereuſe mutinerie qui s'éleva

Cabale des Colonels Raymund & Tyſon.

parmi la ſoldateſque. Les Colonels Raymund & Tyſon étoient entiérement attachés au Protecteur, & ils avoient beaucoup de crédit ſur l'eſprit des ſoldats. D'un autre côté, le brave Doyley avoit été de tout tems du parti du Roi, & par conſéquent, ne pouvoit jamais être agréable à cette milice qui avoit combattu & triomphé ſous les drapeaux de l'ambitieux Cromwell. Ils le regardoient toujours de mauvais œil; & quoiqu'ils ne puſſent diſconvenir que Doyley les avoit toujours commandés avec honneur & avec ſuccès, ils ne pouvoient ſimpatiſer avec un homme qu'ils connoiſſoient au fonds du cœur ennemi de celui qu'ils cheriſſoient ſi particuliérement. C'eſt pourquoi en toute occaſion, ils marquoient un attachement

extrême pour les deux Colonels. Ceux-ci s'en apperçurent ; & croyant dans cette favorable diſpoſition trouver de la facilité pour leurs projets ambitieux, ils réſolurent de rendre ces vétérans affectionnés, les inſtrumens de leur élevation & de la ruine de Doyley. Le bon accueil qu'il fit à des Royaliſtes déclarés qui vinrent pour s'établir dans l'iſle, fournit à ces deux eſprits turbulens le moyen de perſuader aux ſoldats qu'il avoit quelque mauvais deſſein ; qu'il n'attiroit tant de Royaliſtes que dans la vûe, lorſqu'il ſe ſentiroit aſſez fort, de les chaſſer comme Républicains, & de ſe déclarer pour le Roi.

Ces diſcours joints à d'autres circonſtances enflammerent bientôt ces eſprits inquiets. On convint qu'on arrêteroit Doyley, & que le Colonel

Raymund prendroit en main le Gouvernement de l'iſle. Tout étoit diſpoſé pour l'exécution, quand cette conſpiration vint à ſe découvrir. Doyley commença par ſe précautionner pour ce qui le regardoit perſonnellement, & pour la ſureté de l'iſle. Il étoit d'ailleurs trop ferme pour laiſſer un pareil complot impuni. Ainſi, bien réſolu de ne point épargner quiconque ſeroit d'intelligence avec les mutins, il s'aſſure de la perſonne des deux Colonels, les fait juger au Conſeil de guerre qui les condamne à mort, & en conſéquence de cette ſentence, les fait tous deux paſſer par les armes. Raymund ne parut pas craindre la mort, & conſerva juſqu'au bout ſon arrogance & ſon inimitié. Tyſon ne l'imita point & témoigna au contraire bien

Elle eſt découverte.

Les deux Colonels ſont arrêtés & mis à mort.

du regret du complot où il avoit trempé.

Cette démarche vigoureuſe de la part de Doyley ſuffit pour convaincre les mutins qu'ils avoient affaire à un homme, dont le courage & la réſolution ne ſe démentoient pas aiſément dans l'occaſion. Se voyant donc ſans Chefs, ils étoient tous conſternés & ne ſçavoient comment ſe conduire. Ils craignoient avec raiſon ſon reſſentiment ; mais ils ne voyoient aucun moyen de s'en garantir : uſer de force ouverte, cela n'étoit pas poſſible : employer quelque fraude ſecrette, il n'étoit plus tems d'y penſer. Ils ſe tinrent donc en repos dans l'attente de ce qui arriveroit.

Doyley de ſon côté ſe contenta d'en flétrir quelques-uns, & de punir légérement les au-

tres : alors toutes leurs craintes ceſſerent, & chaque choſe rentra dans l'ordre accoutumé.

Peu après cet événement, arriva le Major Sedgwich, qui, quelque tems auparavant, comme je vous l'ai mandé par ma derniere, avoit été nommé Gouverneur de la Jamaïque par Cromwell. Son arrivée fut autant agréable à nos factieux, que déſolante pour la plus grande partie des autres habitans, qui étoient extrémement contens de la conduite de ſon prédéceſſeur à leur égard. Effectivement dans l'état où étoient les choſes, il falloit dans l'iſle un Gouverneur ferme & actif, ſans quoi elle auroit toujours été en proie aux troubles, que ne manquent jamais de produire des factions différentes.

Sa mort. Le Major mourut au bout de

peu de tems. Je n'ai point vû qu'il ait fait aucun réglement de Police. Sa vie fut trop courte pour lui permettre de rien exécuter de conſidérable. La chaleur du climat, la différente température de l'air, & la façon de vivre toute autre qu'en Europe, le firent périr peu de ſemaines après ſon arrivée.

Doyley reprit la conduite des affaires, du conſentement de la plus nombreuſe partie de nos habitans; & mêlant à propos la douceur & la fermeté, il parvint en même tems à ſe ſe faire aimer & à ſe faire craindre. Cependant malgré ce talent ſi heureux qu'il avoit pour commander, & malgré l'avantage qui en réſultoit pour les habitans, Cromwell ne le regarda jamais de bon œil: ce ne pouvoit être que contre ſon conſentement qu'un fidéle

Doyley reprend les rênes du Gouvernement.

ſujet du Roi ſe vît à la tête d'une de nos Colonies. Auſſi, dès qu'il eut appris la mort du Major Seedgwick, il envoya en Ecoſſe au Colonel Brayne, qui étoit une de ſes créatures des plus affidées, ordre d'embarquer mille hommes à Port-Patrik, & de faire voile vers la Jamaïque, dont il lui donnoit le Gouvernement. Ce petit corps de troupes fut jugé ſuffiſant pour balancer le nombre des partiſans du Roi, qui s'étoient réfugiés dans l'iſle, ſurtout étant, comme ils étoient, ſous le commandement & à la diſpoſition d'un homme dont l'Uſurpateur étoit aſſuré. Ce nouveau Gouverneur eut le même ſort que ſon prédéceſſeur. A peine fut-il débarqué, qu'il donna des preuves d'une extrême ſévérité : mais heureuſement qu'il fut bientôt

Brayne nommé ſucceſſeur de Seedgwich.

Sa mort.

enlevé de ce monde ; & ſa mort remit encore le gouvernement dans les mains de Doyley, & toutes choſes dans leur premier état.

Celui-ci continua à ſe conduire à la ſatisfaction de tout le monde, même de ceux qui auparavant étoient ſes ennemis. Olivier Cromwell mourut dans cet intervalle ; & le long Parlement ayant repris ſes ſéances, confirma Doyley dans les fonctions qu'il exerçoit par *interim*, & qu'il exerça juſqu'au retour du Roi. Jamais Gouverneur depuis lui ne fit tant de bien à cette Colonie. Ce fut par ſon courage & par ſa bonne conduite que les Eſpagnols furent chaſſés, & les Négres ſoumis. Ce fut par un effet de ſa prudence & de ſa politique, que notre petite armée fut diſperſée dans diffé-

Doyley fait encore les fonctions de Gouverneur.

Le Parlement l'y confirme.

Son éloge.

rens cantons, ſous prétexte de travailler à planter : précaution qui empêcha les mutineries. C'étoit auſſi à ſa magnanimité qu'on devoit la ruine des pernicieux projets de Raymund & de Tyſon. Son exemple excitoit tout le monde à aiguiſer ſon induſtrie : ſans établir d'impôts, il vivoit du produit de ſes plantations, paroiſſant dans le particulier, ſimple, & uni comme le moindre des habitans ; mais dans l'occaſion ſçachant ſe montrer, ſuivant le beſoin, intrépide guerrier, prudent politique, ou ferme Commandant.

Il avoit à conduire une populace indocile : il ſçut pourtant la contenir dans l'ordre, & l'aſſujettir à l'obéiſſance. Il étoit zélé partiſan du Roi, & en ſecouroit les fidéles ſujets

qui venoient ſe mettre ſous ſa protection ; mais il ne fit jamais la moindre injuſtice à ceux du parti contraire, & ne les traita pas plus durement que les autres.

Sa maniere de gouverner étoit purement militaire : il le falloit bien ainſi ; car la pluſpart de ceux qui étoient alors ſous ſes ordres, étoient des gens de guerre qu'une diſcipline exacte & ſévére pouvoit ſeule contenir. D'ailleurs nous n'étions pas hors de danger d'une nouvelle attaque de la part des Eſpagnols. On s'attendoit qu'ils combattroient pour regagner ce qu'ils avoient poſſédé. Eux-mêmes nous menaçoient d'une deſcente, & ſans doute qu'ils l'euſſent tentée, s'ils n'avoient pas connu le courage & la fermeté de celui à qui ils auroient eû affaire. Gouvernement de l'iſle.

Toutes ces raiſons rendoient la ſévérité d'une néceſſité indiſpenſable pour le bien public.

Le Roi rappelle Doyley.

En un mot, Doyley fut un des plus dignes & des meilleurs Gouverneurs qu'on pût deſirer ; & jamais Colonie ne fut plus heureuſe que la Jamaïque ſous ſon gouvernement. Mais ce bonheur dura peu ; car d'abord après le rétabliſſement du Roi, il fut rappellé, & le Lord Windſor fut envoyé pour le relever.

Windſor nommé en ſa place.

Loix & Juriſprudence de l'iſle.

Tout ce tems-là ſe paſſa ſans événemens remarquables. Ce fut alors que les Loix civiles commencerent à être miſes en uſage, mais bien foiblement : car les premiers habitans entendoient bien mieux à manier leurs armes qu'à occuper comme il faut un Tribunal. A peine connoiſſoit-on les uſages

ordinaires, & les actes du Parlement encore moins. Cependant le Gouverneur s'attacha à choisir ceux qui avoient le plus d'acquit & de connoissances, & à établir des Cours de Justice pour connoître des différends des particuliers. Le bon sens dictoit seul leurs Arrêts; & s'il se rencontroit quelque cause au-dessus de leur portée, on la renvoyoit à la décision du Gouverneur, qui prononçoit arbitrairement.

Quoique la justice ne s'y rendît pas exactement, & suivant les formes judiciaires; on y vante encore cet heureux tems, & on le préfére au tems présent où les procès se jugent suivant les loix d'Angleterre, ou suivant les décrets particuliers établis par les Tribunaux. C'étoit alors une nécessité d'avoir égard à la situation des choses;

& comme elle n'étoit pas la même qu'en Angleterre, il falloit bien imaginer des réglemens particuliers qui y euſſent rapport. Ils convenoient également, dit-on ici, aux partis différens dans leſquels la pluſpart des planteurs, ou nouveaux habitans étoient engagés; & les Juges examinoient avec circonſpection & ménagement ce qu'il y avoit à faire. Ils n'avoient point encore établi alors de Repréſentans fixes, ni formé une Aſſemblée permanente de perſonnes choiſies. Cependant ils avoient le bonheur de voir que leurs arrangemens étoient ſi fort du goût de tout le monde, qu'on ne s'en plaignoit jamais. A la vérité le Gouverneur en ſupprima qu'il jugeoit peu convenables; & peut-être en ſubſtitua d'autres qui n'étoient pas quel-

quefois fort au goût de ces Légiſlateurs : mais tout conſideré, on peut dire que cette iſle fut floriſſante ſous le Lord Windſor : car c'eſt de ſon tems que les Boucaniers commencerent la courſe, & gagnerent des ſommes conſidérables.

Accroiſſement de la Colonie.

Ce qui contribua encore beaucoup à l'avancement de cette Colonie, fut l'arrivée de beaucoup de gens riches des iſles voiſines, qui s'y tranſporterent. Ils connoiſſoient que le terrein y étoit ſi fertile qu'il récompenſoit au centuple les peines que cauſoit ſa culture. C'eſt ce qui les y attira, & en particulier Thomas Moddiford qui poſſédoit déja de grands biens dans la Barbade, qu'il abandonna pour la Jamaïque, où il perfectionna bien des choſes, & montra aux plan-

Thomas Moddiford s'établit dans l'iſle.

teurs par quel chemin on pouvoit acquerir de grandes richeſſes en peu de tems. Il leur apprit la culture des cannes de ſucre, ce qu'ils ignoroient avant lui : & il leur donna tous les éclairciſſemens qu'il put ſur la façon de les planter, de les émonder, de les broyer, & de faire bouillir & rafiner le ſucre. Moddiford acquit bientôt du Roi des terreins fort étendus, & dans peu de tems il parvint à les rendre d'un ſi grand produit, que tout le monde, guidé par ſon exemple & par l'eſpoir du gain, s'appliqua à cultiver de la même façon les terres qu'il avoit en partage : en ſorte que par degrés on parvint d'abord à égaler, & enfin à ſurpaſſer les plantations des iſles voiſines, par l'abondance & la bonté des ſucres de la nôtre.

Y fait fleurir la culture des cannes de ſucre.

Au commencement les revenus des Gouverneurs étoient fort modiques ; mais dans les ſuites les impots mis ſur les biens & les poſſeſſions des planteurs, leur procurerent un revenu raiſonnable, & une vie aiſée.

Le Lord Windſor n'en jouit pas longtems. Deux ans après ſon arrivée, il fut rappellé à la ſollicitation de la Cour d'Eſpagne, qui ſe plaignit qu'il favoriſoit le brigandage des Pirates. Windſor rappellé.

Thomas Moddiford lui ſuccéda. Celui-ci contribua beaucoup à la perfection de cette Colonie. On remarquoit de ſon tems, parmi les planteurs, une eſpéce d'émulation, & chacun s'efforçoit, à l'envi, de faire valoir ſon terrein. L'argent devenant de jour en jour plus commun à cauſe des priſes faites ſur les Eſpagnols, les Moddiford en ſa place. Excite l'émulation des planteurs.

habitans ſe virent bientôt en état d'acheter des eſclaves, & tout ce qui leur étoit néceſſaire pour leurs plantations ; en ſorte que l'iſle ne tarda point à changer entiérement de face.

Les richeſſes de la Jamaïque augmenterent auſſi le nombre de ſes habitans, qui devint bientôt aſſez grand, non ſeulement pour la défendre, mais auſſi pour faire trembler les iſles voiſines. On voit dans les Greffes un ancien dénombrement des familles & des habitans de celle-ci, fait à l'occaſion du bruit qui courut pour lors d'une attaque prochaine des Eſpagnols.

Nombre des habitans.

On trouva dans la Paroiſſe	Familles.	Habitans.
De Ste. Catherine. . .	658. .	6270.
De Port-Royal	500 .	3500.
De S. Jean	83 .	996.
De S. André	194. .	1552.
De S. Thomas	59. .	590.
De S. David	80. .	960.
De Clarendon	144. .	1430.
De S. George. De Ste. Marie. De Ste. Anne. De S. Jacques. De Ste. Eliſabeth.	. . . . .	2000.
	1718. . .	17298.

C'étoit-là toutes les Paroiſſes ou Diſtricts dans leſquels l'iſle étoit alors partagée. Il eſt étonnant que cette Colonie ſe ſoit accruë ſitôt & ſi conſidérablement ; mais il ne l'eſt pas moins que depuis ce tems-là juſqu'aujourd'hui, elle n'ait été qu'à vingt mille ames.

L'abord des Pirates y attire bien des gens.

La premiere raiſon de cette premiere augmentation ſemble avoir été le grand concours des Pirates, qui avoient fait en quelque ſorte leur demeure de notre iſle. On ne le ſçut pas plutôt en Angleterre, que tout ce qui s'y trouvoit de gens ſans fortune & ſans eſpérance, ou laſſés d'une vie trop tranquille, y accoururent en foule. Quelques-uns charmés de la beauté du climat s'y établirent: d'autres coururent écumer les mers. Leurs ſuccès furent ſi ſurprenans qu'à peine la poſtérité les croira-t'elle. Si leur courage & leur conduite avoient eu un meilleur objet, leur renommée auroit égalé celle des héros les plus célébres de l'antiquité, ou de ces derniers ſiécles. Mais leurs belles actions étoient toutes ſouillées de la tache ineffaçable de Piraterie, &

La courſe fleurit.

& jamais on n'a dû les regarder que comme des deſtructeurs du genre humain, & des ſcélérats fameux par leurs brigandages.

Quelque juſte que ſoit cette façon de penſer à leur égard, je ne ſçaurois m'empêcher de m'étendre ici ſur ce qui les regarde, étant perſuadé que le récit de leurs exploits ſera pour vous la ſource de pluſieurs utiles réfléxions. Vous verrez juſqu'où une intrépidité naturelle peut conduire un homme; quel puiſſant aiguillon eſt pour des gens de cette eſpéce l'eſpoir du gain, & à quels ravages la lâcheté & l'eſclavage expoſent les Pays où ils dominent: car ſi les Eſpagnols avoient auſſi bien ſçû manier une épée, que cajoller une maîtreſſe, ni Mor-

gan, ni aucun autre de ſes confreres n'auroient remporté ſur eux d'auſſi grands avantages, ni acquis à leurs dépens une réputation ſi étendue.

La Jamaïque, ainſi que je viens de vous le dire, étoit l'abord de tous les Pirates. Ils étoient aſſurés d'y trouver de la protection, & toute ſorte de proviſions. Les Gouverneurs & les habitans y favoriſoient leurs entrepriſes & prenoient plaiſir à approviſionner leurs bâtimens. En revanche c'étoit-là que ces pirates venoient diſſiper en débauche toutes leurs richeſſes mal acquiſes. Je ne vous dirai point ſi c'étoit une mauvaiſe politique de protéger ces déterminés, quoique certainement ce fût un procedé contraire à la ſaine morale.

Tandis que cette Colonie

n'étoit encore, pour ainſi dire qu'au berceau, elle étoit dans de continuelles appréhenſions des attaques des Eſpagnols : & en cas de deſcente de l'ennemi, la diſcorde dont elle étoit agitée, & le peu de gens ſur qui on pouvoit compter pour ſa défenſe, euſſent rendu ſa ruine preſque certaine.

L'ancienne animoſité ſubſiſtoit toujours entre les Royaliſtes & les partiſans de Cromwell. Elle étoit même redoublée plus que jamais depuis le rétabliſſement du Roi. Peu de nos conquérans avoient obtenu des poſtes honorables ou lucratifs : ce qui ne pouvoit manquer d'aigrir les eſprits de ces braves ſoldats, qui avoient expoſé leur vie pour cette conquête. Leur mécontentement parut. Les Gouverneurs ſenti-

rent bien qu'ils ne pouvoient plus compter ſur eux. Cependant ils étoient les ſeuls qui ſçuſſent faire la guerre : ainſi ils étoient redoutables pour une poignée de gens ſans expérience & mal diſciplinés, qui étoient ſurvenus depuis l'expédition faite, & qu'ils voyoient favoriſés trop ouvertement.

Raiſons politiques de cette protection.

Cette conſidération rendoit néceſſaire le bon accueil qu'on faiſoit aux Corſaires, & cela par deux raiſons. La premiere, que les forces & le courage de ces derniers pouvoient contrebalancer celui des autres ; & la ſeconde, que les riches priſes qu'ils ramenoient tous les jours pouvoient devenir un appas qui engageroit ces Républicains à porter toutes leurs vûes ſur les moyens qui ſe préſentoient d'acquerir des richeſſes. Cette politique réuſſit

parfaitement ; car, dès qu'une fois ils eurent trouvé jour à s'aſſocier à la fortune de ces avanturiers, ils oublierent bientôt leurs anciens murmures : ils ſe ſoumirent volontiers au gouvernement établi ; & dans peu de tems il ne fut plus du tout queſtion de différence de parti.

Mais ſans vous fatiguer plus longtems par mes refléxions, je vais vous donner en peu de mots une idée des plus fameux de ces avanturiers, qui ſe couronnerent toujours par les plus glorieux ſuccès, & dont la mémoire eſt encore aujourd'hui célébre dans un lieu où ils répandoient avec profuſion les tréſors qu'ils avoient ſi injuſtement acquis.

Barthelemy fameux Corſaire.

Le premier qui ſe rendit fameux dans cette iſle, fut un Portugais nommé Barthelemy, brave & déterminé Corſaire. Il

partit de la Jamaïque avec une poignée de monde ; 30 hommes ſeulement, mais tous gens de main & d'expédition. Il s'embarqua ſur une de ces petites chaloupes que nous nommons ici ſcooner, qui ſervent à tranſporter les ſucres des lieux reculés de l'iſle, à Port-Royal. Ce foible bâtiment étoit monté de quatre canons de fer. Il croiſa pluſieurs jours le long des côtes ; mais n'ayant point trouvé de priſe à faire, il fit route au cap de Corriente dans l'iſle de Cuba. Il y rencontra un vaiſſeau Eſpagnol de vingt piéces de canons & ſoixante-dix hommes d'équipage, chargé à Maracaraibo & Carthagêne, pour la Havane. Quoique la partie fût extrémement inégale, il réſolut d'attaquer. Quatre mots lui ſuffirent pour animer ſon petit équipage ; & auſſi-

tôt il commença le combat ; mais malgré toute ſa bravoure, il lui fallut céder ſous le nombre & ſe retirer avec perte. Une ſeconde tentative conduite avec plus d'adreſſe apparemment, & une égale intrépidité, lui réuſſit à la fin, & le rendit maître du bord de ſon ennemi. Un pareil vaiſſeau étoit la plus heureuſe capture qu'il pût faire. Il abandonna ſa chaloupe & reſta dans ſa priſe ; mais les vents contraires l'empêchant de pouvoir retourner à la Jamaïque, il prit le parti de faire voile vers le cap Saint-Antoine, cap le plus occidental de Cuba, où il avoit deſſein de faire de l'eau : car il commençoit à en manquer tout-à-fait.

Le malheur voulut qu'en y allant il ſe trouvât tout d'un coup au milieu de trois Garde-

côtes Eſpagnols, qui alloient de la Nouvelle-Eſpagne à la Havane. Il ne lui fut pas poſſible d'échapper; & après un combat de peu de durée, il fut forcé de ſe rendre priſonnier, lui & tout ſon monde.

Ce revers de fortune devoit renverſer toutes leurs eſpérances, & les conſterner étrangement: car la priſe contenoit cent vingt mille peſant de cacao, & 70 mille piéces de huit; mais ils montrerent plus de dépit que d'abattement.

Cependant une tempête ſépara les vaiſſeaux. Ils derivérent pluſieurs jours; & enfin ils arrivérent à Campêche, où les pirates furent bientôt reconnus pour ce qu'ils étoient. La Juſtice s'en ſaiſit; & ſans beaucoup de formalités, le pauvre Barthelemy fut condamné à être pendu. La ſentence de-

voit s'exécuter le lendemain ; & en attendant, on le fit garder à bord d'un vaiſſeau. Cette précaution fut pourtant ce qui le ſauva. Il n'y avoit point de tems à perdre : auſſi ſongea-t'il bientôt à ſe procurer la liberté. Voici comment il en vint à bout. La nuit même, tout étant tranquille, il coupe la gorge à celui qui le gardoit, prend deux groſſes bouteilles de terre, qui étoient vuides, ſe les attache autour du corps, & s'élance dans la mer. Avec ce petit ſecours il parvint, non ſans peine, à gagner le rivage. Il ſe refugia dans les bois, où il vécut pluſieurs jours d'herbes, & des fruits qu'il put trouver.

On envoya de tous côtés à ſa pourſuite, mais inutilement, parce qu'il ſe tenoit ſoigneuſe-

ment caché dans le creux d'un gros arbre, où l'on ne s'aviſa point de le chercher. Cependant voyant le riſque qu'il couroit d'être tôt ou tard découvert, il prit le parti de gagner pays. Son deſſein étoit d'aller vers le Golfe Trieſte, à quarante lieues de-là. Dans l'état où il ſe trouvoit, en riſque de ſa vie, abbatu par la faim, & ſans eſpoir de trouver des vivres, il ne falloit pas moins qu'une réſolution telle que la ſienne pour entreprendre cette traverſée. Il le fit cependant, & il s'éloigna de ſa retraite. Mais à peine s'étoit-il mis en chemin, qu'il rencontra une large riviere qu'il falloit paſſer. Il nageoit fort mal, & n'avoit point de batteau. Heureuſement il apperçut ſur le rivage une vieille piéce de bois que les vagues y avoient pouſſée. Il en

arracha les clouds, & en les aiguiſant, il parvint avec des peines infinies à les rendre un peu tranchans. Ce chetif inſtrument lui ſervit à couper beaucoup de petites branches d'arbres qu'il attacha enſemble le mieux qu'il pût; & ce fut ſur cet eſpéce de radeau qu'il gagna le bord oppoſé. Peu de jours après, il arriva au Golfe Trieſte. Le bonheur voulut qu'il rencontrâ dans cette baye des Pirates de qui il fut bien reçu. Il leur raconta ſon avanture, & leur demanda du ſecours, réſolu d'eſſayer à ſe vanger des Eſpagnols, s'ils vouloient ſeulement lui donner une chaloupe & vingt hommes. Les Pirates y conſentirent. Il prit avec lui les munitions néceſſaires; & accompagné de vingt hommes réſolus & bien armés, il fit voile vers

Campêche où il arriva en peu de tems. Voyant que tout étoit tranquille & qu'on ne ſe défioit de rien, il entreprit de s'emparer du même vaiſſeau où il avoit été priſonnier. Comme on ne pouvoit avoir le moindre ſoupçon de ſon deſſein, on le laiſſa monter à bord. Il ſe rendit d'abord maître de la perſonne du Capitaine. Les Matelots qui ne s'attendoient pas à ſe voir attaqués, ſe trouvant déſarmés, furent obligés de ſe rendre. On leva bien-vîte l'ancre, & l'on gagna promptement le large, crainte d'être pourſuivi par les autres Navires qui étoient dans la baye.

Cette réuſſite mit le Pirate au comble de ſa joie. Il étoit le maître du bâtiment où il s'étoit vû peu auparavant priſonnier & condamné à mort. C'étoit une riche capture, & il

contenoit les mêmes effets qu'il avoit trouvés dans la premiere priſe qu'il avoit faite, outre quantité de riches marchandiſes. Dieu ſçait les beaux projets qu'il formoit pour la Jamaique. Mais toutes ces idées riantes s'évanouirent encore bientôt. Une tempête furieuſe le jetta ſur les bancs des Jardins, près de l'iſle des Pins, au Sud de Cuba, & il y fit naufrage. L'équipage ſe ſauva avec des peines infinies, & il arriva à la fin à la Jamaïque, où après avoir fait de nouvelles recrues, il retourna encore chercher fortune. C'eſt-là tout ce que nous ſçavons de ſa vie & de ſes actions. Beaucoup d'autres avanturiers ayant depuis lui adopté ce genre de vie périlleuſe & déſeſperée, leur réputation a obſcurci la ſienne.

Le ſecond qui fit ici parler de Le Breſlien.

lui fut le Breſilien. C'étoit un Hollandois de naiſſance, qui ayant quitté le Breſil, lorſque les Portugais reconquirent ce pays-là ſur la Compagnie des Indes-Occidentales de Hollande, vint ici comme beaucoup d'autres chercher fortune. Ils crurent que le meilleur moyen de réuſſir dans leur deſſein, étoit de faire la courſe. Le Breſilien ſe diſtingua bientôt parmi nous. Aucun peril ne l'arrêtoit; & ſon intrépidité lui faiſoit ſurmonter les plus grands obſtacles. Jamais il ne ſe trouvoit d'aucune entrepriſe qu'il n'y acquît de l'honneur; ce qui fit naître à ſes compagnons l'envie de le voir leur chef. Il lui fut donc facile d'en engager une partie à quitter leur commun Capitaine, & d'en prendre le titre & l'autorité.

Ils trouverent bientôt à ſe pourvoir d'un petit bâtiment ſur lequel ils commencerent à tenter les aventures. Peu après s'y être embarqués, ils rencontrerent un vaiſſeau qui venoit de la Nouvelle-Eſpagne. Ils l'attaquerent, & s'en rendirent maîtres ſans beaucoup de peine. Ce vaiſſeau étoit chargé de beaucoup de richeſſes, la plus grande partie en vaiſſelle & argent monnoyé. Ils conduiſirent cette priſe à la Jamaïque, où ils eurent bientôt diſſipé en débauches tous les tréſors qu'elle contenoit.

Ils ſe remirent donc en mer; mais avec un ſuccès bien différent. Une tempête fit entrouvrir leur vaiſſeau; & tout ce qu'ils purent faire fut de prendre terre auprès de Campêche par le moyen de leur canot. De Campêche, ils gagne-

rent le Golfe Trieſte, ſûrs d'y trouver bientôt du ſecours, parce que c'eſt toujours là que les Pirates viennent faire de l'eau. Ils avoient peu de proviſions; mais ils les menagerent avec un ſoin & une économie néceſſaires dans la ſituation où ils ſe trouvoient. Après avoir marché quelque tems ils apperçurent un parti d'Eſpagnols qui venoit à eux. Les Eſpagnols étoient cent, bien armés & bien montés, & nos Pirates n'étoient que trente. Malgré l'inégalité, le Breſilien diſpoſe & encourage ſon monde. Il laiſſe approcher les Eſpagnols à la portée du fuſil, & fait faire une décharge ſi à propos & ſi heureuſement, que chaque coup coûta un homme à l'ennemi. Le combat devint bientôt également animé de part & d'autre; mais à la fin les Eſpagnols di-

minués de moitié, prirent la fuite, ſans que cette victoire coûtât aux Pirates plus de deux morts & dix bleſſés.

Après cette vigoureuſe eſcarmouche, ils attraperent pluſieurs chevaux dont ils avoient tué les maîtres, & continuerent leur route le plus promptement qu'ils purent. Ils apperçurent à l'ancre un petit bâtiment de Campêche bien armé, qui ſervoit d'eſcorte à quelques canots qui chargeoient du bois. Ils envoyerent un détachement pour s'en rendre maîtres : ce qui ſe fit ſans beaucoup de peine. Les voilà donc en état de ſe tranſporter loin des terres de leurs ennemis ; mais il leur manquoit des proviſions pour la route. Leurs chevaux qu'ils tuerent & qu'ils ſalerent avec le ſel qu'ils trouverent dans le bâtiment, au

défaut de vivres de meilleure qualité, les firent ſubſiſter pendant quelques jours. Mais ils ne furent pas longtems réduits à une ſi mauvaiſe nourriture. Leur bonne fortune leur fit rencontrer un vaiſſeau qui alloit de Maracaybo à la Nouvelle-Eſpagne. Ils l'attaquerent courageuſement, & le forcerent à ſe rendre, quoique ſon équipage fût le double plus fort qu'eux, & mieux armé de toute façon : mais rien ne pouvoit réſiſter à des Pirates déterminés à vaincre ou à mourir. Après avoir fait ſouffrir aux malheureux Eſpagnols les tourmens les plus cruels, & que je ne pourrois vous raconter ſans peine, ils examinerent leur priſe, qui ſe trouva très-riche, & qui conſiſtoit en beaucoup d'argent & de marchandiſes de valeur, qu'ils allerent diſſiper

à la Jamaïque dans les cabarêts & les lieux de débauche. Le vin & les femmes en réduisirent en peu de tems la plupart à la mendicité. On en vit quelques-uns dépenser en une seule nuit deux ou trois mille piéces de huit. Un de leurs plaisirs étoit d'acheter une pipe de vin, de la mettre au milieu d'une rue, & d'obliger les passans à boire. Une autre fois ils se divertissoient à les poursuivre en les arrosant & les couvrant d'une pluie de vin, jusqu'à ce que leurs habits en dégoutassent de tout côté.

Après avoir ainsi dépensé leurs richesses, la nécessité les obligea d'entreprendre un autre voyage. Celui-ci ne fut pas si heureux que les précédens. Ils furent surpris comme ils reconnoissoient le fort de Campêche, & ils tomberent entre

les mains des Eſpagnols. Le Gouverneur ravi d'une ſi bonne capture, les eut bientôt condamné à la potence; & en attendant le moment de leur exécution, ils furent enfermés dans une tour. Le Breſilien profita de l'intervalle pour écrire & faire tenir au Gouverneur une lettre qui paroiſſoit venir de la part d'autres Pirates. On lui déclaroit que s'il agiſſoit à la derniere rigueur avec ceux qu'il tenoit entre ſes mains, il pouvoit compter qu'on s'en vengeroit en ne faiſant quartier à aucun priſonnier Eſpagnol.

Cette lettre produiſit l'effet qu'on en attendoit. Le Gouverneur ſçavoit de quoi étoient capables ces furieux; & qu'ils n'épargneroient rien pour tirer de lui une ſanglante vengeance. Il avoit éprouvé plusieurs fois juſqu'où alloit le courage

& la cruauté de pareils ſcélérats : & pour ne pas s'y expoſer encore, il réſolut, de l'avis de ſon conſeil, de ne pas faire mourir ceux-ci ; mais en même tems, pour empêcher qu'ils ne recommençaſſent leurs brigandages, il les fit partir ſur les gallions pour l'Eſpagne.

Le ſéjour de l'Eſpagne ne convenoit pas à des Pirates : ils ne tarderent guères à s'échapper des mains de leurs nouveaux maîtres, & revinrent dans notre iſle par la premiere occaſion qu'ils purent rencontrer. On les y reçut à bras ouverts. Ils équipérent un vaiſſeau, & ſe remirent à faire la courſe, exerçant ſur les Eſpagnols les plus horribles cruautés. Le Breſilien avoit une haine invétérée contre eux, & s'y livroit de la façon du monde la plus barbare. Pluſieurs Eſpa-

gnols tombés entre ſes mains étoient rôtis tout vifs : d'autres périſſoient avec des douleurs inexprimables, conſumés par des méches enflammées qu'il leur paſſoit dans les aiſſelles. Eſtre né Eſpagnol étoit un crime qui méritoit la mort : heureux ceux qui expirant ſous ſes coups, n'avoient pas à eſſuier ſa brutale férocité dans de longs ſupplices. C'eſt ainſi qu'il en uſa pendant pluſieurs années, toujours favoriſé de la fortune dans toutes ſes entrepriſes, & redouté de ſes compagnons même, ſur qui il s'étoit acquis une ſi grande autorité, que jamais il n'eut à diſſiper la moindre mutinerie : choſe extrémement rare parmi des Corſaires.

Les Eſpagnols excédés de leurs brigandages, crurent y remédier en diminuant le nom-

bre de leurs vaiſſeaux marchands. Ils ſe perſuadoient que la rareté de bonnes priſes pourroit dégoûter les Pirates de leur genre de vie ; mais ils ſe tromperent. Ceux-ci voulant de l'argent à quelque prix que ce fût, & ne trouvant plus ſur mer de captures conſidérables, ſe mirent à piller les côtes : & ils le firent pluſieurs fois avec ſuccès.

Celui qui en donna l'exemplue, fut Louis l'Ecoſſois. Il ſe rendit maître de Campêche, qu'il ſaccagea, & ſe fit compter des ſommes exorbitantes pour le rachat de la ville qu'il abandonna enſuite. Dans le même tems, Mansfeld prit l'iſle Sainte-Catherine : il en emporta les plus riches marchandiſes, & ſe fit donner une groſſe ſomme pour la rançon des priſonniers. L'Ecoſſois.

Mais celui qui fit le plus de Davis.

dégât, fut Jean Davis, né à la Jamaïque. Il forma une entrepriſe ſur Nicaragua. Ayant avec lui 80 hommes, il en laiſſa dix pour garder ſon vaiſſeau qu'il avoit caché dans une baye. Avec cette poignée de monde il remonta la riviere dans des canots, choiſiſſant le tems de la nuit, comme le plus favorable pour ſon deſſein, & pour l'empêcher d'être découvert. Après trois jours de navigation, il arriva à cette place. La ſentinelle qui étoit au bord de la riviere, les prit pour des Pêcheurs, & les laiſſa débarquer ſans leur rien dire : mais à peine furent-ils à terre qu'ils lui coupent la gorge, entrent hardiment dans la ville, guidés par un Indien fugitif, & frappent aux portes de quelques-uns des principaux habitans, qui, ſans ſe défier d'aucun danger,

danger, les introduiſent chez eux. Mais nos brigands n'y ſont pas plutôt entrés, qu'ils ſe font connoître par de ſanglantes exécutions. Ils égorgent pluſieurs de ces infortunés. Ils lient les autres, & leur mettent un bâillon dans la bouche. Après s'être ainſi aſſurés des propriétaires des maiſons, ils pillent à leur aiſe. Les Egliſes ne ſont pas épargnées : tout ce qu'elles renferment de précieux eſt enlevé. Chargés d'un riche butin, ils ſongerent à la retraite. Il étoit tems ; car quelques habitans échappés de leurs mains, avoient donné l'allarme, & le reſte de la ville en armes s'aſſembloit dans le grand marché, dans le deſſein de tomber ſur ces voleurs. Mais Davis, content de ſa capture, ne perd point de tems, regagne ſes canots, & retourne

triomphant à ſon vaiſſeau, avec ſes richeſſes, & pluſieurs priſonniers.

Après ces heureux commencemens, il ſe diſpoſa à remettre à la voile : mais auparavant il obligea ſes priſonniers d'employer leur crédit pour tirer des habitations voiſines les proviſions dont il pouvoit avoir beſoin juſqu'à la Jamaïque. A peine avoit-il commencé à les tranſporter dans ſon bord, qu'il apprit qu'un corps conſidérable d'Eſpagnols s'avançoit pour l'attaquer. Il uſa de la plus grande diligence pour gagner la mer ; & il ne faiſoit que mettre à la voile, lorſqu'il en parut 500 bien armés ſur le rivage. Il les ſalua de pluſieurs bordées qui mirent ce corps dans le plus grand déſordre, & gagna enſuite le large avec ſon butin. Cette expédition lui va-

lut 50000 piéces de huit qu'il apporta à la Jamaïque, où le tout fut bientôt diſſipé, ſuivant l'uſage des Pirates.

Cet exploit rendit Davis fameux. Le bruit de ſa valeur ſe répandit par tout. On ne parloit à la Jamaïque que de ſon intrépidité & de ſa conduite; & tous les habitans s'intéreſſerent tellement en ſa faveur, qu'il ſe vit bientôt en état de former une ſeconde entrepriſe. Il raſſembla une troupe de gens qui ſe préſenterent d'eux mêmes pour l'y accompagner; & ayant, par le ſecours de ſes amis, trouvé ſept petits bâtimens, il les arma en courſe, & ſe mit en mer. On le choiſit pour Amiral de cette petite flotte, qui en conſéquence manœuvra ſuivant ſes idées. Après avoir tenu la mer pendant quelque tems ſans pouvoir rien en-

treprendre de conſidérable, il réſolut d'aller attaquer S. Auguſtin dans la Floride. Ce Port étoit défendu par un Château, & deux cens hommes de garniſon. Il y fit ſa deſcente, & s'en rendit maître l'épée à la main; & après un horrible carnage, & le pillage de la ville, il ſe retira ſans avoir perdu un ſeul homme.

Vous voyez, Monſieur, que j'ai conduit l'Hiſtoire de l'Iſle juſqu'au tems où la Colonie fut dans ſon plus haut degré de gloire, & où l'argent étoit ſi abondant à Port-Royal, que cette ville paſſoit pour la plus riche de l'univers. Je vais à préſent me repoſer un peu, & vous laiſſer refléchir ſur cette étrange révolution. Une Iſle conquiſe depuis peu, théâtre de la miſere & de la diſcorde, devient en peu d'années riche

& puiſſante. Quel coup d'œil différent ! Occupez-vous de cette perſpective, en attendant que je vous entretienne du célébre Morgan, dont le nom eſt encore à préſent la terreur des Eſpagnols, & dont la réputation ne mourra jamais dans cette Iſle.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

JE vais aujourd'hui vous faire un récit abrégé d'une vie, en toutes ſes parties, des plus extraordinaires. Un homme de naiſſance baſſe & obſcure, ſans ſçavoir, ſans reſſource, ſoutenu par ſa ſeule intrépidité, parvient à la dignité de Lieutenant-Gouverneur d'une de nos plus belles Colonies en Amérique. Après avoir fait des actions in-

croyables, il s'empare avec une poignée de monde de pluſieurs villes, défait des milliers d'ennemis, & répand la terreur de ſon nom dans les cantons les plus reculés du Nouveau-Monde, où ce nom ſeul faiſoit trembler les Vicerois à la tête de leurs armées.

Morgan. Cet homme eſt Henri Morgan, né dans la Principauté de Galles. Son pere étoit un fermier peu aiſé, & qui le deſtinoit au même genre de vie que le ſien : mais ce fils avoit d'autres inclinations ; & voyant ſon pere ferme dans ſa réſolution, il prit congé de lui, & gagna promptement Briſtol, où il s'engagea pour ſervir quatre ans, & il s'embarqua pour la Barbade. Il y fut vendu comme les autres engagés, & ſervit fidélement ſon maître.

Mais le terme de ſes quatre années de ſervice ne fut pas plutôt arrivé, qu'il paſſa à la Jamaïque, dans le deſſein de s'y joindre à des Forbans, pour chercher fortune. A ſon arrivée il trouva de l'emploi ſur une chaloupe deſtinée à croiſer ſur les côtes des Eſpagnols, & ſe diſtingua par ſa valeur. Après avoir fait pluſieurs voyages utiles, il eut ſoin de mettre en mains ſûres ſa part du butin. La vûe des excès & des débauches de ſes compagnons, qui par leurs folles dépenſes étoient en peu de tems réduits à la derniere extrémité, après des courſes très-lucratives, lui ſervoit de leçon. Son œconomie & ſa bonne conduite le mirent bientôt en état d'équiper un bâtiment pour lui-même. Il fit choix d'un bon équipage, & ſe mit en mer.

Ses premiers ſuccès furent peu importans ; mais dans la ſuite il fit pluſieurs priſes qu'il conduiſit & vendit à la Jamaïque.

D'autres expéditions le firent connoître ſi avantageuſement, que Mansfeld, vieux Corſaire, ayant équipé une flotte conſidérable pour exécuter une entrepriſe ſur les Eſpagnols, le choiſit pour ſon Vice-Amiral. Ayant fait voile de la Jamaïque avec quinze vaiſſeaux & cinq cens hommes de débarquement, ils arrivèrent devant l'iſle de Sainte-Catherine, ſituée proche du continent de Coſta-Rica. Ils attaquerent le Château avec une telle furie, qu'ils obligerent le Gouverneur à ſe rendre avec ſa garniſon. Après avoir achevé la conquête de toute l'iſle, ils réſolurent de la

Prend l'iſle de Sainte-Catherine.

garder pour leur ſervir de retraite. Pour cet effet, ils laiſſerent cent de leurs gens dans un des Forts, & détruiſirent tous les autres.

Il y a auprès de Sainte-Catherine une autre petite iſle qui en eſt ſi voiſine, qu'on les pourroit joindre par un pont. Ils s'en rendirent auſſi les maîtres, en enleverent tous les effets de quelque valeur, & ſe rembarquerent. Comme ils avoient beaucoup de priſonniers, & qu'il y auroit eu du danger à les laiſſer dans l'iſle; ils firent voile vers Porto-Bello, où ils les mirent à terre. Enſuite ils croiſerent le long des côtes de Coſta-Rica, & ils penſoient à s'avancer dans l'intérieur du pays: mais le Gouverneur de Panama averti de leur deſcente & de leur projet, ſe prépara à les bien

recevoir. Il raſſembla un gros corps de troupes, marcha contre eux. Ceux-ci ne jugerent pas à propos de l'attendre, n'ayant pas aſſez de forces pour le combattre, & regagnerent leurs bâtimens.

Ils revinrent mouiller devant Sainte-Catherine, où ils retrouverent leur garniſon & toutes choſes en bon état. Le ſieur Simon, Francois de nation, à qui ils en avoient donné le commandement, avoit tout diſpoſé à leur entiere ſatisfaction. Il s'agiſſoit de conſerver ce poſte. Mansfeld l'auroit bien deſiré, & rien ne convenoit mieux à ſes projets. C'eſt pourquoi il s'adreſſa au Gouverneur de la Jamaïque pour en être ſoutenu. Celui-ci ſentit bien qu'il ne pouvoit pas le faire ouvertement, & que d'ailleurs ce n'étoit pas l'avantage de la Ja-

maïque, parce qu'infailliblement les Pirates feroient de Sainte-Catherine le lieu de leur rendez-vous, & qu'alors ces immenſes richeſſes qu'ils répandoient avec tant de prodigalité dans ſon iſle, paſſeroient ailleurs.

Mansfeld crut mieux réuſſir auprès du Gouverneur de l'iſle de la Tortue: mais il ſe trompa. Dans l'intervalle il vint à mourir, & Sainte-Catherine fut repriſe par les Eſpagnols, malgré les efforts de Morgan pour la conſerver. Celui-ci ne perdant point de vûe ſes premiers projets, réquipa une autre flotte pour les pouvoir effectuer. En moins de deux mois il vit ſous ſes ordres douze bons vaiſſeaux & 700 hommes de débarquement. D'abord il avoit porté ſes vûes juſque ſur la Havane; mais ayant recon-

nu le danger d'une telle entrepriſe, il penſa à une autre conquête.

Il prend Puerto-del-Principe.

Après avoir aſſemblé ſon conſeil, il fut réſolu d'attaquer Puerto-del-Principe, jolie ville dans l'intérieur de l'iſle de Cuba. Ils eſpéroient y faire un butin conſidérable. Ce fut donc vers la partie de la côte la plus voiſine, qu'ils dirigerent leur courſe, & ils prirent terre dans la baye du Port Sainte-Marie. Leur deſſein fut ſur le point de ne pas réuſſir, & même de leur être funeſte. Car un priſonnier Eſpagnol qu'ils avoient avec eux, ayant trouvé moyen de s'échapper, courut droit à la ville, où il donna l'allarme. Auſſitôt le Gouverneur ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à une bonne défenſe. Il fit prendre les armes à tous les habitans libres & eſ-

claves : il fit abbatre beaucoup d'arbres, pour barrer les avenues ; il plaça pluſieurs embuſcades, occupa tous les poſtes avantageux, voiſins du chemin que nos Corſaires devoient naturellement prendre ; & avec le reſte de ſes forces, il ſe poſta dans une plaine d'où il pouvoit voir l'ennemi de loin.

Morgan, ſurpris de trouver les avenues impraticables, en conclut que ſon projet étoit éventé ; mais qu'il étoit trop tard de ſonger à la retraite. Il prit donc le parti de quitter la route ordinaire ; & de marcher au travers des bois. Par-là on évita les embuſcades, & l'on vint à bout de gagner la plaine où les Eſpagnols les attendoient.

Le Gouverneur ne tarda point à les charger. L'action fut vive : les Eſpagnols firent

fort bien ; mais ils ne pouvoient tenir tête à nos Pirates qui ſe battoient en furieux, & qui ſe ſervant à merveille de leurs armes, firent un carnage horrible de leurs ennemis. Le combat dura quatre heures ; & le Gouverneur ayant été tué ſur le champ de bataille, ainſi que beaucoup de gens de marque, la déroute fut entiere. Tous prirent la fuite, & on les pourſuivit vigoureuſement. Malgré la perte de la bataille, la ville ſe défendit courageuſement ; mais à la fin Morgan s'en rendit maître. Alors raſſemblant hommes, femmes & enfans, tout fut enfermé dans les Egliſes ; & les vainqueurs ſe livrerent à la joie & à la bonne chere. Ils ſongerent enſuite à s'emparer des richeſſes de la ville, & à ramaſſer celles de tout le pays, en y envoyant

des partis. Il fallut penſer au retour : mais ce ne fut qu'après avoir exercé toute ſorte de cruautés pour arracher de leurs priſonniers l'aveu des endroits où ils pouvoient avoir caché leurs tréſors. Beaucoup de ces malheureux périrent dans les tourmens, & un plus grand nombre encore moururent de faim & de miſere.

Morgan ayant mis à contribution la ville, & les bourgs de l'iſle, où il put pénétrer, donna la liberté à quelques priſonniers, à condition qu'ils ramaſſeroient les ſommes impoſées. On arrêta un Négre chargé de lettres du Gouverneur de S. Iago, pour quelques-uns des principaux habitans de la ville. Il leur donnoit avis qu'il ſe préparoit à venir à leur ſecours, & leur recommandoit de ne conclure aucun accom-

modement avec les Pirates ; mais de rejetter leurs demandes, moyennant quelques défaites vraiſemblables, afin de lui donner le tems d'arriver. La crainte de ce ſecours rendit Morgan plus traitable ; & les priſonniers députés pour recueillir la rançon, étant revenus ſans avoir pu ramaſſer l'argent qu'on demandoit, il ſe contenta de 500 bœufs ſalés, pour ravitailler ſes vaiſſeaux ; & il mit à la voile. Mais la diviſion ſe mit dans ſon eſcadre. Un François ayant été poignardé par un matelot Anglois, tous les compatriotes de cet infortuné abandonnerent Morgan, quelque choſe qu'il pût faire pour les retenir. Le criminel fut cependant mis aux fers, & pendu en arrivant à la Jamaïque.

Le butin qu'on avoit fait

dans cette expédition, ne montant qu'à environ 50 mille piéces de huit, cette ſomme partagée entre tous, ſuffit à peine pour payer leurs dettes à la Jamaïque : c'eſt pourquoi ils réſolurent d'aller ſans délai chercher à ſe dédommager par quelque nouvelle tentative. Morgan qu'ils choiſirent encore pour leur Chef, les confirma dans cette réſolution, & ils s'embarquerent ſans s'informer de ſes deſſeins, ſe fiant entiérement à ſa prudence, à ſa valeur, & à ſon habileté.

Quand il eut raſſemblé tout ſon monde, c'eſt-à-dire, 450 hommes, qui montoient neuf petits vaiſſeaux, il fit route vers Coſta-Rica. Là, il annonça à ſa troupe qu'il alloit attaquer Porto-Bello. Comme on lui repréſentoit que cette entrepriſe étoit impraticable avec

ſi peu de monde : Si notre troupe eſt petite, répondit-il, notre courage eſt grand : & moins nous ſerons à partager, plus les parts du butin ſeront conſidérables. L'eſpoir de s'enrichir fit diſparoître leur crainte, & tous marquerent une ardeur égale à la difficulté de cette conquête.

A peine l'hiſtoire nous fourniroit-elle un exemple d'une entrepriſe auſſi hardie que celle-ci. Porto-Bello eſt environ à 40 lieues du Golfe de Darien, & à huit à l'Oueſt de Nombre de Dios. C'eſt une des plus fortes places des Indes-Occidentales. Elle eſt défendue par trois Châteaux très-difficiles à prendre. Deux ſont ſitués à l'entrée du Port, de maniere qu'aucun vaiſſeau, ni chaloupe, n'y peut entrer ſans eſſuyer leur feu. La garniſon

en eſt conſidérable, & la ville renferme près de 500 familles. Cette ville eſt d'un commerce immenſe, & les Commerçans y tiennent leurs principaux magaſins.

Morgan en connoiſſoit les avenues : mais il jugea à propos de n'arriver qu'à la nuit à Puerto de Naos, dix lieues à l'Oueſt de Porto-Bello. Il remonta la riviere juſqu'à Puerto-Pontin, où il fit jetter l'ancre. Là il s'embarqua dans des chaloupes ; & abordant vers le minuit à Eſtera-Longa de Mos, il fit débarquer ſa petite troupe, & marcha par terre aux premiers poſtes de Porto-Bello.

Un Anglois qui y avoit autrefois été priſonnier, leur ſervoit de guide. C'étoit un avanturier plein de réſolution, & propre pour les entreprifes les plus hazardeuſes. D'ailleurs il

étoit animé par le desir de la vengeance. Les mauvais traitemens qu'il avoit essuyés de la part des Espagnols, avoient tellement irrité son courage, qu'il ne s'étoit fait Pirate, à ce qu'il disoit, que dans la vûe de pouvoir s'en venger : aussi se conduisit-il avec autant d'intrépidité que d'adresse.

Trois autres aussi déterminés que lui s'offrirent pour aller enlever la sentinelle. Il falloit s'y prendre avec bien de la prudence : car c'étoit du succès de ce coup de main que dépendoit celui de toute l'expédition. Quand ils se furent glissés assez près, ils tomberent tous à la fois sur celui dont ils vouloient se saisir : ce qu'ils firent si promptement, qu'il n'eut pas le tems, ou la présence d'esprit de tirer son coup pour

l'allarme : & pour l'empêcher de faire le moindre bruit, ils lui mirent un bâillon dans la bouche.

Auſſitôt ils menerent leur priſonnier à Morgan ; & les menaces qu'on lui fit, en arracherent tout ce qu'il ſçavoit. Il découvrit l'état du Château, celui de la garniſon, enfin tout ce qu'on voulut ſçavoir. Sur ſes inſtructions on marcha en avant, traînant après ſoi le malheureux captif. On environna de tous côtés le Château dont les portes étoient fermées, & on empêcha qu'il n'en ſortît & n'y entrât perſonne.

On détacha le priſonnier pour ſommer le Gouverneur de ſe rendre, & le menacer des plus cruels traitemens, s'il refuſoit de le faire. Mais on n'eut d'autre réponſe que des coups

de canon, qui donnant l'allarme à la ville, firent craindre qu'une troupe ſupérieure ne vînt l'attaquer. Ils donnerent l'aſſaut au Château, & l'emporterent. Dès qu'ils en furent maîtres, ils raſſemblerent dans un même lieu tout ce qu'ils y trouverent d'Eſpagnols; & mettant le feu au magaſin à poudre, ils les firent tous ſauter.

Sans perdre de tems ils marchent contre la ville, où ils ne trouvent que déſordre & confuſion, les habitans courant çà & là comme des gens hors d'eux-mêmes, & incapables d'aucune réſolution vigoureuſe. Le Gouverneur faiſoit de ſon mieux pour les raſſembler & les ranger en bataille : mais ne pouvant en venir à bout, il prit avec pluſieurs des principaux, le parti de gagner l'au-

tre Château que les Pirates n'avoient point encore attaqué. Beaucoup s'y réfugierent avec lui, emportant leur argent & ce qu'ils avoient de plus précieux.

Nos Corſaires, maîtres de la ville, ne penſerent qu'à la piller. Le Gouverneur tiroit ſur eux de deſſus les remparts du Château où il s'étoit retiré, & faiſoit un feu continuel : ce qui ne les empêcha pas de ſaccager les maiſons & les Egliſes.

En faiſant la revûe de leur monde, ils virent qu'ils avoient perdu beaucoup des leurs. Alors furieux & tranſportés du deſir de la vengeance, ils prirent la réſolution d'attaquer ce Château qui leur avoit occaſionné tant de perte, & où ils eſpéroient trouver des richeſſes immenſes. Ils marcherent à

l'assaut avec une intrépidité incroyable, & tirant si heureusement, qu'ils faisoient périr tous ceux qui se montroient sur le rempart pour charger le canon. Les deux partis, dans l'horreur de cet assaut, montroient un égal courage. Les Pirates qui ne s'attendoient pas à trouver tant de résistance, tenterent de netoyer le rempart à force de grenades; mais lorsqu'ils approchoient de la muraille, la garnison fit pleuvoir sur eux une grêle de grosses pierres & de grenades de verre, qui en tua ou culbuta un grand nombre, & fit reculer les autres. Dans ce désordre, Morgan ne sçavoit presque à quoi se résoudre. Il trouvoit de l'impossibilité à emporter la place; & il auroit fallu abondonner l'entreprise, si dans le même moment il n'avoit appercu les drapeaux

drapeaux Anglois arborés ſur les murs d'un autre fort, qu'un autre corps de ſes gens venoit d'emporter. Cette vûe encourageant ſa troupe à tenter de nouveau l'aſſaut, il fit prendre nombre d'échelles par tous les Religieux des deux ſexes qu'il avoit fait priſonniers dans les Monaſteres de la Ville, & les força à les porter juſqu'au pied des remparts. Ces pauvres gens furent obligés d'obéir ; & en approchant des murs ils conjuroient de toutes leurs forces le Gouverneur de ſe rendre. Mais ils eurent beau crier, la ruſe de Morgan fut ſans effet ; car contre ſon attente, les Eſpagnols, malgré le reſpect qu'ils ont pour les Religieux, ne ceſſerent de faire un feu terrible, qui coûta la vie à beaucoup de ces malheureux. Cependant les échelles furent

enfin appliquées, & les Pirates y monterent avec une ardeur incroyable, jettant à leur tour parmi les ennemis des grenades & des cruches pleines de poudre, qui faiſoient un grand dégât. Dès que les Eſpagnols virent Morgan entré dans leur fort, ils ne firent qu'une courte réſiſtance & mirent bas les armes en demandant quartier. Le Gouverneur ſeul tint ferme, tua de ſa main pluſieurs de nos gens; & après avoir montré juſqu'au bout un courage intrépide ſans vouloir recevoir de quartier, il périt accablé ſous le nombre.

Après s'être ainſi rendu maîtres de la place, nos Corſaires s'abandonnerent à leurs excès ordinaires. Ce ne furent que meurtres & que rapts: & ils joignirent aux tourmens

qu'ils faiſoient ſouffrir à leurs priſonniers, les inſultes les plus barbares. A la fin ils leur propoſerent de ſauver la Ville moyennant cent mille piéces de huit de rançon. Deux de ces priſonniers furent députés par les autres pour aller lever cette ſomme à Panama : mais le préſident de cette derniere place ayant raſſemblé un corps de troupes, & marchant pour attaquer Morgan, les Députés réſolurent d'attendre l'événement. Il fut fatal aux Eſpagnols. Cent de nos Pirates les diſperſerent après en avoir fait un grand carnage. Cette défaite fit voir aux priſonniers députés pour la rançon, qu'il n'y avoit plus moyen de ſe diſpenſer d'accomplir la condition impoſée par Morgan. Ils revinrent donc avec la ſomme, & la remirent entre ſes mains.

Pour lui, après avoir ravitaillé ſa petite flotte, encloué les canons des Châteaux, & raſé pluſieurs redoutes, il mit à la voile. A ſon arrivée à la Jamaïque ſon butin ſe trouva monter à 250. mille piéces de huit, ſans compter les autres effets.

C'eſt ainſi que ſe termina une des plus hardies entrepriſes qui ait peut-être été faite. Quatre cens hommes avec l'épée & le piſtolet pour ſeules armes, attaquer & forcer une ville forte, très-peuplée, défendue par trois Châteaux pourvûs d'une nombreuſe garniſon & de toutes ſortes de munitions de guerre ! Rien ne fait mieux voir que tout eſt poſſible à des gens braves & déterminés.

Ils furent fort bien reçus à la Jamaïque. Les perſonnes en

place & les planteurs firent force careſſes à Morgan, tandis que les autres habitans tendoient par mille amorces à dépouiller ſes compagnons de leurs tréſors. Ceux-ci qui dépenſoient aiſément, ſuivant leur coutume, furent bientôt réduits à de telles extrémités, qu'ils vinrent preſſer leur Capitaine de ſe rembarquer. Il fit donc des préparatifs à cet effet, & ſa réputation s'étant accrue par ſes derniers ſuccès, il n'eut pas de peine à raſſembler en peu de tems une troupe de mille bons hommes. Le Gouverneur de l'iſle lui donna un vaiſſeau tout neuf de trente-deux piéces de canon : mais par malheur il ſauta en l'air dans le port même ; & cet accident enleva à Morgan environ deux cens de ſes gens, ſans décourager les autres.

Leur Capitaine n'ayant point été enveloppé dans ce déſaſtre, ils ſe tenoient aſſurés d'une heureuſe réuſſite, & s'embarquerent remplis de confiance.

Priſe de Gibraltar & de Maracaybo.

Après avoir croiſé quelque tems ſur les côtes voiſines, il prit la réſolution d'aller piller Maracaybo. Il y fut déterminé par un matelot François, qui avoit déja accompagné l'Olonois au ſac de cette place. Ils arriverent bientôt à portée de Maracaybo; mais à peine furent-ils entrès dans le lac qu'ils ſe virent en danger. Les Eſpagnols avoient depuis peu de tems bâti un fort qui étoit en fort bon état. Ils en firent un feu terrible qui mit nos Pirates un peu en déſordre. Cependant malgré la réſiſtance qu'ils rencontrerent, ils prirent terre, & commencerent une eſcarmouche très-vive, &

qui dura longtems. Vers l'approche de la nuit les Eſpagnols prirent le parti de la retraite. On n'oſa les ſuivre, crainte que faute de connoître le pays, on ne donnât dans quelque embuſcade. Mais peu d'heures après, tout paroiſſant tranquille, Morgan hazarda de s'approcher tout ſeul des murailles du Fort, & le trouva abandonné. Il revint bien-vîte ſur ſes pas au gros de ſes gens à qui il apprit ce qu'il venoit de découvrir, & marchant ſans perte de tems il en prit poſſeſſion. Il y trouva grande quantité de poudre avec beaucoup de mouſquets & menues armes. La poudre fut partagée entre les vaiſſeaux. Il encloua le canon & fit voile vers Maracaybo. Mais ayant rencontré des bas fonds, il fallut quitter les vaiſſeaux & s'embarquer ſur des

canots dans leſquels on arriva le jour ſuivant à la Ville. Dès qu'on fut débarqué, on courut droit au fort de la Barre; où l'on ne trouva perſonne, non plus que dans la Ville, les Eſpagnols n'ayant pas oſé en tenter la défenſe. Ils avoient déja éprouvé plus d'une fois la furie de gens de cette eſpéce; & plûtôt que de s'expoſer encore à en reſſentir les effets, ils avoient pris le parti de ſe retirer avec leurs effets les plus précieux.

Nos Pirates ne trouverent donc rien à piller. Ils envoyerent cependant un parti à la découverte dans les bois. Ce parti revint avec une trentaine de priſonniers & cinquante mules richement chargées. Il n'eſt ſorte de tourmens qu'ils ne fiſſent ſouffrir à ces malheureux, pour leur arracher l'aveu

des retraites où les autres habitans s'étoient cachés eux & leurs effets.

Cependant chaque jour on détachoit des partis, & ils revinrent toujours avec du butin & des priſonniers. Enfin, Morgan ſe voyant entre les mains une centaine des principaux habitans, prit la réſolution d'aller à Gibraltar, & envoya d'avance quelques-uns de ſes priſonniers pour engager cette Ville à ſe rendre, ſi elle ne vouloit pas s'expoſer à ne plus trouver de quartier. On mépriſa ces menaces, & le canon de la place le ſalua d'une terrible maniere.

Malgré cette chaude réception, & les volées de canon qu'on leur tiroit ſans diſcontinuer, ils débarquerent, & ſur les pas de leur guide ils marcherent le plus diligemment qu'ils

purent vers la Ville. Les habitans ſurpris de cette étrange réſolution, commencerent à douter s'il leur ſeroit poſſible de ſe défendre contre ces déterminés. La peur ſouvent groſſit le danger : & la terreur devenant générale, tous d'un commun accord chercherent leur ſalut dans la fuite. La Ville fut abandonnée, & chacun ſe ſauva, emportant avec ſoi ſes effets les plus précieux, après avoir enterré le reſte, afin que les Pirates ne trouvant rien à prendre, priſſent le parti de la retraite.

Dans ce déſordre, un ſeul homme reſta. C'étoit un imbecille qui ne connoiſſoit pas le danger. Ce malheureux tombé entre les mains des barbares, fut mis à la queſtion. Ils le ſuſpendirent en l'air & lui attacherent au col & aux

pieds des fardeaux prodigieux. Non contens encore, ils allumerent du feu ſous lui. Son viſage & ſon corps en furent grillés de façon que ce miſérable expira dans des tourmens horribles, & inutilement pour les Corſaires.

Ne voyant donc aucune eſpérance de pillage, ils étoient au déſeſpoir, & menaçoient avec des ſermens affreux de s'en dédommager de la façon la plus ſanglante. Cependant un des partis détachés pour battre les bois, & tâcher de découvrir la retraite des Eſpagnols, revint avec un payſan & deux de ſes filles. On l'appliqua ſur le champ à la queſtion qu'il n'eut pas le courage de ſupporter; & préférant ſon intérêt perſonnel à ceux de ſes compatriotes, il offrit de découvrir où ils s'étoient retirés.

Ceux-ci ayant remarqué les mouvemens qu'on ſe donnoit pour les découvrir, s'étoient enfoncés dans le plus épais des bois. Les recherches de Morgan furent encore infructueuſes. Il en coûta la vie au payſan : il fut pendu, & reçut la juſte récompenſe de la lâcheté qui lui avoit fait trahir ſes compatriotes. C'eſt ainſi que des cœurs bas & ſans courage, qui préférent leur ſûreté à celle du public, évitent rarement d'être enveloppés tôt ou tard dans un malheur, dont ils eſperoient ſe garantir par d'indignes moyens.

Tous ces contre-tems déterminerent nos Pirates à prendre une derniere réſolution : ce fut celle de ſe partager & de courir le pays juſqu'à ce qu'ils fuſſent parvenus à la découverte qu'ils ſe propoſoient.

Le bonheur voulut qu'ils rencontraſſent dans une plaine qu'ils traverſoient, un Négre, eſclave des Eſpagnols, qui ne démentit pas le caractere de ſa nation, & répondit parfaitement aux eſpérances qu'en conçurent les gens de Morgan : car ils vinrent à bout par menaces & par promeſſes de ſe faire conduire dans des endroits écartés, où les Eſpagnols ſe croyoient en ſûreté. Les Pirates firent beaucoup de priſonniers ſur qui ils exercerent des cruautés inouies.

Un malheureux Portugais entre autres fut dénoncé comme riche ; quoiqu'il ne le fût pas. Il eut beau proteſter qu'on lui avoit volé ſon argent & ſes effets dans le tems de notre arrivée dans la ville : on n'eut aucun égard à ſes ſermens, ni à ſa vieilleſſe,

& on exerça ſur lui ce qu'on peut concevoir de plus barbare.

On lui lia enſemble les pouces & les orteils : on l'attacha par-là à des pieux fichés en terre. Le poids de ſon corps ſuſpendu en l'air portant tout entier ſur ces parties foibles & délicates, lui fit ſouffrir des tourmens effroyables. La cruauté des Pirates n'étant pas encore raſſaſiée, ils mirent ſur ſa poitrine une pierre de plus de deux cens peſant, & allumerent ſous lui des feuilles de palmier. Quand on vit que les yeux lui ſortoient de la tête, & qu'il alloit être étouffé par la fumée, on le détacha pour le tranſporter dans le corps de garde, où par la menace de nouveaux tourmens, on le détermina à demander la liberté de ſe conſulter avec les autres

priſonniers. Enſuite de cette entrevûe il offrit pour ſa liberté 500 piéces de huit. Cette offre ayant été rejettée, il trouva moyen de l'augmenter juſqu'à mille, & il fut relâché.

Il ne fut pas le ſeul que l'on maltraita ainſi horriblement : pluſieurs autres éprouverent le même ſort, & quelques-uns même un plus cruel. Il y en eut que l'on pendit par les endroits du corps les plus ſenſibles, & que l'on laiſſoit dans cette terrible ſituation, juſqu'à ce que déchirés par leur propre peſanteur, ils tombaſſent à terre, mourant ainſi lentement dans les douleurs les plus aigues, à moins que quelqu'un de nous plus pitoyable que le reſte, n'abregeât ce ſupplice en l'aſſommant. Quelques-uns furent crucifiés tout vifs : & le traitement le plus

doux qu'ils eurent à eſſuyer fut de ſe voir brûler les pieds à petit feu juſqu'à ce qu'on eût tiré d'eux tout ce qu'ils ſçavoient ſur leurs compatriotes.

Le Lecteur ſera bien aiſe de ſçavoir que Morgan n'eut point de part à ces barbaries. Quoique le préjugé ſoit contre lui, il eſt certain qu'il n'étoit pas pour lors à portée de donner de pareils ordres. J'ai vû un manuſcrit écrit par un particulier qui avoit eu part à cette expédition, & qui en contient le détail jour par jour. Cette relation qui eſt ici entre les mains d'un des plus riches planteurs, diſculpe de pareils excès le Chef de ces brigands.

Morgan, ſelon cette relation, ayant engagé un eſclave des Eſpagnols à lui découvrir l'endroit où le Gouverneur de

Gibraltar & les principaux habitans s'étoient cachés avec leurs effets, marcha à la tête de 200. hommes pour les combattre. Il en détacha 250 d'un autre côté pour remonter la riviere qui ſe jette dans le lac, & chercher un vaiſſeau richement chargé, & quatre barques qu'il ſçavoit y être. C'eſt pendant cette expédition que ſe paſſerent toutes les cruautés dont nous venons de parler.

La marche de Morgan fut inutile; car à la premiere nouvelle qu'il approchoit, le Gouverneur ſe retira ſur une montagne inacceſſible. On jugea qu'il étoit impoſſible de l'y attaquer: le poſte étant de trop bonne défenſe, & nos gens trop fatigués pour entreprendre de l'en déloger. Morgan revint donc ſur ſes pas, après avoir perdu beaucoup de ſes

gens par la fatigue exceſſive de la marche, la diſette ou la mauvaiſe qualité des alimens, & par l'intempérie de l'air.

Le ſuccès de l'autre détachement dédommagea de cette perte. Ils s'emparerent du vaiſſeau & des barques qu'ils ramenerent à Gibraltar avec les tréſors qu'ils portoient.

On commençoit à être las de cruautés, de meurtres & de carnage : il y avoit longtems qu'on étoit parti de Maracaybo ; & il étoit à craindre que les ennemis n'euſſent pris leurs meſures pour nous empêcher de ſortir du lac. Ainſi après avoir rançonné la ville & les priſonniers, on ſe rembarqua : & en quatre jours de tems on arriva à la vûe de Maracaybo.

On apprit en arrivant, que trois Capitaines de vaiſſeaux

Eſpagnols étoient à l'entrée du lac avec des forces ſupérieures aux nôtres, & qu'ils paroiſſoient réſolus de diſputer le paſſage. Cette nouvelle jetta la conſternation dans les eſprits. Cependant on détacha la barque la plus legere pour aller à la découverte. Elle revint bientôt confirmer cet avis, ajoûtant que les ennemis avoient remis le Château en état de défenſe, occupé l'entrée du lac, & diſpoſé par tout grand nombre de troupes, beaucoup d'artillerie & de munitions de guerre.

Ce rapport circonſtancié conſterna tout le monde. Il n'y avoit point d'autre paſſage: l'ennemi paroiſſoit trop ſupérieur pour penſer à l'attaquer: ainſi la ſeule perſpective qui reſtoit, étoit de tomber entre les mains d'un ennemi vindi-

catif, qui ne manqueroit pas de prendre une cruelle revanche des barbaries que l'on venoit de commettre.

Tandis que tous étoient occupés de cet horrible point de vûe, Morgan ſeul ne fut point abbatu. On peut dire qu'en cette extrémité ſon courage eut quelque choſe d'héroïque. Le danger ni les difficultés ne l'épouvanterent point, & il fit voir qu'un ſeul homme de cœur dans l'occaſion vaut mieux que cent bras foiblement animés. Il détache un de ſes priſonniers à l'Amiral des ennemis pour lui demander une ſomme pour le rachat de la Ville, ſans quoi il la réduiroit en cendres. Ce meſſage, comme vous pouvez bien penſer, ſurprit les Eſpagnols, qui regardoient déja les Pirates comme leurs priſon-

niers. Cependant ne doutant pas qu'ils n'euſſent à eſſuyer un terrible combat, ils crurent qu'il valoit mieux faire quelques propoſitions d'accommodement. L'Amiral écrivit donc à Morgan, qu'il vouloit bien lui laiſſer le paſſage libre ; mais à condition qu'il lui remettroit ſes priſonniers, & tout ce qu'il avoit fait de butin à Maracaybo & à Gibraltar.

Cette propoſition ne fut point acceptée par nos Pirates. C'étoit leur propoſer de ſe rendre à diſcrétion. Le butin gagné avec tant de peine, avoit coûté la vie à pluſieurs de leurs compagnons. Ainſi ils réſolurent tous de perir plutôt que de ſe deſſaiſir lâchement de ce qu'ils avoient acheté ſi cher.

Pour ſe tirer d'un ſi mau-

vais pas, on eut recours au ſtratagême. On équipa un vaiſſeau en brûlot. Rien ne fut épargné pour qu'on ne pût le reconnoître pour ce qu'il étoit. On couvrit le tillac de buches miſes de bout, ſur leſquelles on attacha des chapeaux & des bonnets. On plaça des canons de bois dans les ſabords : on déploya la banniere Angloiſe ; on remplit le bâtiment de poix, de goudron, de ſouffre & de toutes ſortes de matieres combuſtibles, & on ſe prépara au combat. Avant de faire aucun mouvement, Morgan fit faire ſerment à ſa troupe qu'elle ne demanderoit point quartier, & qu'elle préféreroit la mort à aucune eſpéce de compoſition. Après ce ſerment on avança ſur les trois vaiſſeaux. Le brûlot accrocha le plus grand, & le mit bientôt en

feu. Un des deux autres craignant le même danger ſe fit échouer, & le troiſiéme, après une foible défenſe fut pris par nos avanturiers.

Après ce ſuccès, tous d'un commun accord prennent terre, marchent au Château, & y donnent l'aſſaut. La défenſe fut ſi vigoureuſe que malgré leur bravoure, ils furent repouſſés. Ils ſe retirerent; mais pour ſe préparer de nouveau à une nouvelle attaque. Cependant les Eſpagnols refléchiſſant ſur le danger, crurent, plutôt que de s'y expoſer encore, devoir parler d'accommodement. Les Pirates ſe contenterent de 15000 piéces de huit; après quoi on leur laiſſa le paſſage libre. Leur butin, non compris grande quantité de choſes précieuſes, de marchandiſes & d'eſclaves, fut

eſtimé 250000 piéces de huit. Le partage en fut fait entre eux ſuivant la proportion dont ils étoient d'abord convenus; & bientôt après, ils débarquerent à la Jamaïque, où ils ſe dédommagerent de leurs travaux par les plaiſirs & la débauche.

Ce fut alors plus que jamais que le nom de Morgan, ſi conſidérable parmi nous, devint terrible au dehors. Enflé de ſes ſuccès paſſés, il ſe promit d'exécuter bientôt de plus grandes entrepriſes. Il n'eut pas plutôt annoncé qu'il méditoit quelque nouveau deſſein, que pluſieurs milliers de braves gens s'attrouperent pour le ſuivre. L'embarquement ſe fit avec un empreſſement étonnant.

On fit voile à l'iſle Eſpagnole; & dès qu'on y fut arrivé, des

des partis furent détachés de tous côtés pour trouver des vivres. Ils eurent beaucoup de difficulté à réuſſir : mais enfin ils en vinrent à bout, & ils ſe pourvurent abondamment de tout ce qui leur étoit néceſſaire.

Seconde priſe de Sainte-Catherine.

Après ces premieres précautions, on marcha à l'iſle SainteCatherine, qui après une foible réſiſtance, fut réduite & ſaccagée. La trahiſon du Gouverneur en fit acheter la conquête moins cher que l'autre fois. Morgan réſolut de s'en faire une retraite ; & après l'avoir entiérement ſoumiſe, il y laiſſa plus de la moitié de ſes forces.

Priſe du Fort de Chagre.

Avec le reſte il attaqua le fort de Chagre qui ſe défendit vigoureuſement : & ſans un accident qui ſurvint, ce poſte, ſelon les apparences, eût re-

ſiſté à tous leurs efforts. Un des nôtres ayant été bleſſé d'une fléche, l'arrache de ſa plaie, entortille de coton ſa pointe encore ſanglante, la met dans ſon mouſquet, & tire ſon coup vers le Fort. Le coton s'alluma par le feu de la poudre, & le hazard voulut que la fléche alla tomber ſur le magaſin, où elle mit le feu, & le fit ſauter. Ce malheur obligea la garniſon de ſe rendre, & fit concevoir à Morgan d'heureuſes eſpérances de l'entrepriſe qu'il avoit formée ſur Panama.

Marche à Panama.

Ce fut le 18 d'Août 1670 qu'il ſe mit en marche pour cet effet avec 1200 hommes. Il eſt incroyable combien il eut d'obſtacles à ſurmonter. Sans compter ceux qui ſe rencontrent d'ordinaire dans de pareilles expéditions, ils eu-

rent encore à combattre la diſette & toute ſorte de miſeres. Ils ſe virent réduits à faire leur nourriture de feuilles d'arbres.

Ces difficultés étoient un effet de la prévoyance du Gouverneur. Il n'eut pas plutôt appris le débarquement de nos avanturiers, qu'il fit ruiner tout le pays par où il falloit qu'ils paſſaſſent. Mais rien ne put les arrêter, ni les détourner de leur deſſein. Ils parvinrent ſur le ſommet d'une haute montagne, d'où on découvroit la mer du Sud. Cette vûe leur donna une joie infinie, & ranima leur courage. Ils continuerent leur marche avec ardeur, comptant bientôt arriver dans cette ville dont la recherche leur avoit coûté juſques-là tant de pas & de fatigues. Ils n'allerent pas

bien loin ſans rencontrer un beau vallon, arroſé de pluſieurs ruiſſeaux, & couvert de beſtiaux. Pour cette fois on pût les entendre benir la Providence. Ils eurent bientôt fait une boucherie de tout ce bétail, & allumant des feux par tout, ils ne penſerent qu'à aſſouvir leur faim. Mais leur Chef auſſi prudent que courageux, ne leur accorda que peu de tems pour leur repas, dans la crainte des partis ennemis. Il fit donc continuer la marche, & détacha cinquante hommes pour tâcher de faire quelques priſonniers.

Bientôt on apperçut le plus haut clocher de Panama. On ne ſçauroit exprimer quels tranſports de joie cette vûe cauſa à nos Pirates : ils en étoient tout hors d'eux-mêmes. Ce n'étoient que ſauts,

que chapeaux jettés en l'air. Le bruit des tambours, le ſon des trompettes, tout annonçoit l'excès de leurs raviſſemens.

Ils marcherent vers la Ville, & comme la nuit étoit proche, ils camperent à quelque diſtance de la place. Un détachement Eſpagnol de cavalerie, & un d'infanterie ſe montra de différens côtés, ſans oſer pourtant approcher à la portée du mouſquet; & il ſe contenta de nous obſerver. En même tems le canon de la ville commença à tirer ſur le camp : ce qui n'empêcha pas nos gens d'ouvrir leurs havreſacs, & de faire leur repas, réſolus le lendemain de payer à leur façon cette muſique dont on les regaloit.

En effet dès la pointe du jour ils enfilerent le grand che-

min : néanmoins craignant de rencontrer quelque embuſcade, ils le quitterent pour prendre à côté une route plus difficile. Ce fut une précaution qui dérangea les meſures de l'ennemi, & l'obligea de quitter ſes batteries & ſes poſtes pour venir à leur rencontre. Le Gouverneur ſe préſenta à la tête de deux corps de cavalerie & de quatre régimens d'infanterie. On ſçut depuis par les priſonniers, qu'il y avoit 400 chevaux, 3000 fantaſſins & 200. Indiens ou Négres, qui chaſſoient devant eux 2000 bœufs ſauvages.

La vûe d'une troupe d'ennemis auſſi nombreuſe intimida d'abord les Anglois : mais bientôt réfléchiſſant qu'il n'y avoit plus à choiſir que la mort ou la victoire, ils s'encouragerent les uns les autres, & ré-

ſolurent de faire les derniers efforts pour ſortir victorieux du combat.

Ce fut la cavalerie Eſpagnole qui le commença. On lui oppoſa 200 hommes qui la reçurent à coups de fuſil. L'action s'anima & devint générale. On perdit bien du monde de part & d'autre : mais quoique l'on nous attaquât vivement, & qu'on eſſayât de tous côtés de nous rompre, on ne put en venir à bout, & la furie avec laquelle nous combattions, commençoit déja à ébranler l'ennemi, lorſque ſe ſentant trop preſſé il tenta de nous enfoncer en nous faiſant pour ainſi dire prendre en queue par les bœufs ſauvages qu'il avoit amenés avec lui. Mais ces animaux effrayés du bruit de la mouſqueterie, s'enfuirent ſans nous approcher. Enfin après Combat.

un combat de plus de deux heures, les Eſpagnols furent rompus en pluſieurs endroits & ſe mirent à fuir en grand déſordre. Beaucoup d'entre eux périrent dans cette déroute : mais le carnage ne fut pas ſi grand qu'il l'auroit été, ſi nous avions été en état de les pourſuivre. Pour les priſonniers, on ne leur fit point de quartier : tout fut paſſé au fil de l'épée. Un d'eux nous mit au fait de l'état de la place. Nous ſçûmes par lui qu'on y avoit fait des retranchemens ; qu'on y avoit élevé des batteries garnies de beaucoup d'artillerie, & qu'à l'entrée de la Ville du côté du grand chemin, étoit un Fort garni de 80 piéces de canon.

Sur ce rapport Morgan donna l'ordre de prendre un autre chemin, réſolu de pourſuivre

ſa victoire ſans perdre de tems, afin de ne pas donner aux Eſpagnols celui de ſe reconnoître. Par la revûe qu'il fit de ſes forces, il trouva qu'il lui coûtoit 200 de ſes gens, & l'on jugea que les ennemis avoient laiſſé 600 morts ſur le champ de bataille, ſans compter les bleſſés qu'il fit achever dans l'inſtant. Malgré cette perte il conduiſit ſon monde à l'aſſaut. Il eut à eſſuyer un feu terrible; les canons étoient chargés à cartouche, & donnant à plein dans ſa troupe, y faiſoient à chaque décharge un grand carnage. Malgré le péril, elle n'en marchoit pas avec moins d'intrépidité, & gagnoit à chaque inſtant du terrain. On combattit de part & d'autre avec une égale vigueur pendant trois heures entieres. A la fin la valeur Angloiſe l'emporta : nous

nous rendîmes maîtres de la place, & fîmes une horrible boucherie de ſes habitans.

Les magaſins ſe trouverent remplis de toutes ſortes de marchandiſes & de proviſions. C'étoit ce qu'il nous falloit : mais Morgan ſoupçonnant que les vins pourroient être empoiſonnés, fit d'expreſſes défenſes d'en goûter. S'il ſe trompoit dans ſa conjecture, du moins cette précaution étoit très-prudente & très-ſage : car il ſentoit bien que ſes gens à demi morts de faim & de ſoif, ſe mettroient peut-être hors d'état de pouvoir ſe défendre, ſi les Eſpagnols reprenoient courage. La crainte d'être empoiſonnés étoit le ſeul moyen de les contenir. Non content de cette précaution il poſta par tout des corps de gardes & des ſentinelles.

A peine avoit-il fini de prendre les meſures néceſſaires pour ſa ſureté, qu'on vit toute la Ville en flamme. Les Maiſons, la plûpart de bois de Cédre furent conſumées ; & cette Ville ſi floriſſante, qui ſurpaſſoit toutes celles des Indes par la magnificence, la richeſſe & le nombre de ſes Bâtimens, fut en un jour réduite en cendres : 7000 maiſons furent brulées. On eut beau faire pour tâcher d'éteindre le feu, il ne fut pas poſſible de ſauver une ſeule cabanne.

On a imputé à Morgan cette barbare exécution ; mais il a toujours nié qu'il y eût eû part, & il a répandu un écrit dans le Public pour ſe juſtifier à ce ſujet. Cette piece eſt encore entre les mains de beaucoup d'habitans de cette Iſle. Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que

cet incendie fut l'ouvrage de quelqu'un des Priſonniers : car de notre côté, peut-on imaginer que des gens que guidoit l'eſpoir du gain, & que le deſir du butin précipitoit dans les plus grands dangers, ayent de propos déliberé ruiné eux-mêtoutes leurs eſpérances, & détruit par leurs propres mains ce qu'ils venoient d'acquérir avec tant de fatigues & au prix de tant de ſang ? Et n'eſt-il pas très-croyable que les Eſpagnols naturellement jaloux & vindicatifs, aimerent mieux voir leurs biens conſumés dans les flammes, que dans les mains des Corſaires dont ils avoient au moins la conſolation de tromper l'attente & l'avidité ?

Dès que le feu fut éteint, les Pirates ſe mirent à chercher dans les ruines. Ils y trouverent une grande quantité d'or &

d'argent, ſur tout dans les puits & dans les citernes où ils firent une récolte de pluſieurs millions.

Ils reſterent dans cette Ville près de trois mois faiſant tous les jours beaucoup de priſonniers dont ils tiroient de groſſes rançons. Ne bornant pas encore là leur activité, ils envoyerent deux Vaiſſeaux à la découverte dans la Mer du Sud; mais cette tentative fut infructueuſe. Un Vaiſſeau Eſpagnol richement chargé paſſa près d'eux ſans eſſuyer une ſeule bordée, & pluſieurs autres priſes leur échapperent de même. En revanche, le détachement qu'on avoit laiſſé à Chagre, prit pluſieurs Bâtimens, dont quelques-uns étoient de grande valeur.

Enfin Morgan voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire à Panama, ſe diſpoſa au départ. On

fit des ballots de ce qu'il y avoit de plus précieux ; on ſe mit en route, & bientôt on fut arrivé à Chagre. On fit alors le partage du butin. Il y a quelque apparence qu'il s'en réſerva une part trop forte, puiſque chaque particulier n'eut pour la ſienne que 200 pieces de huit. Ce qui ſemble peu de choſe, quand on conſidere qu'il avoit ramené 175 Mulles chargées d'or, d'argent & autres richeſſes. Cela donna lieu à une mutinerie, & Morgan pour ſe tirer d'affaire, fut forcé de ſe dérober avec trois ou quatre Vaiſſeaux, où étoient ceux de la troupe à qui il crut pouvoir ſe confier, & il revint à la Jamaïque avec 400 mille pieces de huit en eſpeces.

Après tant de ſuccès répétés, il eſſuya des revers, non par la valeur de ſes ennemis, mais plutôt par la trahiſon de quel-

ques-uns de ſes Compatriotes, Penſionnaires de l'Eſpagne. Comme il n'entreprenoit rien qu'en vertu de Commiſſions du Gouverneur de notre Iſle, dès qu'elles étoient révoquées, il ſe tenoit en repos & ſuſpendoit ſes projets. Cependant pluſieurs Mémoires furent préſentés par la Cour d'Eſpagne à celle d'Angleterre contre notre Gouverneur qu'on accuſoit de ſoutenir les Pirates. Ces remontrances eurent leur effet. On voulut examiner juridiquement les courſes de notre Corſaire : ſon argent pour cette fois le tira d'affaire. Mais dégouté par cette avanture, il employa ce qui lui reſtoit de biens à acquérir une Plantation qu'il faiſoit valoir, & où il vivoit. Ses manieres dès-lors n'eurent plus rien de la rudeſſe du Pirate, & il remplit les devoirs de la Socié-

La Cour d'Eſpagne ſe plaint à celle d'Angleterre.

Morgan ſe tire d'affaire avec de l'argent.

té avec toute la bienſéance poſſible. Sa bonne conduite lui acquit l'eſtime & l'amitié des principaux de l'Iſle, qui le firent entrer dans le Conſeil. Le Roi le créa Chevalier, & dans la ſuite il fut fait Lieutenant du Gouverneur de la Jamaïque : poſte qu'il a rempli à la ſatisfaction de tout le monde.

Morgan attaqué de nouveau & conduit en Angleterre.

Quelques années après, on l'attaqua encore ſur ſes courſes & ſes expéditions maritimes. Il eut beau repréſenter qu'il n'avoit agi que ſur des Commiſſions du Gouverneur & du Conſeil, & qu'il en avoit reçu des remerciemens publics, pour ſes heureux ſuccès : il n'en fut pas moins tranſporté en Angleterre ſur une Lettre du Secretaire d'Etat. On ne lui imputa aucun crime, & néanmoins il fut mis en priſon, ſans pouvoir parvenir à être entendu pour ſa

juſtification. Ce traitement & le chagrin dérangerent ſa ſanté, dont la vigueur s'étoit ſoutenue juſques là, malgré les veilles, la diſette, & les autres fatigues inſéparables de ſon metier de Corſaire. Abattu par cette perſécution & par les procedés tyranniques du parti formé contre lui dans le Conſeil d'Etat, il tomba dans une maladie de langueur dont il mourut. Telle fut la fin du fameux Morgan, la terreur des Eſpagnols, de ce courage intrépide qui exécuta dans leurs Mers des entrepriſes ſupérieures à toutes celles qui ont jamais ſignalé la valeur de notre Nation.

Il meurt en priſon.

Ce court détail de tant d'actions de bravour & d'intrépidité doit vous donner une haute idée de Morgan, & vous convaincre que le courage, la bravoure, la grandeur d'ame &

même l'héroïſme ſont quelquefois indépendans de la naiſſance & de l'éducation. La médiocrité des parens de Morgan, la baſſeſſe de ſon origine ne purent altérer ſon ardeur pour la gloire. Né d'un ſimple Fermier, il ne tarda pas à faire voir quelle différence il y a entre un Citoyen dont le courage & la hardieſſe ſont animés par la liberté du Gouvernement, & celui dont les talens naturels ſont, pour ainſi dire, abatardis par l'eſclavage du Deſpotiſme.

Morgan eut ſucceſſivement commiſſion de deux différens Gouverneurs pour aller en courſe ; & ſi leurs ſucceſſeurs avoient marqué le même diſcernement dans le choix des Armateurs, nous n'entendrions plus parler des déprédations des Eſpagnols. Ils n'oſoient alors haſarder de nous faire inſulte :

la vûe ſeule de notre Pavillon ſuffiſoit pour répandre la terreur dans leurs Flottes. Aujourd'hui nos braves Matelots enchaînés travaillent à leurs mines. Nos marchandiſes ſaiſies ſont dans leurs mains. Nous ſçavons nous plaindre, & nous en reſtons là.

Avant de finir ma Lettre, il n'eſt pas hors de propos d'obſerver, que l'amour du gain peut devenir un puiſſant aiguillon pour les plus grandes actions, qui au lieu d'être produites par une grandeur d'ame qui naît avec nous, doivent fort ſouvent leur origine à la plus baſſe, à la plus honteuſe des paſſions; en un mot à l'avarice. J'ajoûterai que l'amour de ſoi-même, le deſir de ſon bien être font également des héros & des lâches. C'eſt là le principe de ces actions éclatantes qui enle-

vent l'eſtime & l'admiration du plus grand nombre. Le deſir de la premiere dignité, du ſouverain pouvoir, excita Ceſar à la ruine de ſa Patrie. Les mêmes motifs déterminerent Cromwel à uſurper l'autorité Royale. Et je ne crains pas de dire que le deſir de s'élever au-deſſus de la baſſeſſe de ſa naiſſance, pouſſa auſſi Morgan à chercher au milieu des périls & dans un monde nouveau, la gloire & les richeſſes.

Ne vous imaginez pas, après les éloges donnés à Morgan, que je regarde le vice comme l'origine & la ſource de la vertu. J'abhorre un pareil principe, & j'en déteſte les conſéquences. Ces meurtriers du genre humain, qui par des vûes perſonnelles, ſacrifient à leur ambition leurs freres innocens, qui maſſacrent des milliers

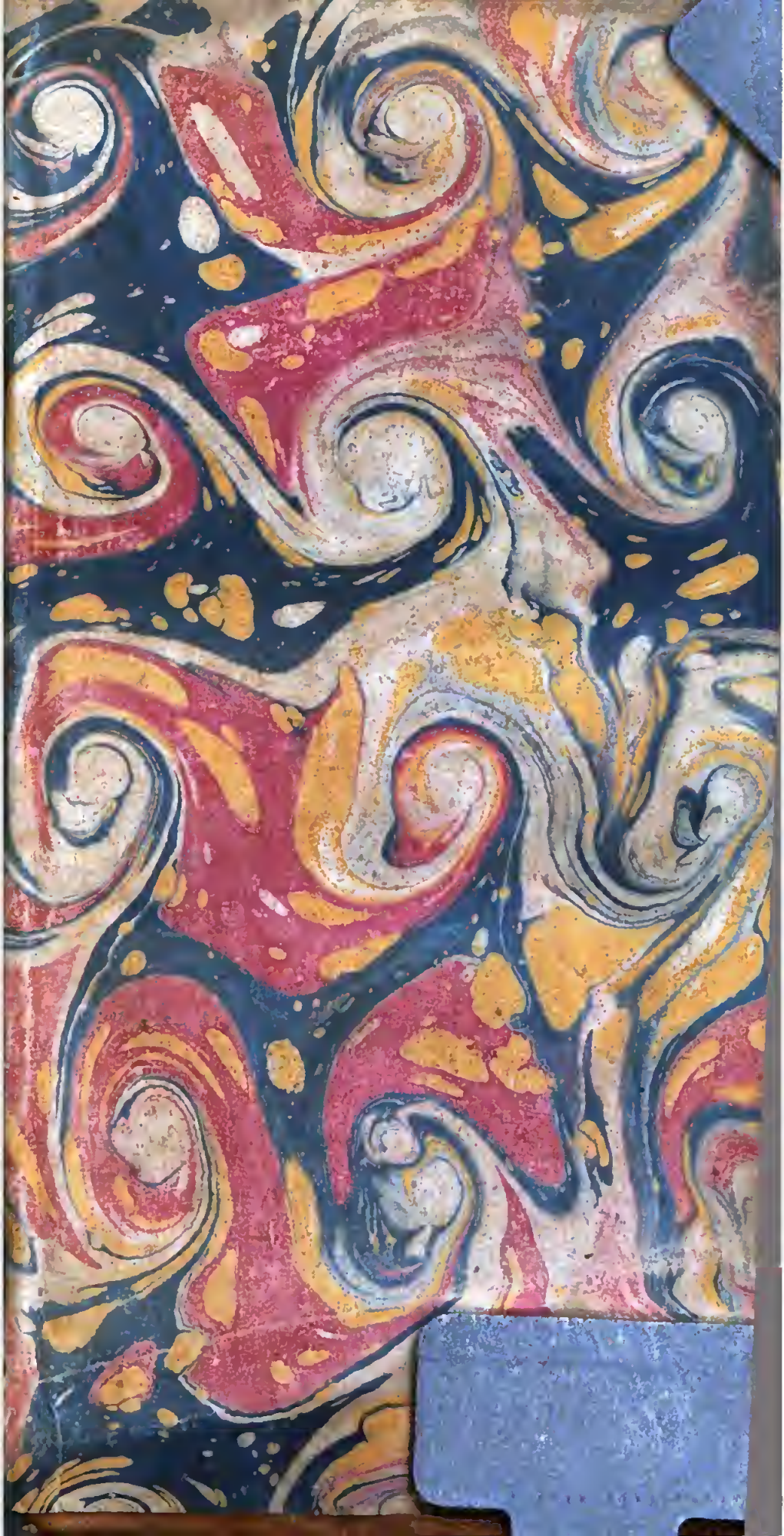
d'hommes pour ſe faire un nom, puiſſe une infamie, une flétriſſure éternelle deshonorer leurs actions aux yeux de tout homme ſenſé & qui réfléchit.

Pour vous donner un abregé de vies auſſi remarquables, j'ai été forcé d'interrompre l'ordre de ma narration ; car Morgan s'eſt diſtingué, non-ſeulement ſous le gouvernement de Thomas Moddiford, mais encore ſous celui de Thomas Lynch.

Je ſuis, Monſieur, &c.

Fin de la premiere Partie.

37831



BIBLIOTECA